

3 M 60. 4 fr. 50 & 3 ⁵/₆

PROBEN PARISER
AUSSPRACHE



LES
Parlers Parisiens
ANTHOLOGIE PHONÉTIQUE
par
Eduard Koschwitz

SPECIMENS
OF
PARISIAN
PRONUNCIATION



Paris
59. Rue Bonaparte

H. Welter.
1893.

Leipzig
Querstrasse 8.



LES
PARLERS PARISIENS

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE :

Grammaire espagnole, par J. SCHILLING, recteur de l'École de commerce à Zurich, et C. VOGEL, directeur d'une institution commerciale à Genève.

Les auteurs offrent aux gens studieux une grammaire en tous points excellente. Afin de la mettre à la portée des autodidactes, de ceux qui désirent apprendre sans l'aide d'un maître, une *Clef des exercices*, très complète, avec vocabulaire espagnol-français de tous les mots nécessaires pour la traduction des thèmes, a été publiée. — Prix des deux volumes in-8° 7 fr.

Aux établissements d'instruction, il sera fait une forte remise. 12 exemplaires pris à la fois, 25 fr. net; 100 exemplaires, 175 fr. net. Un exemplaire à titre de spécimen sera adressé aux membres de l'Université contre envoi préalable de 2 fr. 50.

Grammaire espagnole complète, par R. FOULCHÉ-DELBOSC, in-8°, 2^e éd. 1889. Cart. 5 fr.

Aux établissements d'instruction il serait fait une remise de 50⁰/₀ par 20 exemplaires pris à la fois. Un exemplaire à titre de spécimen sera adressé franco contre envoi préalable de 2 fr. 50.

Abrégé de la Grammaire espagnole, par le même, in-16, 2^e éd. 1892 2 fr. 50.

Exercices espagnols, par le même, in-16, 2^e éd. 1892. 2 fr. 50.

La España moderna. Morceaux choisis des écrivains espagnols contemporains, publiés et annotés par Christophe NYROP. In-8°. 1893. 5 fr. 50.

Phonétique des langues romanes, par W. MEYER-LÜBKE, professeur à l'Université de Vienne. (Tome 1^{er} de la *Grammaire*.) Trad. française par Eugène Rabiet. In-8°, 1890 20 fr.

Relié en demi-chagrin, avec coins 24 fr.

Grammaire de la langue d'oïl, ou Grammaire des dialectes français aux XII^e et XIII^e siècles, suivie d'un glossaire contenant tous les mots de l'ancienne langue qui se trouvent dans l'ouvrage, par G.-F. BURGUY. 3^e éd., 3 vol. in-8°. 1882. Au lieu de 32 fr. 20 fr.

Revue des Patois gallo-romans, publiée par J. GILLIÉRON et l'abbé ROUSSELOT. Chacune des 5 années parues (1887—92), se vend, prise à Paris, 20 fr.

Les cinq premières années prises ensemble, au lieu de 100 fr. 50 fr.

Le fascicule complémentaire (n° 21), terminant la publication et paru en 1893, coûte 5 fr.

Le Patois de Bourberain (Côte d'Or). I. Phonétique. II. Morphologie, Syntaxe, Textes. Par E. RABET. Deux parties grand in-8°. 1891 10 fr.

Dictionnaire latin-roman (Lateinisch-romanisches Wörterbuch), par G. KERTING. Grand in-8°, 1002 colonnes. 1891 27 fr. 50.

Traité complet de la prononciation française dans la seconde moitié du XIX^e siècle, par A. LESAIT. 3^e édition. 1890 . . . 10 fr.

Résumé de grammaire allemande, suivi d'un vocabulaire des 1600 principaux mots de la langue, par A. KERCKHOFFS. In-12. 1892 1 fr. 25.

Glossarium mediæ et infimæ latinitatis—conditum a Carolo Dufresne, *Domino du Cange*. Auctum a monachis ordinis S. Benedicti, cum supplementis integris D. P. Carpenterii, Adelungii, aliorum, suisque digessit G. A. L. Henschel. — Sequuntur Glossarium gallicum, Tabulæ, Indices auctorum et rerum, Dissertationes. Editio nova aucta pluribus verbis aliorum scriptorum a Léopold FAVRE. — *Ouvrage complet*. 10 vol. in-4. Niort, 1882-1888. Au lieu de 300 fr. pour 180 fr.

MaFGr.
1862p

LES PARLERS PARISIENS

d'après les témoignages

de MM. de BORNIER, COTTEY, A. DAUDET, DESJARDINS, GOL,
d'HUET, le P. HYACINTHE, LECONTE DE LISLE, G. PARIS, RENAN,
ROD, SULLY-PRUDHOMME, ZOLA, et autres.

ANTHOLOGIE PHONÉTIQUE

PAR

EDUARD KOSCHWITZ

Professeur à l'Université de Greifswald.



PARIS

LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE

H. WELTER

59, RUE BONAPARTE, 59

ET A LEIPZIG, QUERSTRASSE 8

1893

72

2924

807

TABLE DES MATIÈRES.

Introduction	1
Explication des Signes	XXXI
A. DAUDET, la Chasse à Tarascon	1
E. ZOLA, la Cathédrale	11
P. DESJARDINS, Pauvre Ménage	19
E. ROD, Journal intime	31
G. PARIS, les Parlers français	39
E. RENAN, Mort de Jésus	53
M. d'HULST, Jeanne d'Arc	61
C. LOYSON (P. HYACINTHE), l'Origine du Déisme	69
F. GOT, Mariage de Figaro	79
— —, Sganarelle	88
H. DE BORNIER, la Fille de Roland	95
SILVAIN et BARTET, Grisélidis	103
F. COPPÉE, Pour ne pas Vieillir	117
SULLY-PRUDHOMME, le Lever du Soleil	125
LECONTE DE LISLE, la Vérandah	131
Appendice (notes et corrections)	137

En France, on a toujours eu soin de bien prononcer et de suivre, dans la prononciation comme dans la syntaxe et dans le lexique, ce qu'on appelait et ce qu'on appelle encore: le *bon usage*. Dès le 12^e siècle, les Français de l'Île de France étaient persuadés qu'ils possédaient le monopole du beau langage et déjà les provinciaux d'alors admettaient cette prétention, non, toutefois, sans résister et sans défendre les droits de leurs dialectes locaux qui, on le sait, furent cultivés littérairement encore au 14^e et même au 15^e siècle. Tout le monde connaît les vers de Quene de Béthune, trouvère du 12^e siècle:

Por çou j'ai mais mon chanter en defois,
Que mon langage ont blasmé li François,
Et mes chançons, oiant les Champenois
Et la contesse, encor dont plus me poise.
La roïne ne fist pas ke courtoise,
Qui me reprist, elle et ses fuis li rois¹⁾;
Encor ne soit ma parole françoise,
Si la puet on bien entendre en françois.
Ne cil ne sont bien apris ne cortois
Qui m'ont repris, se j'ai dit mot d'Artois,
Car je ne fui pas norriz a Pontoise.

¹⁾ Le roi Philippe Auguste (vers 1180) et sa mère Alix de Champagne, veuve de Louis VII.

Le poète ne veut pas encore convenir de l'infériorité de son parler artésien. Mais les choses allèrent leur train. Aux 13^e et 14^e siècles, l'idiome de l'Île de France va se propageant de plus en plus, favorisé par les circonstances politiques; au 15^e siècle, il est, sans conteste, la langue nationale et les anciens dialectes sont relégués au rang d'incultes patois, dédaignés par tous ceux qui s'élevaient, par leur instruction ou par leur position sociale, au-dessus de la *misera plebs*. Cependant, déjà à cette époque, on ne pouvait manquer d'observer que les Français de l'Île de France étaient bien loin de s'exprimer et de prononcer tous de la même manière: donc il fallait, dès ce temps, aller à la recherche de ce *bon usage*, que se sont acharnés à poursuivre, depuis, tous les grammairiens français, sans jamais pouvoir saisir cette fée Morgane qui, nécessairement, se dissout en nuées, quand on s'en approche de trop près. Dès qu'il y a des grammairiens, il y a des controverses sur les modèles à suivre. Au 16^e siècle¹⁾, Tory (1529) affirme „que le stile de Parlement et le langage de court sont très bons“; Palsgrave (1530), „Angloys, natyf de Londres et gradué de Paris“, suit dans son *Esclaircissement de la langue françoise* l'usage de Paris et des pays qui sont situés entre la Seine et la Loire, parce que c'est là que la langue française est le plus parfaite; Pelletier (1549), est „de l'opinion de ceus qui ont dit qu'an notre Francee n'i a androët ou l'on parle pur françoès, fors la ou èt la court“; Guillaume des Autels (1548) dit, au contraire: „onques ne me plut l'excuse d'un langage corrompu, pour

1) Nous suivons ici l'excellent exposé que Ch. Thurot a donné sur ce sujet: De la prononciation française etc., Paris 1881, I, LXXXVII, ss.

dire que l'on parle ainsi à la cour⁴; et il trouve que ses labours et ceux de Meigret et de Dolet „seroient . . . autant inutiles que si nous auions basti sur le sable: quand nous ne voudrions autrement establir et confirmer nostre langue, qu'à l'appetit des courtisans: ven leur estrange et variable mutation: joint que la cour est vn monstre de plusieurs testes, et consequemment de plusieurs langues, et plusieurs voix⁵, observation juste et bien fondée. R. Estienne (1549) est d'avis que „le langage s'escriit et se prononce en plus grande pureté⁶ aux cours de France „tant du Roy que de son Parlement à Paris, aussi sa Chancellerie et Chambre des comptes,“ et Matthieu, en 1559, s'exprime à peu près de même.

Sous Catherine de Médicis, l'usage de la cour perd de son prestige. Ronsard (1565) ne méprisait même pas les patois et recommandait l'emploi de mots „gascons, poiteuins, normans, manceaux, lyommois, ou d'autre païs“ pourueu qu'ils fussent bons et qu'ils signifiassent ce qu'on voulait dire, „sans affecter par trop le parler de la cour, lequel est quelques fois très-mauuais, pour estre langage de damoisselles, et ieunes gentils-hommes qui font plus profession de bien combattre que de bien parler“. H. Estienne (1582) déclare: „De dix courtisans (en exceptant ceux qui ont quelques lettres) vous n'y en orriez pas huit parler vint mots (de ceux qui ne sont pas des plus ordinaires et vulgaires) sains et entiers, et sans aucune depranation.“ On voit percer l'orgueil du savant qui, dans son domaine, ne veut reconnaître d'autre autorité que la sienne ou celle de ses confrères. C'est pour la même raison qu'il donne au parlement la prééminence sur la cour: „Si le meilleur français se parle encore à Paris . . . c'est parce que Paris possède la cour dite de Parlement, où les licences de

langage s'entendent aussi rarement qu'elles sont fréquentes à la cour, et sont sifflées, tandis qu'à la cour elles sont applaudies." D'après Bèze (1584) qui, en bon protestant, dédaigne également la langue de la cour, la contagion d'une prononciation incorrecte gagne même le parlement de Paris. Delamothe (en 1592) tolère les courtisans, qui partagent le privilège de posséder la bonne langue avec ceux „qui font profession des lettres, comme aux courts de Parlements et Universitez"; en dehors de ce cercle restreint „il n'y a ny province, ny ville, ny place en France où l'on parle le uray et parfaict françois." L'usage de la cour est entièrement condamné par Palliot (1608) qui dit que „la droicturière prolation des motz ne seroit du gibier des courtisans", et par Maupas (1625) qui comme R. Estienne, Bèze, Delamothe etc. oppose à l'usage des „courtisans, singes de nouveantez", celui „des doctes et bien disans és cours de parlement et ailleurs."

On sait quelle importance souveraine prit la royauté, à partir du ministère de Richelieu. Naturellement les honneurs de la bonne prononciation revenaient à la cour. Vaugelas (1647) recommande „la façon de parler de la plus saine partie de la cour" et la définit ainsi: quand je dis *la cour*, j'y comprends les femmes comme les hommes, et *plusieurs personnes de la ville où le prince réside, qui par la communication qu'elles ont avec les gens de la cour participent à sa politesse.*

Mais déjà Sorel, en 1654, proteste contre cette définition aristocratique: „Le bon usage des mots ne sera-t-il point connu ailleurs que parmi les gens d'épée pour la plupart? Ne s'observera-t-il point dans les synodes des prélats et dans les conférences ordinaires de quelques ecclésiastiques ou dans les sermons des prédicateurs? Ne se

trouvera-t-il point dans les assemblées des parlements et autres juridictions, où il se fait tant de harangues et de remontrances? . . . Le bon usage ne se rencontrera-t-il point aussi dans les conversations de tant d'officiers ou de notables bourgeois et de tant d'honnêtes gens qui habitent aux villes? Quoi, le plus grand nombre ne doit-il pas l'emporter sur le moindre?" Mais cette opinion trop démocratique n'était pas de son temps. Hindret, en 1687, revint au jugement de Vaugelas: „Le bel usage des manières de parler et d'écrire se forme pour la plûpart à la cour et à Paris, et de là se va répandre dans les provinces“, pour deux raisons: „la première, c'est parce que (le langage de la cour) est l'idiome de notre prince; et l'autre, parce que c'est le lieu où s'assemble tout ce qu'il y a de personnes illustres et considérables des provinces, dont les manières de parler sont plus épurées que celles des autres gens de leur país, et qui les rectifient et polissent encore par la fréquentation de tous ceux qui approchent le plus de la personne du prince.“ Mais cette théorie qui, en fin de compte, ne reconnaît comme bon que le langage du roi seul, n'empêcha pas Hindret d'ajouter: „Il est certain qu'on parle aussi mal à la cour qu'en aucun endroit du royaume, et qu'on parle encore plus mal à Paris; mais ce n'est pas parmi les honnêtes gens“. Plus loin, il soutient que „Paris est le centre de la perfection . . . du langage, qui, sans contredit, est le plus idiotique et le plus épuré de tous les autres du royaume . . . Il y a très-peu de différence entre le langage de Paris et celui de la cour. Celui de la cour pourroit avoir un peu plus de politesse, et celui de Paris tant soit peu plus de régularité: car j'ose dire que, sans la pratique des gens de lettres qui fréquentent la plûpart

du tems les gens de la cour, il ne laisseroit pas de se glisser quelques abus dans le langage."

Ce sont les savants et les lettrés qui ont forcé Hindret à rebrousser chemin et à se démentir, en partie, lui-même. Leur autorité qui s'était déjà affirmée au siècle précédent allait augmentant depuis la fondation de l'Académie française. Delatouche (1696), dans son avertissement, dit qu'il a fait consulter plusieurs des plus habiles académiciens, et Buffier (1709), tout en reconnaissant l'autorité „du plus grand nombre des personnes de la cour“ estime que „les témoins les plus sûrs (du bon usage)“ sont „les livres des auteurs qui passent communément pour bien écrire, et particulièrement ceux où l'on a fait des recherches sur la langue“. Mais, tout le monde n'est pas de cet avis. Grimarest (1712) proteste: „ces messieurs (les savans) n'ont point le privilege de prononcer des arrêts; . . . ils devroient s'accorder mieux qu'ils ne le font avec eux mêmes, s'ils veulent qu'on les suive“, et Girard (1716) exprime l'avis que l'autorité des dames, surtout de celles de la cour, „n'est pas au dessous de celle des savans“. Plus hérétique que tous, Saint-Réal émit, déjà en 1691, l'idée tout à fait moderne: „que les comédiens sont, à tout prendre, le meilleur modèle“ sur lequel on puisse se régler.

La régence du duc d'Orléans rendit à Paris, à la *ville*, comme on disait du temps de Louis XIV par opposition à la cour, une autorité que le retour de Louis XV à Versailles ne put lui faire perdre, et qui ne fit même que s'accroître par le développement de la philosophie du XVIII^e siècle et par l'importance que prirent les gens de lettres dans la société parisienne.

Suivant Durand (1748), la vraie prosodie „est à Paris

au centre de la lumière et du bon goût, parmi les dames qui se piquent de génie et d'élocution, parmi les savans et les ecclesiastiques de la cour, parmi les académiciens et les avocats du premier ordre". Dumarsais (1751) dit que, „pour bien parler une langue vivante, il faudroit avoir le même accent, la même inflexion de voix qu'ont les honnêtes gens de la capitale". Et il définit le bon usage „la manière ordinaire de parler des honnêtes gens de la nation . . . j'entends les personnes que la condition, la fortune ou le mérite élèvent au dessus du vulgaire, et qui ont l'esprit cultivé par la lecture, par la réflexion et par le commerce avec d'autres personnes qui ont ces mêmes avantages". Antonini (1753) déclare qu'il a cru devoir s'en rapporter aux „avis de ceux qui parlent le plus purement; de gens de lettres sans accent; de dames de la cour et de Paris le mieux élevées". Suivant Ducloux (1754), „tout grammairien qui n'est pas né dans la capitale, ou qui n'y a pas été élevé dès l'enfance devoit s'abstenir de parler des sons de la langue". Il dit ailleurs: „Ce qu'on apèle parmi nous *la société*, et ce que les anciens n'auroient apelé que coterie, décide aujourd'hui de la langue et des mœurs". Moulis (1761) donne les préceptes suivans: „Parlez dans la conversation comme on parle à la cour et dans la bonne compagnie de la capitale; parlez comme parlent nos dames bien élevées; ce sont nos meilleurs maîtres en fait de ton par rapport au langage. Parlez dans le discours soutenu comme on parle à l'Académie, dans la chaire, dans le barreau, dans les spectacles."

L'autorité de la cour demeura pourtant fort grande jusqu'à la Révolution, puisqu'en 1785 Montmignon s'exprime ainsi: „Entre mille usages vicieux ou incertains,

comment discerner le seul qui soit bon et authentique? C'est à la cour qu'il établit son tribunal, qu'il rend ses oracles. Le petit nombre de ceux qui la fréquentent apporte à la capitale ses décisions et sa manière de prononcer; qui de la capitale passent ensuite successivement de bouche en bouche dans les provinces et chez l'étranger." Et on ne peut l'accuser de prévention, car il dit ailleurs: „C'est à la cour qu'il faut chercher les modèles d'une prononciation régulière. Je l'avoue; mais où trouve-t-on aussi plus souvent qu'à la cour, et dans tous les genres, le foyer de la corruption et de l'instabilité?"

Depuis la révolution de 1789 et surtout depuis celle de 1848, il est devenu encore plus difficile de déterminer ce qu'il faut entendre par le bon usage, particulièrement en matière de prononciation. Feline (1851) dit: „Ce qui m'a déterminé, c'est l'usage le plus général, celui de la bonne compagnie, qui devait prévaloir." „Mais", ajoute Thurot, „que faut-il entendre par la *bonne compagnie*? Ce mot avait un sens précis du temps du premier Empire et même de la Restauration. La révolution de 1830 a divisé profondément la *bonne compagnie*, et, depuis 1848, la *bonne compagnie* a été noyée dans le flot croissant de la population parisienne. Aujourd'hui les *honnêtes gens* de la capitale, à définir le mot comme l'a fait Dumarsais, sont tellement nombreux et partagés en groupes si isolés entre eux, qu'il ne peut pas se former un usage commun qui serve de type."¹⁾

Thurot termine donc par une négation. Seulement, en bon Parisien, il ne doute pas un moment que ce ne soit uniquement à Paris qu'il faille chercher le bel usage

¹⁾ Thurot, *l. c.*, p. CII – CIV.

et la bonne prononciation. En cela, il suit l'ancienne tradition et il est d'accord avec la plupart des lexicographes et des grammairiens de nos jours. L'Académie, il est vrai, se montre énigmatique sur ce point. Dans la préface de sa dernière édition (1877), elle nous dit bien: „il y a un bon et un mauvais usage: c'est un fait que personne ne conteste. Les uns parlent et écrivent bien, les autres écrivent et parlent mal. Chaque profession a son jargon, chaque famille, et presque chaque individu, ce qu'avec un peu d'exagération on pourrait appeler son patois. En réalité, le bon usage est l'usage véritable puisque le mauvais n'est que la corruption de celui qui est bon. C'est donc au bon usage que s'arrête l'Académie, soit qu'elle l'observe et le saisisse dans les conversations et dans le commerce ordinaire de la vie, soit qu'elle le constate et le prenne dans les livres“ (p. V s.). Mais avec cela, nous n'apprenons pas, si l'Académie d'aujourd'hui admet un bon usage aussi en province, en tant que la province n'est pas simplement l'écho de la capitale, ni non plus, comment il faut faire et comment elle a fait elle-même pour distinguer le bon et le mauvais usage. Nous ne sommes guère plus avancés, si, un peu plus bas, nous lisons: „La bonne prononciation, c'est dans la compagnie des gens bien élevés, des honnêtes gens, comme on disait autrefois, qu'il faut s'y façonner et s'en faire une habitude. Quant aux étrangers, ils ne l'apprendront qu'en parlant la langue dont ils veulent se rendre l'usage familier avec ceux qui la parlent de naissance et qui la parlent bien (p. VII s.). Les professeurs de français, de nationalité étrangère, n'ont donc qu'à prendre leur retraite. Mais à quoi reconnaît-on les personnes qui parlent bien? Est-ce que véritablement tous les gens bien élevés sont en possession d'une bonne

prononciation, ou faut-il en excepter les provinciaux? Et à Paris même, faut-il s'adresser aux Parisiens de naissance ou peut-on se contenter de provinciaux qui y ont établi leur domicile? Littré, dans la préface de son dictionnaire, n'est pas plus explicite. Il nous dit bien, en parlant de la prononciation française, qu'elle est sujette à des variations, et il nous raconte qu'un vieillard „qui avait été toute sa vie un habitué de la Comédie française, avait noté la prononciation et l'avait vu se modifier notablement dans le cours de sa longue carrière“ (p. XII s.). Mais ni ce récit ni sa conclusion („Ainsi le théâtre qu'on donne comme une bonne école *et qui l'a été en effet longtemps*, subit lui-même les influences de l'usage courant à fur et à mesure qu'il change“) ne nous disent, où il faut chercher la bonne prononciation et sur quoi se fondent ses propres décisions. Il est à croire que Littré a figuré tout simplement la propre prononciation, non pas telle qu'il l'avait reçue de la bouche de ses ancêtres, mais modifiée d'après des théories personnelles, qui, on le sait, l'ont mis souvent en opposition avec l'usage presque universel. En somme, ce serait donc la prononciation d'un Parisien qu'il aurait donnée pour modèle. Le dernier dictionnaire français qui fasse autorité, le dictionnaire général de Darmesteter et de M. Hatzfeld, lequel est en cours d'édition, a adopté la règle „de noter *de préférence*“ la prononciation en usage à Paris. C'est M. Hatzfeld, Parisien de naissance, (mais non d'origine), qui s'est chargé de cette partie de l'ouvrage: il y figure la prononciation qu'il emploie lui-même et qu'il croit employée par les gens bien élevés de Paris.

Écoutons maintenant les orthoépistes! Nous n'en citerons que trois. Sophie Dupuis¹⁾ dit: „Qu'on aille à cin-

¹⁾ Traité de prononciation. Paris 1836. Introduction.

quante lieues de Paris, on trouvera déjà la langue corrompue d'une manière sensible, et plus on s'éloignera du centre, plus cette corruption sera frappante; elle ne s'étend pas seulement aux gens du peuple, elle atteint même les classes les plus élevées de la société", et plus loin: „Nous proposerons une question à ceux de nos compatriotes que la prééminence de Paris blesse toujours: De quel point de la France partira la véritable prononciation française? Sera-ce de Bordeaux, ou de Marseille, de Lyon ou de Rouen? Dans ce conflit de prétentions urbaines, faudra-t-il que Paris cède le pas à ses rivales, ou à quelque autre ville moins importante encore, telle que Blois, par exemple, que le préjugé et la jalousie de province vont citant comme un modèle de bonne prononciation, parce qu'autrefois nos rois y faisaient quelque séjour? Mais alors pourquoi pas Rambouillet, Versailles, Fontainebleau, Compiègne? Pourquoi pas Paris enfin, Paris depuis longtemps le siège du gouvernement, le foyer des lumières, le centre des académies, etc." Lesaint¹⁾ s'exprime un peu moins énergiquement: „La prononciation indiquée et recommandée dans ce Traité est celle de Paris. Non que la prononciation parisienne soit absolument exempte de défauts, puisque d'abord on peut lui reprocher son grasseyement; mais comparée à la prononciation de toutes les autres parties de la France, c'est celle qui a le plus l'accent français, proprement dit, c'est-à-dire qui est la plus harmonieuse, la moins affectée, la plus naturelle enfin... Que doit faire toute personne qui veut parler purement le français? Éviter avec soin l'accent provincial. L'un est traînant,

¹⁾ Traité complet de la prononciation française. Halle 1890, 3. éd. p. XV.

l'autre précipité: tous sont défectueux, parce que la prononciation de la langue française n'est ni traînante ni précipitée." L'orthoépiste allemand, Pløetz²⁾, cite comme autorités: les dictionnaires de l'Académie, de Nodier, de Boiste, de Bescherelle, de Poitevin, de Larousse, et de Littré, les traités de prononciation écrits par des Français (Dubroca, Dupuis, Malvin Cazal, Maigne et Lesaint) et, en général, les Français bien instruits. Mais il en excepte les méridionaux qui n'ont pas habité longtemps le nord de la France, les Alsaciens et une partie des Suisses français. Il ne croit pas non plus à la prééminence d'Orléans, de Blois, de Tours etc., et se décide enfin pour la prononciation des Parisiens bien élevés.

Les phonéticiens jugent comme les orthoépistes. Mais aucun de ceux qui ont fait des études spéciales sur la prononciation française, n'a pris la peine de nous instruire *exactement* où il faut chercher et où il a cherché lui-même l'usage qu'il enseigne. Seuls MM. Passy, de Neuilly, nous disent qu'ils donnent la prononciation qui leur est propre ou qu'ils ont entendue dans leur entourage et citent quelquefois les personnes dont ils ont noté les articulations; mais eux aussi ne nous disent souvent pas ce qu'ils croient bon et surtout ne nous indiquent pas les sources où il faut puiser pour trouver la prononciation modèle. En effet, ce n'est pas aux phonéticiens de chercher et de définir le bon usage: leur tâche est plutôt de constater et de bien examiner toutes les prononciations existant dans les différentes classes et les différentes régions, et comme les parlers familiers ou populaires avec leurs nom-

²⁾ Systematische Darstellung der französischen Aussprache. 12. éd. Berlin 1889.

breuses évolutions phoniques ont beaucoup plus d'intérêt pour la vie des langues que les parlers plus ou moins artificiels de la bonne compagnie, il est naturel que les phonéticiens préfèrent l'étude de la langue familière à celle du soi-disant bon usage. Ce n'est donc pas leur faute, si, ensuite, il se trouve des étrangers qui prennent leurs observations pour une révélation de la seule prononciation à suivre et adoptent ainsi la prononciation des voyous parisiens combinée, peut-être, avec le lexique des romanciers naturalistes les plus avancés.

En somme, l'immense majorité des lexicographes, orthoépistes et phonéticiens français et étrangers, ainsi que presque tous les Français de la province qui tiennent à avoir une bonne prononciation, sont d'avis que l'usage modèle doit être cherché uniquement dans la bouche des Parisiens bien élevés. En dehors des quelques partisans de la langue des anciennes petites résidences de la France, je n'ai trouvé que peu de dissidents. L'un est M. J. P. A. Martin, le seul phonéticien provincial que possède la France. Dans sa petite brochure: *Parole et Pensée*¹⁾, il s'exclame: „Mais nous nous demandons quel intérêt nous pourrions bien avoir à forcer une partie de la population à prononcer . . . : *râge*, *pâge*, *râtion*, *pâille*, quand elle prononce: *rage*, *page*, *ration*, *paille*, en donnant aux *a* la même valeur que dans *panade*. A quoi bon cette uniformité de prononciation? Pourquoi vouloir établir une tyrannie phonétique? . . . Les habitants du Midi préfèrent aux sons sourds *â*, *ô*, *eu*, *é* les sons clairs *a*, *o*, *eu*, *è*; dans le Nord de la France, c'est précisément le contraire, et nous ne voyons pas que, pour être plus harmonieux et

¹⁾ Pontoise 1889, p. 10 s.

plus sonore, le français du Midi soit moins intelligible, moins correct que celui du Nord." M. Martin a raison, sans doute, bien que nous sachions qu'au Midi la langue (et la prononciation) française ne sont qu'une importation exotique; mais la voix de M. Martin est celle du prophète dans le désert. — Les autres dissidents que nous avons trouvés, estiment que la meilleure prononciation est celle des méridionaux qui ont émigré à Paris et y ont perdu leurs provincialismes. On assure que les chanteurs et les acteurs les plus célèbres des grandes scènes de Paris ont eu leur berceau sur les bords du Rhône ou de la Garonne ou, du moins, sont originaires de la province. Je n'ai pas eu l'occasion de vérifier cette assertion, qui, en elle même, n'a rien d'improbable.

Il est donc entendu que, pour connaître le *bon usage*, il faut aller à Paris et y écouter les gens bien élevés, natifs de Paris même et aussi de la province, pourvu que ces provinciaux se soient corrigés de leurs imperfections dialectales, qu'ils portent avec eux comme les limaçons leur coquille et dont ils ne peuvent se débarrasser que dans la capitale. Et si nous suivons les conseils des grammairiens anciens et modernes, nous nous y attacherons, faute d'une cour, surtout aux gens de lettres, aux savants, aux grammairiens, aux avocats, aux orateurs ecclésiastiques et aux comédiens.

Malheureusement tout cela ne nous tire pas entièrement d'embarras. D'abord, il est très difficile de définir qui appartient aujourd'hui aux gens bien élevés et surtout qui n'y appartient pas. Faut-il y ranger seulement ceux qui ont leur baccalauréat? Mais alors il faut exclure tout le sexe féminin et même des personnes qui font la gloire de la littérature française. Ou bien suffit-il d'avoir reçu une bonne éducation primaire? Alors tout le monde est bien

élevé et peut prétendre à posséder la bonne prononciation. L'opinion générale est qu'il faut resserrer le cercle des autorités de langue. Mais même en nous bornant aux groupes que nous venons d'énumérer, il n'en est pas un seul dont l'autorité ne soit contestée. Personne ne croit plus aux lexicographes et aux grammairiens. On connaît les reproches qu'on a adressés à Littré d'avoir violenté la langue et d'avoir voulu lui imposer une prononciation qui en avait fait son temps ou n'avait jamais été employée par personne. Les orthoépistes et les grammairiens se contredisent et se reprochent mutuellement leurs erreurs. Quant aux phonéticiens, il ne faut pas penser à les prendre pour guides. Ils aiment trop le langage familier, et cela les égare. De plus, nous l'avons vu, ils ne savent même pas, si la prononciation des provinces ne vaut pas celle de Paris. D'autres, après avoir disputé longtemps pour décider si les mots dissyllabiques de la langue française ont l'accent sur la première ou la dernière syllabe, sont arrivés à ce résultat surprenant et incroyable qu'ils n'en ont pas du tout. M. Legouvé¹⁾ nous édifie sur les avocats et les prédicateurs. „Allez au Palais, dit-il, dans la salle des Pas Perdus; abordez un avocat de vos amis et causez avec lui. Son débit sera naturel et simple. Suivez-le dans la salle d'audience; écoutez-le dire: „Messieurs les juges“ et commencer sa plaidoirie; ce n'est plus le même homme, toutes ces qualités disparaissent; il était naturel, il devient emphatique; il causait juste, il parle faux, car on parle faux comme on chante faux. . . . Il ne faut pas être injuste pour les avocats; les prédicateurs sont absolument pareils. J'ai entendu bien des prédicateurs, je n'en ai en-

¹⁾ L'Art de la lecture. 21^e éd. Paris, p. 76 ss.

tendu qu'un seul qui parlât complètement juste. Je ne le nommerai pas pour ne pas me brouiller avec tous les autres." A l'entendre, on croirait que M. Legouvé, académicien, conférencier, et auteur de plusieurs traités sur la lecture, possède le monopole de la bonne prononciation. Malheureusement ses confrères n'en croient rien; un célèbre théoricien et praticien, que je ne nommerai pas, pour ne pas le brouiller avec M. Legouvé, m'assure expressément qu'il faut se défier de ses décisions. Il nous reste les comédiens et leurs professeurs au conservatoire. Il est vrai qu'au dire de Littré le bon temps du théâtre est passé (v. ci-dessus p. X). Voyons néanmoins quels sont leurs principes! M. Dupont-Vernon, de la Comédie française, officier de l'instruction publique, professeur agrégé au conservatoire, les fait connaître dans un livre¹⁾ dont on me vantait beaucoup le bon sens. J'ai étudié ce livre: le bon sens y est, mais aussi une ignorance complète de la science phonétique dont la connaissance rendrait pourtant de grands services aux professeurs et aux élèves du conservatoire. Les prescriptions pratiques de M. Dupont-Vernon, dans son chapitre sur la prononciation, ne brillent ni par leur clarté ni par leur précision. Il demande qu'on prononce purement: „il faut se soumettre, sans tenir compte de son goût personnel, aux règles établies en matière de prononciation, *mais en rapprochant ces règles de l'usage*, et préférer, en cas de doute, ne pas choquer avec une prononciation qui ne serait pas tout à fait selon les règles, que de faire sourire avec une prononciation d'une trop rigoureuse exactitude". Il y a donc des règles théoriques, faites, sans doute, par les

¹⁾ L'Art de bien dire. 4^e éd. Paris 1891.

orthoépistes et grammairiens, et un usage qui les contredit, et on peut même devenir ridicule quand on se lie trop aux théoriciens. M. Dupont ajoute: „Je viens de prononcer le mot d'usage et j'insiste sur ce point, car, en effet, l'usage est souvent plus fort que toutes les règles.“ Toujours la même distinction: l'auteur ne sait pas que de bonnes règles ne doivent que constater l'usage courant. M. Dupont-Vernon continue: „Nous rapprocherons donc toujours la règle de l'usage. Mais encore, faut-il s'entendre sur ce mot. — De quel usage faudra-t-il rapprocher la règle? Je réponds: de *l'usage accepté comme bon à Paris, par le plus grand nombre des gens bien élevés, des honnêtes gens comme on disait au grand siècle*. Remarquez que je n'ai pas dit: l'usage de Paris, mais *l'usage accepté à Paris*. Lorsqu'on est né à Paris, même dans un rang élevé de la société, on parle souvent mal, aussi mal quelquefois, qu'à Marseille ou à Bordeaux. Quand, par grand hasard, j'ai entendu une prononciation presque irréprochable chez un homme qui n'avait jamais pris de leçons de diction, j'ai dit à mon élève: „Monsieur, vous êtes né à Tours ou à Blois, mais vous avez étudié à Paris? — C'est qu'en effet on parle naturellement bien le français dans ces deux pays, mais, pour avoir une prononciation vraiment irréprochable et distinguée, il est nécessaire d'avoir respiré quelque temps l'air de Paris. — „Étudier à Paris, c'est naître à Paris,“ a dit Victor Hugo. Vous arrivez de certaines provinces avec une prononciation très régulière, mais légèrement guindée; il en est un peu de votre langage comme de la coupe de vos habits; cela est raide, cela n'est pas élégant. A Paris, vous apprenez à jeter dans votre prononciation un certain abandon, *une foule de négligences préméditées qui font le charme de la*

bonne prononciation. Vous apprenez, en un mot, à ne pas être esclaves de la règle. Voilà donc quel sera votre usage.⁴ Il y a du nouveau dans cette définition: le bon usage est celui du *plus grand nombre des gens bien élevés de Paris* (v. ci-dessus) agrémenté et égayé par une *foule de négligences préméditées*. Et si on a bien observé la prononciation de ce plus grand nombre et leurs négligences et qu'on ait donné à ces observations la forme de règles, il faut, paraît-il, se méfier de ces mêmes règles pour ne pas tomber dans le ridicule.

Nous nous méfions donc aussi des règles de l'auteur. Nous ne pouvons les reproduire ici; disons seulement, qu'il demande aux acteurs une *r* dentale, les mots *les, des, ces, ses, mes, tes* avec une *e* ouvert, et que ses autres prescriptions, si elles ne répètent pas des lieux communs, sont incomplètes, mal formulées et contestables. Elles n'ont de la valeur que pour qui veut connaître les idées personnelles à M. Dupont-Vernon, qui, certes, ne sont pas sans intérêt.

On donne donc aux acteurs des règles à part qu'ils sont libres d'observer ou de ne pas observer et on leur recommande un *bon usage* vaguement défini. Ce n'est donc pas chez eux qu'il faut le chercher et nous ferons bien de les récuser, eux aussi, avec d'autant moins de scrupule que les poètes lyriques nous assurent presque unanimement que les acteurs ne savent pas lire ou déclamer des vers.¹⁾ Il est vrai qu'en revanche, les acteurs sont souvent d'avis que les auteurs ne savent pas lire leurs pièces, et il se trouve aussi des poètes modestes qui,

¹⁾ Voir les jugements de Th. de Banville et de M. Leconte de Lisle dans Lubarsch, l. c. pp. 25 et 28.

comme M. Sully-Prudhomme, ont peur de ne pas bien interpréter, par la parole, les pensées qu'ils ont développées dans leurs poésies. Il y a même des poètes qui affirment que les vers ne doivent pas être lus du tout, que les poésies ne sont que des rêves dont on s'éveille, dès que s'en approche la réalité, c'est-à-dire la lecture avec son interprétation toujours individuelle.

Thurot a donc raison: il n'y a pas actuellement à Paris un groupe de gens bien élevés qui puisse prétendre au droit de servir de type de la bonne prononciation. Le bon usage existe partout et nulle part. Il est d'autant plus difficile à trouver qu'en réalité il n'y a pas deux individus qui prononcent absolument de la même manière, et que le même individu prononce différemment en faisant un discours public, en déclamant des vers ou de la prose, „en parlant“ et „en causant“ (pour répéter la distinction faite par M. Legouvé). La prononciation diffère même selon qu'on déclame ou qu'on récite des vers héroïques ou lyriques (ou badins), et selon le genre de la prose qu'on lit. Les impressions et les sentiments qu'on éprouve ou qu'on veut exprimer, influent également sur la prononciation. Il faut donc ne pas chercher *un* bon usage, mais *plusieurs*, suivant les situations différentes dans lesquelles on peut se trouver, ou il faut chercher, comme le proposait déjà Saint-Réal, „une prononciation *moyenne* qui n'est pas tout à fait si licencieuse que celle de la conversation, ni tout à fait si régulière (il vaudrait mieux dire: artificielle) que celle du barreau et de la chaire.“ Saint-Réal trouve cette prononciation moyenne chez les comédiens (ce qui est juste, à peu près, quand on ne pense qu'à leur manière de parler dans la haute comédie) et chez ceux „qui lisent bien quand ils lisent haut“. En tout cas, la prononciation

moyenne ainsi que le bon usage ou les bons usages ne sont et n'ont jamais été que des *abstractions* plus ou moins arbitraires, et si les grammairiens et les orthoépistes ne se sont jamais accordés, c'est qu'ils n'ont pas songé à s'entendre sur la méthode à suivre pour *construire* ce qu'on pourrait appeler le bel usage, c'est-à-dire l'usage le plus répandu pour les différents genres de style dans les groupes de la société qui, par la profession et la position de leurs membres, jouissent d'une certaine autorité en matière de langue.

On pourra se demander s'il vaut la peine de faire cette construction artificielle du bon usage. Il y a des nations qui se trouvent parfaitement bien sans qu'on y ait jamais pensé à chercher ce qu'il faut juger bon ou mauvais dans la prononciation. Les gens instruits ne s'en élèvent pas moins par une prononciation plus distinguée au-dessus du gros du peuple, et il y a même, pour chaque province, une convention tacite qui détermine ce qu'il faut éviter comme dialectal et ce qui est tolérable. Les théâtres, les discours publics, les sermons, l'orthographe, le commerce incessant des personnes instruites de tout le pays, les mille occasions de se rapprocher et de se parler qu'offrent les assemblées politiques, les villégiatures, les relations mondaines ou officielles, les rapports d'affaires et d'intérêts, tout cela exerce une influence égalisatrice dont les moyens de communication actuels augmentent l'action d'année en année. On y rencontre partout des personnes exemptes presque de tout accent local. Dans la France d'aujourd'hui, la situation n'est pas très différente. Les Parisiens de Paris se trouvent dans un contact perpétuel avec la majorité de ces Parisiens qui ont passé leur jeunesse en province: ces deux groupes échangent journalière-

ment, avec leurs idées, leur manière de prononcer. Ces deux catégories, à leur tour, se trouvent, dans leurs voyages ou à Paris même, dans un commerce incessant avec de véritables provinciaux, et là encore s'opèrent des échanges. De plus, dans les provinces françaises aussi, il ne manque pas de personnes, qui, sans avoir jamais vu Paris, sont néanmoins pures de ce qu'on nomme accent provincial; et par cela même qu'elles ne sont pas sous l'influence de la mode parisienne qui existe pour la prononciation comme pour tout le reste, elles peuvent passer sinon pour des modèles, du moins pour de bons types de la prononciation actuelle de la bonne compagnie.

La vie pratique crée donc spontanément une sorte d'usage normal ou conventionnel pour la prononciation, seulement cet usage laisse une assez grande liberté et ne règle pas tous les détails: la masse ne tue pas l'individu. La théorie grammaticale ne peut que suivre ce mouvement. Néanmoins elle est indispensable. Les personnes isolées, tous ceux qui désirent s'instruire des détails de l'usage que suivent les classes élevées, surtout les étrangers qui veulent apprendre la bonne langue et le bel usage, demandent au grammairien de les éclairer et de leur dire comment on cause, on parle, on lit, et on déclame dans la bonne compagnie. Le grammairien ou orthoépiste, qui, pour savoir bien remplir son devoir, doit être phonétiste, fera donc *systématiquement* et *pour le détail* ce que la vie fait inconsciemment et pour l'ensemble. Il constatera, pour tous les styles et pour tous les sons, l'usage le plus répandu chez les gens du monde, et surtout chez les gens de lettres, les savants, les orateurs politiques et ecclésiastiques, les acteurs, les professeurs et les théoriciens de la langue, qui

aujourd'hui remplacent les cours du temps jadis, et c'est celui qu'il donnera comme bon ou normal. Il n'étudiera pas seulement le mot isolé qui, somme toute, ne s'emploie que rarement, mais surtout la prononciation employée dans les phrases. En outre, il ne se contentera pas d'observer la prononciation des personnes qui doivent être regardées comme des autorités de langue, il descendra aussi dans cette grande masse du peuple qui ne possède qu'une éducation élémentaire : c'est là que bat le cœur des langues modernes. Le simple maître d'école qui, par pédanterie bien intentionnée mais mal avisée, fait sentir une foule de consonnes qui n'avaient jamais été prononcées auparavant, exerce aujourd'hui une plus grande influence que tous les professeurs de diction. Les gens de lettres, ceux de la chaire et de la scène ne peuvent se soustraire, à la longue, aux évolutions de la langue, nées au cœur de la nation, dans les masses profondes de la bourgeoisie. Le théâtre, surtout, qui reproduit les scènes de la vie réelle, subit cette influence; il est assujéti à cet usage véritablement commun qu'il est bien loin de créer. Enfin partout où le langage employé dans les hautes classes et dans les classes moyennes de Paris est flottant, il ne reste qu'à recourir à l'étude de la langue des provinciaux, parmi lesquels les habitants de l'ancienne Ile de France ont, par l'histoire, droit à être entendus les premiers. Il n'y a pas de place ici pour la spéculation théorique comme l'aimaient les grammairiens des siècles passés; la grammaire moderne a renoncé une fois pour toutes à la prétention néfaste et stérile qu'avait celle du 16^e et du 17^e siècle de vouloir imposer des lois à la langue; elle se contente de constater, avec le plus grand soin possible, ce qui est, elle cherche à expliquer l'état actuel et à découvrir

les facteurs ou les lois qui régissent et qui ont régi le développement de la langue.

L'œuvre du grammairien qui veut fixer la prononciation de ses contemporains n'est, du reste, rien moins que facile. Nous ne voulons pas parler de la préparation scientifique qui lui est nécessaire, s'il veut mener ses recherches à bonne fin. Mais de tous les côtés se présentent des difficultés d'une nature plutôt technique. Il est assez facile de trouver des gens bien élevés et de bonne volonté qui se prêtent même à des expériences phonographiques faites avec les excellents appareils qu'on vient d'introduire dans la science phonétique. Mais l'application de ces instruments qui leur donne l'air de martyrs les décontenance et leur fait perdre l'équilibre lingual. Malgré eux, ils égarent ou trompent souvent leur examinateur. Celui-ci, quand même, après coup, il s'aperçoit de ses erreurs, a en tout cas perdu son temps. En outre, il ne faut pas trop compter sur la patience des personnes de bonne volonté. Ceux dont le concours est salarié, souvent ne comprennent pas les expériences qu'il s'agit de faire, souvent ne s'y intéressent pas: leur indifférence induit en de nouvelles erreurs. Les gens les plus instruits sont toujours embarrassés par les questions qu'on leur fait sur des détails de leur prononciation, et s'ils ne sont pas grammairiens et ne savent pas s'observer, ils donneront, pour la plupart, des réponses qui ne méritent qu'une foi très limitée. Qui se sent observé, est toujours enclin à poser, pour ainsi dire: pour beaucoup, l'aspect d'un phonétiste qui les examine fait l'effet d'un espion contre lequel il faut se tenir sur ses gardes. Les meilleures observations phonétiques sont faites sur des personnes qui ne se savent pas observées. Mais on ne peut observer personne à son

insu quand il faut employer des appareils; même quand on veut seulement entendre le même individu s'exprimer dans les différents genres de style, on ne peut pas lui cacher son projet: les notes qu'il prend, trahissent l'examineur. On ne peut pas même s'examiner soi-même sans courir risque de se tromper: la réflexion nous fait perdre l'ingénuité. Il n'y a que les acteurs, les conférenciers, et les lecteurs publics qu'on peut observer sans qu'ils le sachent. Mais là aussi, les inconvénients sont nombreux. Rien de plus facile, en effet, que de fréquenter les théâtres, d'y entendre les mêmes acteurs, soit dans les mêmes rôles, soit dans des rôles différents, et d'y prendre autant de notes qu'on veut. Mais d'abord cette étude est très coûteuse, même pour la minorité des grammairiens et des phonétistes qui n'est pas astreinte à une sage économie. Ensuite, pour savoir ce qui est artificiel dans la prononciation des acteurs sur la scène, il faudrait pouvoir les observer aussi dans leur vie privée, quand ils parlent sans contrainte. Même inconvénient pour les conférenciers de toutes les catégories; et justement les acteurs, les conférenciers et les gens de lettres les plus en vue sont les moins accessibles dans la vie privée. On ne peut vraiment pas leur demander de perdre leur temps en de longues interviews et d'ennuyeux examens faits par des grammairiens ou des phonétistes dont ils ne savent pas apprécier la compétence et dont les études ne leur inspirent souvent qu'un médiocre intérêt. Toutes ces difficultés ont eu pour effet que, tout en prétendant enseigner le bon usage, les orthoépistes et lexicographes de tous les temps ont enseigné simplement le leur; ils faisaient beaucoup, s'ils l'idéalisaient ou profitaient des quelques observations que le hasard de leur entourage leur avait fait

faire. Assez fréquemment ils altéraient même la vérité par des assertions hasardées, nées de quelque théorie qui leur tenait à cœur.

A côté des difficultés que nous venons d'énumérer il y en a d'autres: celles de bien entendre et de bien noter ce qu'on a entendu. De même qu'il n'y a pas deux individus qui prononcent exactement de la même manière, il n'y en a pas deux qui entendent exactement de la même manière, même quand ils ont reçu la même éducation phonétique. Car il faut une préparation spéciale pour bien entendre les sons de la langue comme pour bien entendre ceux de la musique. Des habitudes individuelles ou nationales, des idées préconçues ou des préjugés enracinés, des influences orthographiques dont on ne se rend pas compte, conduisent involontairement à des erreurs d'acoustique. Toutes les observations faites sur les fonctions des organes vocaux sans l'aide de bons appareils phonographiques doivent être acceptées avec le plus grand scepticisme. Mais quand même le phonétiste a bien entendu, comment doit-il figurer les sons entendus? Il y a presque autant de systèmes de transcriptions phonétiques que de phonétistes; ces systèmes doivent leur existence ou à des principes ou à des besoins différents, souvent seulement à la vanité puérile de leurs inventeurs. Le meilleur système serait peut-être celui qui figurerait non les sons, mais leurs parties constitutives; on l'a entrepris, mais il est tellement compliqué qu'il devient illisible, sans atteindre pour cela l'exactitude idéale qu'il faudrait lui demander. En général, on s'est contenté d'employer l'alphabet latin, auquel on ajoutait quelques lettres spéciales, et qu'on affublait de signes diacritiques destinés à rendre les nuances dont les sons exprimés par une même lettre

sont susceptibles. Plus ces alphabets phonétiques (qui, naturellement, ne connaissent qu'un signe pour chaque son) sont exacts, plus ils sont surchargés de signes diacritiques, plus aussi les textes transcrits offrent de difficulté au lecteur et plus il s'y glisse d'erreurs. Et, dans ces notations figurées, les erreurs typographiques deviennent, pour ainsi dire, des erreurs de prononciation. Enfin, la transcription phonétique la plus scrupuleuse ne parvient jamais à rendre exactement la prononciation entendue; elle lui ôte son individualité, elle ne rend pas le timbre personnel de la voix, elle néglige plus ou moins les sons transitoires et les intonations. Il faudrait toujours ajouter une notation musicale avec des indications scrupuleuses des *andante*, des *crescendo*, des *decrecendo*, en un mot, de l'expression linguale ou acoustique des mouvements de l'âme, et un commentaire dans le genre de ceux que donnent les Coquelin dans leur *Art de dire le monologue*.¹⁾ L'idéal serait d'examiner toujours à l'aide d'un phonautographe et de faire multiplier les inscriptions de l'appareil, mais là encore surgissent une foule de difficultés dont une des plus grandes est de savoir lire les courbes faites par l'inscripteur de la parole. On ne pourra jamais espérer de faire accepter leur lecture à un public qui ne se compose pas exclusivement de phonétistes bien expérimentés.

Mais ne nous perdons pas dans des problèmes qui appartiennent à l'avenir! Ce que nous venons de dire suffira pour excuser les imperfections de notre petite étude. En allant à Paris, j'ai voulu voir si, dans les classes élevées, il y a une telle conformité de prononciation, même

¹⁾ 6^e éd. Paris 1889. Ollendorff.

dans le détail, qu'elle permette de fixer une sorte de bon usage; en quoi l'usage reçu à Paris est conforme à celui des gens bien élevés des différentes provinces; s'il faut faire des distinctions de prononciation et pour les différents genres de style, et pour les différents groupes de bonne compagnie et quelles sont ces distinctions à faire; quelles sont les particularités de la prononciation des Parisiens de Paris et comment les provinciaux de la bonne société émigrés à Paris s'arrangent avec elles; enfin, quelle est la prononciation des classes moyennes et quelle influence elle exerce sur celle des hautes classes. Je n'ai pas eu l'illusion de pouvoir trouver, en quelques mois, la réponse à toutes ces questions qui demandent de longues études, cependant j'ai voulu et j'ai pu m'orienter au milieu de ces problèmes et collectionner quelques matériaux qui permettront de jeter un coup d'œil dans le laboratoire de la prononciation vivante. C'est une partie de ces matériaux que je publie dans les pages qui suivent. Ils serviront à éclairer la question compliquée du *bon usage*. Muni des recommandations de MM. Rod, Rousselot, Mgr. d'Hulst et M. d'Arbois de Jubainville, je me suis présenté chez les *honnêtes gens* dont on a lu les noms sur le titre de cette brochure et qui n'ont pas besoin d'être recommandés aux lecteurs comme témoins dignes de foi de la prononciation de *la bonne compagnie*. Tous ces messieurs m'ont accueilli avec bienveillance et se sont exécutés avec la meilleure grâce du monde en me lisant, récitant ou déclamant des pièces de leur composition et choisies par eux ou proposées par moi-même. En les écoutant, j'ai inscrit sur mes textes préparés d'avance les particularités que j'ai pu saisir dans leur prononciation; des échanges d'idées sur des détails de prononciation et sur la meilleure

manière de lire ou de déclamer des vers accompagnaient la lecture. Il va sans dire que, si l'occasion se présentait, j'ai observé mes *sujets* quand ils parlaient en public, ignorant la présence d'un espion de leur prononciation. M. Silvain et Mme Bartet n'ont été entendus par moi qu'au théâtre. M. G. Paris qui comme M. Daudet me lisait un texte transcrit déjà par M. P. Passy, a bien voulu lire l'épreuve de son texte de sorte que, pour sa part, on a la prononciation telle qu'il voulait l'avoir ou qu'elle lui paraît recommandable et telle que je l'ai entendue. Tous les textes sont accompagnés de variantes qui représentent la prononciation de M. Omer Jacob, élève de l'École des Chartes et licencié ès lettres, type d'un Parisien de Paris, qui m'avait été présenté comme tel par MM. G. Paris et Morel-Fatio, juges dont on connaît la compétence, et qui m'a secondé dans mes études avec autant de patience que d'intelligence. Ces variantes nous montrent comment un même individu, instruit et *bien élevé*, Parisien d'origine, lit et récite des textes des styles les plus différents. J'ai tenu à avoir des échantillons de tous les genres de style et je les ai ordonnés, en commençant par un simple récit et en finissant par une pièce du lyrisme le plus élevé. Malheureusement, en commençant la collection qui suit, j'avais mal choisi mon temps : une partie des auteurs dont j'aurais voulu fixer, autant que possible, la prononciation, était déjà à la campagne. C'est pourquoi je n'ai pas pu donner par ex. un dialogue familier en prose dit par un auteur de comédies, ni la prononciation d'un avocat ou d'un orateur politique, dignes de prendre place à côté de nos témoins de langue. M. le comte de Mun qui avait bien voulu me promettre son concours a dû, au dernier moment, se soustraire à mon inquisition phonétique.

Faut-il ajouter que toutes les personnes qui ont eu la bonté de m'accorder une audition ont lu ou déclamé selon ce qu'on appelle les règles de l'art? Certes, ils n'ont jamais manqué de mettre l'accent logique sur les dernières syllabes sonores d'une phrase ou d'un membre de phrase après lequel il fallait ponctuer. La régularité de leur ponctuation ou de leur accentuation qui variait naturellement dans le même texte selon la rapidité de la lecture ou de la récitation, m'a permis de renoncer à indiquer les repos par d'autres moyens que les signes de ponctuation ordinaires. Je n'ai donc marqué que les accents oratoires, par des ' ou des \, selon l'intensité de l'accent. Je n'ai pas tenté d'indiquer les différentes intonations, d'abord parce qu'il m'a été impossible de prendre tant de notes en même temps, puis, parce que les essais qu'on a faits jusqu'à présent pour figurer, dans des transcriptions phonétiques, les modulations de la voix, sont tellement imparfaits qu'ils ne m'ont pas encouragé à les suivre. Enfin, j'ai peur de ne pas avoir toujours été assez conséquent; par ex. je n'ai pas toujours eu égard à la distinction des voyelles brèves et des moyennes. J'ai cherché, surtout, à constater le plus scrupuleusement possible le timbre (la qualité) des sons et je n'ai noté que ce que j'ai entendu sans me soucier d'aucune théorie phonéticienne. Les observations que j'ai pu faire avec les appareils phonographiques de M. Rousselot et sous sa direction m'ont fortement convaincu du peu de confiance que méritent ces théories. On ne s'étonnera donc pas de me voir figurer souvent des oa et des qa où l'on s'attend aux ya préconisés par les „jeunes phonéticiens“, de simples a ou æ où l'on s'attend à des ā et des ǣ qui existent peut-être intentionnellement, mais ne réussissent pas à se

faire entendre. Les traits les plus intéressants sont relevés dans les notices qui précèdent les textes. Je suppose connues les articulations ordinaires de la prononciation française; pour faciliter la lecture, je n'ai pas groupé les lettres d'après les mesures de la langue parlée, mais j'ai fait imprimer chaque mot isolément: la ponctuation, les *sandhis* marqués et le sens des phrases n'admettent guère d'erreur sur la place des repos.

Il me reste à exprimer mes remerciements les plus empressés à tous ceux qui m'ont secondé dans cette étude et qui me l'ont rendue possible, particulièrement à MM. E. Ritter, E. Rod et Omer Jacob.

Explication des Signes.

ū = ou fermé long : <i>douze</i> .	œ = eu ouvert (moyen).
u moyen : <i>doux</i> .	ø long : <i>neuve</i> .
ȳ = ou mi-ouvert (moyen).	ɛ̃ = eu mi-ouvert : <i>e</i> sourd.
ȳ = ou ouvert.	(ɛ̃) = e sourd très faible.
ō = o fermé long : <i>rose</i> .	œ = œu fermé moyen : <i>hideux</i> .
o moyen : <i>beau</i> ,	œ. long : <i>hideuse</i> .
ȝ = o mi-ouvert (moyen).	ȳ = u ouvert : <i>duc</i> .
ô = o ouvert long : <i>mort</i> .	ȳ = u mi-ouvert (moyen).
ȝ moyen : <i>homme</i> .	ü = u fermé moyen : <i>du</i> .
õ bref : <i>hotte</i> .	ü. long : <i>dure</i> .
ā = a fermé long : <i>pâte</i> .	õ. (= on), nasale de l'o ouvert,
a moyen : <i>pas</i> , ²¹	long : <i>tombe</i> .
ȁ = a mi-ouvert (moyen).	õ moyen : <i>bon</i> .
â = a ouvert long.	ã. (= an), nasale de l'a fermé,
ȁ moyen : <i>acte</i> .	long : <i>chambre</i> .
ă bref : <i>patte</i> .	ã moyen : <i>an</i> .
ê = e ouvert long : <i>être</i> .	ẽ. (= in), nasale de l'e ouvert,
ɛ̃ moyen : <i>procès</i> .	long : <i>limbe</i> .
ẽ bref : <i>bref</i> .	ẽ moyen : <i>vin</i> .
ɛ̃ = e mi-ouvert (moyen).	œ̃. (= un), nasale de l'œ ouvert,
e = e fermé moyen : <i>abbé</i> .	long : <i>humble</i> .
ē long.	œ̃ moyen : <i>jeun</i> .
î = i ouvert.	ã nasale très faible de l'a : <i>en-</i>
ĩ = i mi-ouvert (moyen).	nuyer.
ī = i fermé moyen : <i>dit</i> .	ai, oa etc., diphtongues.
ī long : <i>dise</i> .	ĩ, i̇ consonne (le y dans <i>yacht</i>).

ɥ, *ou* consonne (le *ou* dans *ouate*).

ü, *u* consonne (le *u* dans *huile*).

h, *h* allemand : allem. *hoch*.

š, chuintante sourde : *cher*.

ž sonore : *j'ai*.

θ, *th* anglais sourd : *thing*.

ˠ, *l* sourde.

ʀ, *r* sourde.

ɹ, *r* grasseyée : cercle (pronon-
ciation parisienne).

ñ, *n* mouillée : *gagner*.

ŋ, *n* vélaire : allem. *bange*.

̄n, *n* longue.

ˊ, petite pause, remplaçant un
e sourd.

ALPHONSE DAUDET.

M. A. Daudet (né à Nîmes, le 13 mai 1840, élevé en Provence, à Paris depuis 1857), a lu assez couramment le passage suivant emprunté à son *Tartariu* de Tarascon, et en a répété le commencement avec un peu plus de rapidité. Dans cette seconde lecture, il y avait quelques *e* sourds (ou muets) de moins; *dē se* (*de ses*, p. 3, l. 6) fut transformé en *t se*. On doit regarder comme traces de la provenance méridionale de M. Daudet: la conservation assez fréquente d'un *e* féminin final [dans *merle* (p. 3, l. 13), *locale* (p. 7, l. 6), *cile* (p. 3, l. 3 etc.), *daube* (p. 7, l. 14), etc.]; *e* ouvert dans *sait* (p. 5, l. 14); *æ* ouvert dans *vieur* (p. 7, l. 13). L'*r* de M. Daudet n'a rien de particulier: il prononce les mots *les*, *des* etc. généralement avec un *e* fermé; sa prononciation irrégulière de *milieu* (comme *mi*j*æ*, p. 9, l. 8) est due probablement à une petite inadvertance qui, en ce cas, l'a laissé tomber dans un parler peut-être trop familier. L'organe de M. Daudet est clair et sympathique, son articulation distincte et énergique, le timbre de sa voix moyen, sa diction élégante et soignée.

Les variantes données en bas indiquent les prononciations divergentes de: M. P. Passy, Français parlé, ² p. 11 p. ss (*P*); M. Jacob, de Paris (*J*); M^{lle} Boulet, Parisienne (*B*); M. Zbinden, professeur au lycée de Genève (*G*); MM. Mital (*L^m*), Raffin (*L^r*) et Vernier (*L^r*), Lyonnais, élèves du lycée de Lyon (*L*); M^{me} Lachaud, native de la Bastide (Vaucluse) (*A*); M^{me} Cardonnet, Montpelliéraine (*M*); M. Mondin, Tourangeau (*T*); M. Rivière, Caennais (*C*), et M. Delarue, Amiennois (*Am*). On reconnaîtra facilement les coïncidences répétées de la prononciation de M. Daudet avec celle de ces compatriotes du midi, dont, surtout, M^{me} Cardonnet représente bien l'accent. — Les variantes mises en parenthèse ne sont pas entièrement assurées.

La chasse à Tarascon.

La chasse est la passion des Tarasconnais, et cela depuis les temps mythologiques où la Tarasque faisait les cent coups dans les marais de la ville et où les Tarasconnais d'alors organisaient des battues contre elle. Il y a beau jour, comme vous voyez.

Done, tous les dimanche matin, Tarascon prend les armes et sort de ses murs, le sac au dos, le fusil sur l'épaule, avec un tremblement de chiens, de furets, de trompes, de cors de chasse. C'est superbe à voir! Par malheur, le gibier manque, il manque absolument.

Si bêtes que soient les bêtes, vous pensez bien qu'à la longue elles ont fini par se méfier.

A cinq lieues autour de Tarascon, les terriers sont vides, les nids abandonnés. Pas un merle, pas le moindre lapereau, pas le plus petit eul-blanc.

Elles sont cependant bien tentantes ces jolies colinettes tarasconnaises, toutes parfumées de myrte, de la-

vuâr *P*; voâr *T*. mǎlo:r] mǎlo:r *J Am.* mǎ:k] mǎkɛ *M.* ǐl mǎk] ǐ mǎ:k *P.* — 9. ǎpsǒlũmǎ] ǎpsǎlũmǎ *P.* — 10. bêt] bêtɛ *M.* bêt] bêtɛ *M.* lô:gɛ] lô:g *PJBGLATC Am.* — 11. ɛlz ǒ] ɛz ǒ *P*; ɛlɛz ǒ *A.* s] sɛ *AMT Am.* mɛfjɛ] mɛfjɛ *C*; mɛfjɛ *AMT.* — 12. sê] sɛŋk *M*; sêk *Am.* lijɛ] lijɛ *M.* lijɛz *Am.* vidɛ] vid *PJBGLAT (vid) L.* — 13. niz] ni *PLATC.* paz] pa *P*; pǎz *B.* mɛrlɛ] mɛrl *PJBGLAT Am.* lɛ mɛɛdr] l mɛɛdrɛ *PT*; lɛ mɛɛdrɛ *BA Am*; l mɛɛdr *G*; lɛ moɛdrɛ *M.* lapɛro] lapro *PJBGLAT Am.*; lapɛro *M*; lapro *C.* — 14. lɛ] l *PJGL.* ptj] pɛti *AM.* küblǎ] küblǎ *M.* — 15. ɛl] ɛ *P*; ɛlɛ *M.* spǎdǎ] sɛpǎdǎ *C*; sɛpǎdǎɾ *M.* tǎtǎ.t] tǎntǎntɛ *M.* žǒli] žǒli *PL.* kǒlinɛt] kǒlinɛtɛ *M.* tǎɾǎskǒnɛz] tǎɾǎskǒnɛzɛ *MC.* — 16. tut] tut *PJ*; tutɛ *M.* dɛ mirt] d mirt *PGLT*; dɛ mirtɛ *M*; mirtɛ *C. Am.* lǎvǎ.d] lǎvǎdɛ] *M*; lǎvǎ.dɛ *C*; lǎvǎ.dɛ *Am.* rǒmarɛ] rǒmarɛɾ *M.* sɛ] se *PJBGLAMT Am.* rɛzɛ] rezɛ *P.*

lă sās a taraskō.

lă sās e lă pasiō de taraskōņ, e sēlā depūi le
tā mitoložik n lă taraskē fēze le sū ku dā le mārē
de lă vilē, e n lē taraskōņ dālōr organize de bātii
kōtr elē. — il i a bō žūr, kōm vu vōaie.

5. dō.k, tu le dimā.s matē, taraskō pra lez arm e sōr
de se (tse) mūr. lē sak o do, lē fūzi sūr lepōl, avek
ō trāblēmā de šjē, de fūre, de trō.p, de kōr de šās.
— se sūperb a vuār! par maļē.r, lē žibie māk, il
māk apsōlümā.

10. si bēt ke suā le bēt, vu pāse biē kā lă lō.gē,
elz ō ūni par s mefē.

a sē' lie ofūr de taraskō, le tērie sō vidē), le
niz abādōne. pāz ō merlē, pa lē muēdr lapēro, pa
lē plū pti kūb ā.

15. el sō spādā biē tātāt, se žoli kolinēt taraskōņz,
tut parfiime de mirt, de lā'vā.d, de rō'marē; e se bo rezē

1. lă| la *Am.* e| ē *PG.* lă| la *Am.* pasiō| pāsio *A*; pasiō
P; pāsio *C*; pāsio *J*. taraskōņ| taraskōne *Am.* sēlā| sēla *JLM*
Am.: slā *PBGT.* depūi| dpūi *P*; depūi *A*. le| lē *C*. — 2. taraskē|
tarask *PJGLAT Am.*; tarask *BC*; taraskē *M*. mārē| marē
Am. — 3. de| d *PJBGL* vilē| vil *PJBGLAMT* (vil) *C*.
lē| le *PJBGLAMT Am.* taraskōņ| taraskōne *Am.* dālōr|
dālōrs *Am.* organize| -ize *P*. — 4. elē| el *PJBGLAT* (el) *C*
Am. il i a| il i a *MT Am.*; i i a *P*. vōaie| voaie *JC*; vuāie
PBGLAMT Am. — 5. le| lē *C*. matē| mātē *Am.*; maļēz *M*.
arm| arme *M*. sōr| sōr *J*. — 6. de se| t se *GL.* fūzi| fūzil *M*.
epōl| epōl *C*; epōlē *M*; epōl *Am.* — 7. ō trāblēmā| ōn trā-
blēmāz *M*. de šjē| t šjē *PL*; de šjē *Am.* de fūre| t fūre *P*; de fūre
Am. de trō.p| t trō.p *P*; de trōpe *C*; de trōpe *Am.*; de trōb *J*; de
trompe *M*. de kōr| de kōr *Am.* de šās| de šās *PBGLAT Am.* (de
šās) *C*; t šās *L*; de šā'ēz *M*. — 8. se| sē *P(BGLAMT Am.)*. vuār|

vande, de romarin; et ces beaux raisins muscats gonflés de sucre qui s'échelonnent au bord du Rhône, sont diablement appétissants aussi! Oui, mais il y a Tarascon derrière, et dans le petit monde du poil et de la plume, Tarascon est très mal noté. Les oiseaux de passage eux-mêmes l'ont marqué d'une grande croix sur leur feuille de route, et quand les canards sauvages, descendant vers la Camargue en long triangle, aperçoivent de loin les clochers de la ville, celui qui est en tête se met à crier bien fort: „Voilà Tarascon! voilà Tarascon!“ et toute la bande fait un crochet.

Bref, en fait de gibier, il ne reste plus dans le pays qu'un vieux coquin de lièvre, échappé comme par miracle aux septembrisades tarasconnaises et qui s'entête à vivre là. A Tarascon, ce lièvre est très connu. On lui a donné un nom: il s'appelle le Rapide. On sait qu'il a son gîte dans la terre de monsieur Bompard, — ce qui, par parenthèse, a doublé et même triplé le prix de cette terre, — mais on n'a pas encore pu l'atteindre.

voala *MT (bis)*. tut] tutę *LAM*. — 9. bād] bandę *M*. krōșe] krōșe *P*; krōșe *M Am*. — 10. fę] fęt *Am*. d žibje] dę žibje *JAM Am*. i nę] il nę *JBGAMTC Am*; i n *P*; il n *L*. rește] reșt *J Am*. dāl] dā le *AM*. pei] pei *PL Am (BGAMT)*. vīce] vīce *M*. — 11. kōkê] kōkê *Am*. dę] d *P(JLTC)*. liêvr] liêvr *A*. eșăpe (ou eșăpe)] eșăpe *PBGLAT Am*. kōm] kōmę *M*. septābrizad] septābrizad *P*; septābrizad *L*; septābrizadę *AC*; septābrizadę *M*. — 12. tarāskōnez] tarāskōnezę *M*; tarāskōnez *Am*. âtêt] antet *M*. a] a *J*. vīvr] vīvrę *PBGLAM*. la] la *P*. sę liêvr] s liêvr *P*; sę liêvrę *A*. — 13. e] e *P(BGLAM Am)*. a] a *P*. i sapël] il sapël] *JBGLAM Am*. rapid] rapide *MC*; rapide *Am*. — 14. sę] se *PJLBAMTC Am*. žite] žit *PJBGLAT Am*. (C). mōșie] mōșie *M*; mōșie *C*. Bōpār] Bōpār *P*; Bō'par *Am*. sę] s *PL*.

müska götle t sükr ki seşlont o bôr dii ron(ę) sô diablēmāt apetisāz osi! ui, me, il i a taraskô deriêr, e dāl pti mōde dii puāl e de lā plūm, taraskô e tre māl note. lez uāzo t paşaz œ mēmē lō marke

5. diin grād kruā sūr lœr fœi de rut(ę), e kâ le kanâr sovāz desādā ver lā kāmarg ā lō triāgl, apersoav de lūē le kloşe de lā vilē, selūi ki ęt ā têt sę met a krije biē fôr: „voālā taraskô!“ voālā taraskô!“ e tūt lā bā.d fēt œ kroşe.

10. Brēf, ā fe d žibie, i ne reşte plū dāl pei kōe vjœ kōkē de liêvr, ešāpe kōm par mirākl o septābrizad taraskonēz e ki sātēt a vivr la. a taraskô, sę liêvr e tre kōnū. ō lūi a done œ nō: i sapel lę rapid. ō sę kīl a sō žit(ę) dā lā tēr de msjœ Bōpār — sę

1. müska] müska *P*; müska *B*; müska *T Am.* t sükr] de sükr *M.* *Am.* eşlont] eşlon *PBGLT*; eşlone *M.* ronę] rōn *PJBGLTC*; rone *M*; rōn *Am.*; rōn *A.* — 2. diablēmāt] diablēmā *PBGLAMT*. apetisāz] apetisā *PJBGLMTC*; apētisā *A.* osi] osi *A.* me] mež *JBGATC Am.* il i a] i a *P*; il i a *C. Am.* — 3. deriêr] deriêre *M.* dāl] dā lę *JBA M.* pti] pēti *AMC.* mō.de] mō.d *PJBGLATC Am.*; mōnde *M.* puāl] puāl *P.* de lā] d lā *PBGLAT Am.* plūm] plūm *J Am.*; plūm *C*; plūme *M.* — 4. e] ę *P(BGLAMT Am.)*. lez] lez *TC.* uāzo] oazo *T.* t paşaz] d paşaz *P*; d paşaz *T*; de paşaze *M Am.* mēmē] mēm *PBLAMT Am.*; mēm *J.* — 5. diin] diine *LA.* grād] grād *P*; grāde *M.* kruā] krua *P*; kroa *M.* rutę] rut *PBGLAT Am.*; rut *J* (rūt) *C.* kanâr] kanâr *P*; kanâr *M.* — 6. sovāz] sovāz *P*; sóvaž *B*; sovaže *Am*; sovaže *M.* desādā] desādā *M.* kāmarg] kāmarge *MC.* apersoav] apersuāv *P*; apersuāv *PBG*; apersuav *LA.* — 7. de lā] d lā *PBT* vilę] vil *PBGLAT*; vil *J.* vilę *Am.* selūi] sūi *P.* ki] kī *PL* ęt] ęt *PJBLAMTC*; et *Am.* têt] teţe *M*; teţ *Am.* sę met] s me *P*; sę met *Am.* — 8. krije] krie *P.* voālā] vļā *P*; voālā *JBLA Am*; vūālā *GC*;

A l'heure qu'il est même, il n'y a plus que deux ou trois enragés qui s'acharnent après lui.

Les autres en ont fait leur deuil, et le Rapide a passé depuis longtemps à l'état de superstition locale, bien que le Tarasconnais soit très peu superstitieux de sa nature et qu'il mange les hirondelles en salmis, quand il en trouve.

Ah ça! me direz-vous, puisque le gibier est si rare à Tarascon, qu'est-ce que les chasseurs Tarasconnais font donc tous les dimanches?

Ce qu'ils font? ils s'en vont en pleine campagne, à deux ou trois lieues de la ville. Ils se réunissent par petits groupes de cinq ou six, s'allongent tranquillement à l'ombre d'un puits, d'un vieux mur, d'un olivier, tirent de leurs carniers un bon morceau de bœuf en daube, des oignons crus, un saucissot, quelques anchois, et commen-

l] lę *AMC Am.* e] ę *P(BGLAMT Am).* rār] rār *P.*
 — 10. keşke] keşke *P;* keske *B.* taraskone *Am.* dimã.ş] dimãşę *M.*
 — 11. ski] skil *JBGLAMTC Am.* i] i(l) *J;* il *BGLAT Am.* vôt] vō *P(M)* vō(t) *B.* plęn] plēn *J;* plęne *M.* kãpãñ] kãpãñ *PBGLAT(C) Am;* kãmpãñę *M.* a] a *Am.* dœz] dœ *P.* trũa] trũa *P.* — 12. dę lą] d lą *PJBGLAT.* vilę] vil *PBGLAMT Am* (vil) *J.* i s] il s *JL;* il sę *BGTC Am;* i sę *M.* reünis] reünis *P;* reünisę *M.* pti] pęti *PC(BGLAMT Am).* dę] de *Am.* — 13. ąlōž] ąlō.ž *P;* ąlōžę *Am.* trākilmāt] trākilmā *P(BGLAMT Am);* trākilemā *J;* trākilemā *M.* ōbr] ōb' *B;* ō.br *Am.;* ōbrę *AM;* ō.b *P;* ōb *JG.* vıę] vıę *P(BGLAT Am.* (JC). ęn] ęn *P.* — 14. tır] tıre *M.* dę bœf] d bœf *PBGL Am.* dōbę] dōb *PBGLAT;* dōbę *M Am.* — 15. qũō] ąũō *LAT;* ąũō *M.* sōsiso] sōsiso *PGMC,* sōsiso *GBL^{rv}A Am.* kęlkež] keks *P.* ąşũa] ąşũa *Am;* ąkũa *T.* kōmāst] kōmā.s *PJMT;* kōmāset *A.* — 16. ętęrminabl] ętęrminabl *P(BGT);* ętęrminabl *A.* ąroze] ąrōze *P;* ąrōze *LM;* ąrōze *A.* t se] dę se *AM Am.* žoli] žœli *PL;* žōli *A.* rōn] rōn *A;* rōne *M;* rōn *Am.* — 17. šāte] šānte *M.*

ki, par parâtêz, a duble, e mem triple lę pri dę set
têr, mez ô na paz âkôr pii lâtê.dr.

a lę.r kil e mêm, i ni a plii kę dęz u truaz
âraže ki sașarnt aprę lüi.

5. lez ôtr an ô fę lę.r dę.i, e lę rapid(ę) a pase
depüi lôtâz a leta dę süperstisiö lokaļę, biê k lę
taraskonę sua tre pę süperstisię dę sa natür e ki
mâž lez irödel â sałmi, kât il â trüv.

a sa m dire vu, püiskę l žibie e si râr a taraskô,

10. kesķę le šasę.r taraskonę fô dô tu le dimă.ș?

ski fô? i sâ vôt â plęn kâpâñ a dęz u truą lię
dę lą vile, i s reünis par pti grup dę sêk u sis,
saļô.ž trâkilmât a lõbr dę püi, dę vjæ mi.r, dęn
olivie, tir dę lę.r karñie â bô morso dę boef â dôbe,

15. dez qñô krii, â sosiso, kelķęz așua, e komâst â
dezęne êterminabl, aroze dę tse žoli vę dii rön
ki fô rir e ki fô šâte.

1. parâtêz] parantêze *M.* a] a *P.* duble] dúble *J.* triple]
triple *J.*; trible *M.* lę pri] l pri *P (G).* dę set] t set *PJBGLT*;
dę setę *AM.* — 2. têr] terę *M.* mez] me *P.* a] a *P.* paz]
pa *P.*; paz *B.* âkôr] âkôrę *M.* atê.dr] atędre *M.* — 3. ę.r]
ęre *M.* e] *P (BG etc.)* i n i a] i a *P.*; il nia *BGLAMTC*
Am. kę] k *P(BGLAT).* dęz] dę *PB.* truaz] truaz *P.*
troą *M.* — 4. așarnt] așarn *P.* — 5. lez] lez *G.* an] ân
P. lę] l *PJBGL.* rapide] rapid *PBGLAT Am.* pase]
pase *PG (A Am);* pãse *C.* — 6. depüi] dpüi *P.* lôtâz] lôtâ
P(BGLAT)C; lontâ *M.* eta] etą *P.* dę] t *PJGL;* süper-
stisiö] süperstisiö *Am.* lokaļę] lokaļ *PJBGLAMTC Am.*
lę] l *P(BGLT).* — 7. taraskonę] taraskone *Am.* pę] pę *M.*
süperstisię] süperstisię *M.,* süperstisię *Am.* dę sa] t sa *PJBGL.*
natü.r] natüre *M.* i mâž] i mâž *P.*; il m. *JBG(L)ATC Am;*
il manže *M.* — 8. lez] le *P.*; (lez *C).* sałmi] sałmis *Am.* â] an
M. trüv] trüve *M.* — 9. a] a *P.* sa] sa *Am.* m] me *AMC*
Am. dire] dire *P.*; diré *C.*; (*les autres: dire-vü, comme au texte.*)

cent un déjeuner interminable, arrosé d'un de ces jolis vins du Rhône qui font rire et qui font chanter.

Après quoi, quand on est bien lesté, on se lève, on siffle les chiens, on arme les fusils, et on se met en chasse. C'est à dire que chacun de ces messieurs prend sa casquette, la jette en l'air de toute sa force, et la tire au vol avec du 5, du 6 ou du 2, — selon les conventions.

Celui qui met le plus souvent dans sa casquette est proclamé roi de la chasse, et rentre le soir en triomphateur à Tarascon, la casquette criblée au bout du fusil, au milieu des aboiements et des fanfares.

Inutile de vous dire qu'il se fait dans la ville un grand commerce de casquettes de chasse. Il y a même des chapeliers qui vendent des casquettes tronées et déchirées d'avance, à l'usage des maladroits; mais on ne connaît guère que Bézuquet, le pharmacien, qui leur en achète. C'est déshonorant!

Comme chasseur de casquettes, Tartarin de Tarascon n'avait pas son pareil.

JC; inütıl *L*; inütıl *Am*; inütîle *M*. de] d *L*. dır] dırē *M*. il se] i s *P*; il s *L*. kōmerz] kōmers *P*(*BGLAT Am*); kōmersē *M*. — 11. de] de *Am*. şas] şās *Am*; şas *A*. il i a] i a *P* mēm] mēm *P*. de] de *C*. şapelie] şaplije *L^m*. vād'] vād *P*: vāde *A*; vāde *M*. de] de *C*. — 12. kaskēt] kasket *P*; kaskete *A M*. dāvās] dāvansē *M*. üzâž] üzâž *P*; üzaže *M*. maładrua] maładrua] *PC*; maładrua *Am*. — 13. me] mez *J*(*L*) *A M Am*. ne] n *P Am*. gēr] gērē *M*. bezüke] bezüke *P*(*BGLAMT*): bezüke *J Am*. le] l *P*(*GLAT*). — 14. an] ân *P*. ašet] ašet *P*: ašete *M*. se] se *P*(*BGLAMT Am*). dezonqra] dezonqra *Am*. — 15. kōm] kōmē *M*. de] t *L*. kaskēt] kasket *P*; kaskete *M*. tartarē] tartarē *Am*. d'] t *PGAT* (t') *L*; de *MC*; de *Am*. taraskō] taraskō *Am*. — 16. parēi] parēi *B*. parēje *Am*.

apre kua, kât on e biê lêste, ô z lêv, ô sifl le
 šiẽ, on arm le füzi, e ô s met ã şaşę. set ą dır,
 ke şakõe tse mėsıœ prã sã kasket, la žet ã lër de
 tut sã fers, e la tır o vol avëk dü sêk, dü sis, u dü

5. de — selõ le kõväsıõ.

selüi ki me le plü suvã dã sã kasket e prõklame
 rua d la şas, e rãtr le suâr ã triõfatœ.r ą taraskõ, la
 kasket krible o bu dü füzi, o miœ dez abuamãz e
 de fãfär.

10. inütil de vu dır kil se fe dã la vil ã grã komerz
 de kasket de şas. il i a mem de şapelje ki vãd' de
 kasket true e deşire davã.s ą lüzãž de maładrua;
 me, ô ne kone gër ke bezüke le farmaşıẽ ki lør
 an aşët. se dezõnõrã!

15. kom şaşœ.r de kasket, tartarẽ d'taraskõ navę pa
 sõ parêi.

1. kât] kânt *M.* ou] õn *P.* e] ę *P(BGLAMT)*. biê]
 biẽn *M.* õ z] õ s *P (GLAT Am)*; õ s(z) *J*; õ se *M.* lêv]
 leve *M.* sifl] sif *J*; siflę *BM.* — 2. on] õn *P.* arm]•armę *MC*
Am. füzi] füzil *AM.* õ s] õ se *AM.* met] me *P*; met *BLAT*
Am. şaşę] şas *PBGLAT Am (JC)*. set] st *P*; set *GT.* —
 3. şakõe] şakœn *M.* t se] de se *AM.* mėsıœ] mesıœ *P(BGL)A*
(MT Am). kasket] kasket *Am*; kasketę *M.* la] la *Am.* — 4.
 tut] tut *P*: tutę *M.* la] la *Am.* avëk] avëke *M.* sjs] sjs *L.*
 — 5. selõ] slõ *PJGL.* kõväsıõ] kõvãşıõ *B.* — 6. Selüi] Süi *P*;
 slüi *L.* le plü] l plü *PJBGLT.* kasket] kasket *J*; kasketę *M.*
 e] ę *P(BGLAMT Am)*. prõklame] prõklame *PC(GLAT Am)*;
 prõklame *JB.* — 7. rua] rua *P*; roa *T.* d la] de la *M.* şas]
 şas (= şäs) *PBGLAMT Am.* rãtr] rãtrę *PBGLAMT Am*;
 rãt *J.* le] l *PG L.* suâr] suâr *P.* taraskõ] taraskõ *T*; taraskõ
Am. — 8. füzi] füzil *A M.* miœ] miļœ *PG LAMTC Am*;
 miļœ *J.* dez] dez *PJBGLAM Am*; dez *T(C).* abuamã] abuemã
C. — 9. de] de *C.* fãfär] fãfär *P*; fãfärę *M.* — 10. inütil] inütil

ÉMILE ZOLA.

M. Zola, né à Paris, le 2 avril 1840, fils d'un Italien, passa son enfance à Aix en Provence et ne revint à Paris qu'en 1858. Le passage suivant, tiré du „Rêve“ (p. 82—84), m'a été lu par lui deux fois, avec beaucoup d'expression, mais avec une certaine nonchalance dans l'articulation. De la prononciation méridionale, il ne lui est resté qu'une *r* assez fortement roulée; pour tout le reste, M. Zola prononce comme un Parisien. Dans sa jeunesse, il prononçait avec une certaine difficulté la sifflante *s*, qu'il remplaçait par *t*; aujourd'hui on n'en aperçoit qu'une hésitation presque insensible à articuler les *s* initiales. M. Zola prononce *les*, *des* etc. avec *e* ouvert; l'article indéfini *un* devant une voyelle comme *ün* (= *une*); la terminaison *-ation* *a*, dans sa bouche, tantôt *a* mi-fermé, tantôt *a* ouvert (*génération* p. 13, l. 7; *sensation* p. 15, l. 5); la diphthongue *ga* sonne presque toujours *oa*; les *r* et plus encore les *l* finales après une muette (*fenêtres* p. 13, l. 9), *siècle* (p. 13, l. 7), *trèfle* (p. 13, l. 19) etc. tendent à disparaître; dans *siècle* (l. c.), j'ai entendu presque un *k* mouillé (*sièk'*). Dans *aiguille* (p. 15, l. 14), il y avait une (véritable) *l* mouillée très faiblement articulée. Les *e* fermés protoniques devenaient volontiers des *e* mi-ouverts.

Dans les variantes, j'ai indiqué ici les cas où M. Jacob a prononcé des *ɛ* parisiennes (*vulgo* grasseyées). Comme elles revenaient assez régulièrement devant les consonnes, j'ai jugé inutile de les marquer dans les variantes données pour les autres textes.

La cathédrale.

Mais la cathédrale, à sa droite, la masse énorme qui bouchait le ciel, la surprenait plus encore. Chaque matin, elle s'imaginait la voir pour la première fois, émue de sa découverte, comprenant que ces vieilles pierres aimaient et pensaient comme elle. Cela n'était point raisonné, elle n'avait aucune science, elle s'abandonnait à l'envolée mystique de la géante, dont l'enfantement avait duré trois siècles et où se surperposaient les croyances des générations. En bas, elle était agenouillée, écrasée par la prière, avec les chapelles romanes du pourtour, aux fenêtres à plein cintre, nues, ornées seulement de minces colonnettes, sous les archivoltes. Puis, elle se sentait soulevée, la face et les mains au ciel, avec les fenêtres ogivales de la nef, construites quatre-vingts ans plus tard, de hautes fenêtres légères, divisées par des meneaux qui portaient des arcs brisés et des roses. Puis, elle quittait le sol, ravie, toute droite, avec les contreforts et les arcs-boutants du chœur, repris et ornementés deux siècles après, en plein flamboiement du gothique, chargés de clochetons, d'aiguilles et de pinacles. Des gargouilles, au pied des arcs-boutants, déversaient les eaux des toitures. On avait ajouté une balustrade garnie de trèfles, bordant la terrasse, sur les chapelles

la katedral.

- me la katedral, a sa droat, la mas enorm ki
 buše l siel, la sürprene plüz äkôr. šak matê, el
 simazine la voâr pur la premiêr foa, emil. t sa de-
 kuvert, kôprenâ ke se vici piêr emet e pâse kom el.
5. s'elâ nete puê rezoné, el na'vêt okün siä.s, el sa'bâ-
 donet a lăvole mistik de la žeāt, dō l'ăfătemă ave
 diire troa siēk¹ e u se süperpoze le kroaiäs de žene-
 răsio. ä ba, el etet aženüie, ekräze par la priêr,
 avek le šapël roman dü purtür, o fenêtr^z a plê sêtr,
10. nü, ôrne sølmă de mës kolonêt, su lez aršivoltē.
 püiz el se sâte sulve, la fas e le mēz o siel, avek le
 f(ē)nêtr ožival de la nef, kôstriiit katr vēz ä plü tār,
 de ot fenêtr ležêr, divize par de mēno ki portē dez ark
 brize e de roz. püi^s, el kite l sol, ravi, tut droat,
15. avek le kôtrfôr e lez ark bută dü kœ.r, rēpriz e orn(ē)-
 mâte dœ siēk^{1z} apre, ä plê flăboamă dü goțik, šarže de
 kloštō, degiüiz e de pinakl. de garguii, o pie dez
 arkbută, deverse lez o de toatü.r. on a'vêt ažiute ün
 bälüstrad garni de trêf¹, bordă la teras, sür le šapel

1. druāt. süaprene. — 2. äkôr. — 3. vuâr. fua. — 4. dé-
 kuvert. se. el. — 5. rezone. el. el. abâdonet — 6. âfătemă. —
 7. süperpoze. le. de. — 8. el. aženüie. — 9. le. roman. — 10. kô-
 lonet. aršivolt. — 11. el. le. le. — 12. fenêtr. — 13. de. dez. —
 14. brizez. de. püiz. le. — 15. le. lez. ornemate. — 16. šarže. —
 17. degiüi e t pinakl. de. dez. — 18. deverse lez. de. — 19. le
 šapelz.

absidales. Le comble, également, était orné de fleurons. Et tout l'édifice fleurissait, à mesure qu'il se rapprochait du ciel, dans un élancement continu, délivré de l'antique terreur sacerdotale, allant se perdre au sein d'un Dieu de pardon et d'amour. Elle en avait la sensation physique, elle en était allégée et heureuse, comme d'un cantique qu'elle aurait chanté, très pur, très fin, se perdant très haut.

D'ailleurs, la cathédrale vivait. Des hirondelles, par centaines, avaient maçonné leurs nids sous les ceintures de trèfles, jusque dans les creux des clochetons et des pinacles; et, continuellement, leurs vols effleuraient les arcs-boutants et les contreforts, qu'ils peuplaient. C'étaient aussi les ramiers des ormes de l'Évêché, qui se rengorgaient au bord des terrasses, allant à petits pas, ainsi que des promeneurs. Parfois, perdu dans le bleu, à peine gros comme une mouche, un corbeau se lissait les plumes, à la pointe d'une aiguille. Des plantes, toute une flore, les lichens, les graminées qui poussent aux fentes des murailles, animaient les vieilles pierres du sourd travail de leurs racines. Les jours de grandes pluies, l'abside entière s'éveillait et grondait, dans le ronflement de l'averse battant les feuilles de plomb du comble se déversant par les rigoles des galeries, roulant d'étage en étage avec la clameur d'un torrent débordé. Même les coups de vent terribles d'octobre et de mars lui donnaient une âme, une voix de colère et de plainte, quand ils soufflaient au travers de sa forêt de pignons et d'arcatures, de colonnettes et de roses. Le soleil enfin la faisait vivre, du jeu mouvant de la lumière, depuis le

ăpsidal. lę kôbl egalămă, etet orne t flørô. e tu ledifis flørise, ă meziur kil saprøşę dü şiel, dâz ün elâşemă kôtinü, délivre de lătik terør şaserdotal, ală se perdr o sê dă dă de pardô e damûr. el an ave
 5. lă sâşasiô fizik, el an etę aleşe e æ'ræz, kom dă kătik kël ore şate, tre piur, tre fê, se perdă tre o.

- dăiîæ.r, lă katedral vive. dez irôdël, par sâten, ave masone lær ni su lę sêtür de trêf¹, žiukse dă lę kræ de kloštô e de pinakl; e, kôtinüelmă lær vol
 10. ęflære lez arkbută e lę kôtrfôr, kil pœple. s etet osi lę ramie dez orm de leveşe, ki se răgorşe o bôr de teras, ală ă pti pa, æsi k(ę) de promnæ.r. pârfaa, përdü dă lę blæ, ă pen gro kom ün muş, æ korbo se lise lę plüm, ă lă puêt düm egüiîę. de plăt, tut ün
 15. flôr, lę liken, lę grămine ki pust o fâ(t) de müräiî, anime lę viei piêr dü sür travai de lær răsın. lę žür de grăd plüi, lapsid ätiêr seveiet e grôde, dă lę rôleşmă de lavers bată lę fœi de plô dü kô.bl, se deversă par lę rigol de galri, rülă detaž an etaž avek
 20. lă klāmæ.r dă tōră. debôrde. mêm, lę ku d vâ teribl døktobr e d(ę) mars lüi donet ün âm, ün voa t kolër ę t plêt, kât il suflet o travêr de şa fore de piñô e darkatür, de kolonëtdz e de rôz. lę solei afê lă feşe vîvr, dü zæ mûvâ de lă lümiêr, t püi l

1. egalămă. — 2. æn — 3. delivre. — 4. perdr. pardô. el. — 5. el. — 6. përdă. — 7. dez irôdël. — 8. lær ni. le sêtür. le. — 9. de kloštôz e de. volz. — 10. lez. le. pœple. — 11. le. dez qam. kis răgorşe. — 12. de. alăt. — 13. përdü däl. pën. — 14. le. egüiîę. dé. — 15. le liken, le grămine. pust. le. müräi. — 16. de piêr. le. — 17. ätiêr. eveiet e. grôde. — 18. avêrs. bată le. — 19. deversă le. de galri. — 20. klāmæ.r. le. — 21. d mars. vua. — 22. e. travêr. — 23. ę d. — 24. de püi l.

matin, qui la rajeunissait d'une gaieté blonde jusqu'au soir, qui, sous les ombres lentement allongées, la noyait d'inconnu. Et elle avait son existence intérieure, comme le battement de ses veines, les cérémonies dont elle vibrait toute, avec le branle des cloches, la musique des orgues, le chant des prêtres. Toujours la vie frémissait en elle : des bruits perdus, le murmure d'une messe basse, l'agenouillement léger d'une femme, un frisson à peine deviné, rien que l'ardeur dévote d'une prière, dite sans paroles, bouche close.

matē, ki la ražænisē dūn gēte blō.d, žiisko suār, ki, su lez òbr lātemāt aļō.žē, la noaie dēkoni. e ēl ave son egzistās ēteriær, kom le bātemā dē se vēn, le seremoni dōt ēl vibrē tut, avek le brāl dē kloš, la 5. mūzik dēz org(ē), le šā dē pretr. tūžūr la vī frēmisēt an ēl: dē brīi pēdū, le mūrmūr dūn mēz bas, lažē-nūjemā leže dūn fām, ē friso a pēn dēvine, riē k lardær devot dūn priēr, dit sã parol, bušē kloz.

1. ražænisē. — 2. lez. òbr. noaie. — 3. se. le. — 4. tut. dē.
— 5. dēz org. dē. — 6. ēl. dē. pēdū. le. bas. — 8. buš.

PAUL DESJARDINS.

M. P. Desjardins, rédacteur du Journal des Débats, né à Paris, d'ascendants normands, m'a lu, une fois, l'article suivant qu'il a fait paraître dans le Journal des Débats du 27 avril 1889. Il avait pris le ton plutôt d'un lecteur que d'un narrateur, néanmoins il n'a pas évité toutes les libertés que l'on prend en faisant un simple récit. M. Desjardins possède les particularités parisiennes : *e* fermé protonique prononcé presque comme *e* mi-ouvert; *o* ouvert protonique prononcé presque comme *e* sourd (*moment* p. 21. l. 12); la terminaison *-ation* avec *a* fermé (p. ex. *modulation* p. 23 l. 2) ou avec *a* ouvert (*conversation* p. 27, l. 12) et *r* (et *l*) finales, non seulement sourdes, mais presque entièrement effacées après d'autres consonnes (voyez M. Zola). Les mots *les, des* etc. avaient presque toujours un *e* plus ou moins ouvert; le pronom *il* perdait quelquefois son *l* devant une consonne. — C'est une habitude particulière à M. Desjardins que de prononcer les *h* aspirées (ou même muettes) presque comme des *h* allemandes. avec une véritable aspiration gutturale (*houle* p. 23. l. 2; *hoquet*, p. 25, l. 21; *cohue* p. 21, l. 8 etc.).

Les variantes montrent sans peine que M. Jacob, en lisant le même texte, a pris un ton plus familier.

Pauvre ménage.

L'omnibus de Mémilmontant descend au trot de ses forts chevaux la rue Oberkampf. Cette rue est une longue percée rectiligne à travers les maisons hautes, étroites, toutes tronées de petites fenêtres, qui semblent se dominer les unes les autres à mesure que le regard remonte vers le faubourg. Il pleut, le pavé glisse, les trottoirs miroitent. Des gens et des gens passent, s'écoulent en rebroussant le courant ou en le suivant; ils se condoient avec des cris, des appels, des rires; les parapluies de toute taille, marrons, noirs, verdâtres, grouillent dans la cohue, se renversant pour laisser passer, déchirés par endroits et montrant des pointes de baleines nues et menaçantes. Des hommes en blouse, les mains dans les poches du pantalon, se font un passage à coups de coudes et bousculent les parapluies; on se serre un moment contre les maisons, quand une lourde voiture rase le bord du trottoir; le flux perpétuel des passans est suspendu une seconde, comme étranglé, puis reprend. Tous marchent, trottent, s'arrêtent à une échoppe le temps de crier un: bonsoir la compagnie! puis repartent, on enfilent un corridor ou disparaissent au tournant d'une rue. Que de rues on aperçoit ainsi, à droite et à gauche, qui ramifient celle où l'on passe, bourdonnantes d'une foule semblable! Que d'étroites allées obscures entrevues au vol,

pov^r mēnaz.

- lennibijis de Menimôtâ dēsât o tro de se for sevo la
rii oberkamf. set riî et ün lō.g perse rektilîn a travēr
le mezō hôt, etruat, tute true de pețit fenêtr, ki sâ.b^l
se domine lez ün lez ot^r a mežli.r ke l regar remôt ver
5. le fobur. i plo, le pave glis, le trotuar mirgât. de
za e de zâ pas, sekult â rebrusâ le kurâ u â l sūivâ;
il se kudya avek de kri, dez apel, de rir: le paraplii
de tute taij, mārô, nuār, verdāt^r, gruū dâ la kōhū, se
râversâ pur lese pase, dešire par âdrua e mōtrâ de
10. puēt de bālên nūz e mēnasât. dez omz â blūz, le
mê dâ le poš dii pātālô, se fôt â pasâz a kû de kūd
e buškiil le paraplii; ô se sêr â memâ kôt^r le mēzô,
kât ün lurde voātūr raz le bor dii trôtuar; le flū per
petiēl de pāsâ e sūspādii ün segô.d. kom etrâ.gle,
15. piji réprâ. tus marš, trot, sarêt a ün ešôp le tâ de
krije â bôsuar la kôpañi: piji repârt, u âlūt â kōridôr
u dišparest o turnâ diin riî. ke de riî on apersuat êsi,
a druat e a goš, ki ramifi sêl u lō pas, burdonât diin
ful sâblabl! ke detruat e z alez opskūr âtrevūz o vol,

1. omnibüz. Menimôtâ. — 2. et ün. — 3. le. tut true de ptit.
— 4. domine. lez. — 5. il plo, glis. de. — 6. zâ e de zâ. sekul â
abrusâ. — 7. is kudya. de. dez apel. de. le. — 8. tut taij. kōhū.
— 9. pase. dešire. de. — 10. dez. nū e mēnasât. le. — 11. le. kû t
kūd(e). — 12. le (paraplii : *fam.*). kôt le mezô. — 13. lurd. —
14. pāsâ. etrâglé. — 15. réprâ'. tâ t. — 17. riiz. — 19. detruatz
ale opskūr âtrevū.

puis dépassées, vomitoires de cités inconnues! Une rumeur de houle s'élève, sur une modulation monotone, de ce grand écoulement de peuple. On y perçoit confusément des vociférations, des rires gouailleurs, des claquements de fouets, des cris d'essieux, et le fracas de ferrailles des lourds haquets qui tressautent sur le pavé. Que de têtes, que d'existences voisines de nous, aidant à nous faire vivre, qu'on eroise une fois rapidement et qu'on ne reverra plus!

L'omnibus s'arrête. Deux personnes s'y hissent avec quelque peine, un homme et une femme. Comme on repart aussitôt, ils gagnent en titubant le fond de la voiture et s'y casent, l'un à côté de l'autre, tout contre les lanternes. On descend toujours la rue Oberkampf, rudement cahoté, avec un grand frémissement de vitres.

L'homme et la femme sont habillés de noir. Ce sont de pauvres gens, endimanchés pour un jour, jour malheureux, puisque la pluie a gâté justement leur plus belle toilette. Sur son chapeau, le mari avait mis un mouchoir dont les bouts égouttaient; avec leur seul parapluie il avait mieux aimé abriter la robe de sa femme. Sitôt assis il retira le mouchoir, le tordit entre ses genoux écartés et le remit dans sa poche après l'avoir plié.

C'était un homme de petite condition, de petite vie, mieux qu'un ouvrier cependant; comptable peut-être, ou bien garçon de bureau quelque part. Il paraissait soixante ou soixante-cinq ans. Sa tête, toute petite, au bout d'un long cou, était ridée et chétive. Les yeux, sans cils, avec des paupières rouges, étaient constamment baissés, regardant en face et en dessous on ne sait quoi de fixe et d'invisible

pîi depase, vomituâr de sitêz êkonû! ûm(e) rûmœr de hul selêv, sîr ûn modîilâsiô monotôn, de se grât ekulêmâ de pœp¹. on i persua kôfîizemâ de vosiferâsiô, de rir goaiœr, de klakemâ de fûe, de kri desîœ, e le

5. fraka de ferâii, de lur hake ki tresot sîr le pave. ke de têt, ke degzistâs voazîn de nu, edât a nu fer viv^r, kô kruaz ûn fuâ rapidemâ e kô ne rvera plîi!

lœmnibûs sarêt. de person si his avek kelke pen, œn œm e ûn fam. kom ô rpart osito, îl gânet a

10. tîtibâ le fô d la vuatûr e si kâz, lœn a kote de lôt^r, tu kôt^r le lâtern. ô desâ tuzur la rii oerbkamf, rûde-mâ kahote, avek œ grâ fremisemâ de vit^r.

lœm e la fam sôt abîie d(e) mûar. se sô de povr zâ, âdimâse pur œ zûr, zûr mœlœrœ, pîiske la plîi a

15. gate žîstêmâ lœr plîi bël tualêt. sîr sô šapo, le mari ave miz œ mušoar dō le buz egute; avek lœr sœl paraplîi îl ave mîœz eme abrite la rob de sa fam. sitot asi, îl rețira le mušoar, le tordi âtr se ženuz ekarte e le remi dâ sa poș apre lavuar plîie.

20. setet œn œm de pêtî kôdisiô, de pêtî vi, mîœ kœn uvriie spādâ; kô'tabl pœtettr, u biê, garsô de büro, kelke pâr. îl parese suasât u suasât sêk â. Sâ tet, tut pêtî, o bu dœ lô ku, ețe ride e šetiv. lez iœ, sâ sil, avek de popîêr rûž, ețe kôstamâ beșé, reğar-

25. dâ.t â fas e â tsu ô ne se kuâ de fîks e dœvizibl

1. depase. ûn. — 2. ul selêv. dež. — 3. ekulmâ. de. — 4. de. de. t fuâ. de. desîœ. el. — 5. de lûr ake. l(e). ket (6.) têt. — 7. rvera. — 8. si ist avek. — 9. pen. apâr. il gânt â. — 11. kôt le. desâ. rûdmâ. — 12. kaote. fremismâ. — 13. s sô t pov^r. — 14. mœlœrœ. — 16. mi œ. le. egute. — 18. tordit âtr se žnuz. — 19. el. — 20. de ptî. de ptî. — 21. kô'tabl. — 22. kek pâr. — 23. ețe. — 24. sil. de. — 25. œvizibl.

qui semblait le contrarier. Sa barbe grise, coupée très ras, faisait des ravins dans le creux de chaque ride et suivait le modelé de sa maigre mâchoire. Il avait un chapeau très lustré et trop haut, de forme archaïque, trop large aussi, car il lui descendait presque sur les yeux et n'était arrêté, de chaque côté, que par les oreilles, qui en étaient toutes rabattues. Son col, trop ouvert, avait trop d'empois. Ses mains aux veines saillantes et violettes, aux ongles cassés, se croisaient sur son parapluie à crosse de cornaline. L'air soucieux, il semblait supputer ses frais perdus, ses affaires trempées et frippées; il regrettait aussi les honnes habitudes quotidiennes de sa vie misérable, auxquelles il avait été brusquement arraché par quelque solennité sans doute indispensable, quelque fête, ou plutôt quelque enterrement d'ami; — car ils étaient tous deux scrupuleusement en noir, et ils avaient joint l'omnibus aux environs du Père-Lachaise.

La femme paraissait bien plus jeune que le mari, autant qu'on en pouvait juger sans distinguer les formes de son corps, engoncées dans un mantelet de cérémonie, et sans voir sa figure, qu'elle tenait cachée dans son mouchoir, comme pour étouffer des pleurs. La plume noire de son chapeau était secouée suivant les cahots de la voiture, ou, peut-être, par une sorte de hoquet douloureux qui faisait aussi trembler ses épaules. De temps en temps elle relevait la tête, mais en serrant toujours le mouchoir sur sa bouche, d'un mouvement nerveux, comme si elle eût voulu le mordre; elle ne regardait alors aucune des personnes présentes, mais entièrement retournée vers la vitre, elle semblait s'attacher à voir tantôt la lanterne toute proche d'elle, tantôt

- ki sablê l'ê kôtrarie. — sâ barbê griz, kupe trê ra, fêze
de râvê dâ l'kre de şak rid e sîivê l'ê modle de
sâ megr^r maşnâr. — il avêt ê şapo trê lîstre e trê o,
de form arkaîk, tro larž osi, kar il lîi desade preske
5. sîir lez ja e netet arete, de şak kote, ke par lez oreje
ki an ete tut rîbatîi. — sô kol, trop uver, ave tro dâpnâ,
se mê, o ven saîîâtez e violet, oz ôgle kase, se krîaze
sîir sô paraplii a kroz de kernalin. l'êr susiô, il
sâblê sîipûte se frê pêrdîi, sez aîer trape e fripe; il
10. regretet osi l'ê bonz abîtûde kotidian de sâ vi mize-
rabl¹, okêlz il avêt ete brîskemâ araşe par kelkê so-
lanite sâ dût êdîspâsabl, kelkê fêt, u plîto kelk
âtêr e mâ d ami: — kar îlz ete tu de skriipûlezemat
â mîar, e îlz ave zûê l' omnibûs oz âvirô dîi Per
15. Lâsêz.

- lâ fam parese biê plîi zœn ke l'ê mîari, otâ kon
â puve zûize sâ distêge l'ê formê de sô kor, agôse
dâz ê mâtîe l'ê seremoni, e sâ vîar sâ figûr kêl tene
kase dâ sô muşoar, kom pur etufê de plêr. — lâ plîim e
20. mîar de sô şapo ete sêkye sîivâ le kâho d lâ vîatiîr,
u, potet^r par îne serte de hoke dulure ki fêzet osi
trâble sez epôl. — de tâz â tâ el reîevê la têt, mez â
sêrâ tužur l'ê muşoar sîir sâ buş, dâ mavemâ nerve,
kom si el îi vulîi l'ê mord^r: el l'ê regardet alôr okîin
25. de persen prezâti, mez âtiêmâ retourne vêr lâ vit^r, el e
sâblê satâse a vîar tâto lâ lâtern tut proş dël, tâto

1. barb. — 2. şak rid. — 4. arkaîk. — 5. netet. lez orej. —
6. kî an. trop uver. tro. — 7. saîîât e. ôgl (ôgr). — 9. sîipûte.
trapez e. — 10. abîtûd. — 11. okel il. kelk. — 12. êdîspâsabl. —
13. iz ete — 14. iz ave. — 15. Lâsêz. — 16. mîari. — 17. le form.
18. seremoni. — 19. de plêr. plîim. — 20. skye. kâo. — 21. ptêt.
în sôrt de ôke. — 22. sez. reîevê. — 23. bus. — 25. de. prezat. el.

la croupe blanche des chevaux, ruisselante de pluie, tantôt, au lointain, la foule étrangère qui se pressait dans une brume triste aux carrefours des rues.

L'homme lui jetait de temps en temps un coup d'œil oblique et, par sympathie, prenait alors un air plus chagrin. Il toucha le bas de la robe, mouillé, tout boneux. Il se tourna vers sa femme, à demi, comme s'il voulait lui faire un reproche, mais sa voix s'arrêta sur ses lèvres. Il parut comprendre qu'en un jour comme celui-ci, les dommages matériels, si grands qu'ils fussent, ne devaient pas être comptés.

Cependant toute la voiturée regardait avec étonnement cette douleur inconvenante. Les conversations s'étaient interrompues. On se faisait signe du coude. „— Faut-il qu'elle en aye, de la peine! murmurait une femme. — C'est moi, disait une autre, c'est moi qui n'aimerais pas de me montrer pleurante comme une Madeleine, comme ça, en omnibus.“

Le mari, en levant un regard gêné tout autour de lui, lut dans les yeux cette curiosité. Cela le contraria. Il n'avait pas l'habitude qu'on le remarquât, ni lui, ni rien de ce qui était à lui. Il fit claquer ses lèvres en les desserrant avec impatience. Sa femme pleurait toujours sans rien voir; ses mains, gantées de fil noir, tremblaient toujours en taponnant le mouchoir sur sa figure. Il la tira légèrement par l'éfilé de soie de son mantelet; elle ne s'en aperçut pas.

„— Voyons, insista-t-il à mi-voix; voyons . . . on

lă krup ę blăš de ševo, riisela de plii, tătō, o lăatē,
lă ful etražēr ki sę pręse daz iin brim frist o karfur
de rii.

- lom lii zete de táz ā ta ā ku doi oblik e, par
5. sepati, prenet alor ęn ēr plii šagrē. il tuša le ba
de lă rob, miiie, tu buē. il sę turna ver sá fam, a
dmi, kom si vule lii fer ā reproš, me sá vua sareta
siir sę lév^r. il parii koprâd^r kan ā žur kom selii si,
le domāz materiēl, si grā kil fūs, ne deve paz
10. et^r kōte.

- sepādā tut lă vuatiire regardet avek etonemā set
dulqr ēkōvenā.t. le kōversāsio setet ēterōpi. ā sę
feze sūn dii kud. „ — fotil kel an aii, de lă pen!“
mürmüret iin fam. — „ sę mya, dizet iin ot^r, sę mya
15. ki nemre pa d me mōtre plęrāt kom iin Madlen, kom
sá, an omnibūs. ”

- le mări, ā levāt ā regar zēne tut otur de lii, lii
dā lez iē sēt kiiriozite. selā le kōtrarĩa. il naye
pa labitud kō le remarka, ni lii, ni riē de ski etet a
20. lii. i ti klake sę lév^r ā le deserā avek ēpasĩa.s. sá
fam plere tužur sá riē vuār; sę mē, gāte de fil myar,
trāble tužur ā taponā le mušoar siir sá figiir. il latira
ležermā par lefile de suā de sō mātēle; el ne san
apersii pa.
25. „ — voaiō, ēsista fil ā mi vua; voaiō . . . ā

1. krup. de švo. — 2. kis pręse. — 3. de rii. — 4. štet t tā
oblik. — 5. šagrē. l ba. — 6. dā. buē. is. — 7. sil. ā aproš. —
8. se. — 9. le domāz. ne dve. — 10. et. — 11. spādā. — 12. dulqr.
ōs. — 13. kud(ę). — 14. se. se. — 15. nemre. dem mōtre. — 17.
mări, ā lvā ā rgār. — 18. lez. slā. — 19. marka. — 20. il
ti. le. — 21. se. fil. — 22. taponā l. — 23. tsuā. mātēle. — 25.
voaiō (bis).

nous regarde . . . ; ça n'a pas de bon sens." — Elle pleurait toujours, mais avec lassitude. Son cou sans force laissait retomber sa tête sur sa poitrine. — „Enfin, enfin! reprit le mari, avec un geste des bras, en se penchant vers elle; après tout, que diable! ça n'était qu'un voisin!"

Cette fois, elle abaissa ses mains et laissa voir son visage, qui était fatigué, mais doux et presque beau. Elle s'offrit aux regards avec un grand abandon de toute coquetterie. Il y avait dans sa prunelle fixe une telle majesté d'indifférence pour toutes les choses restantes de la vie, que l'homme assis en face d'elle, un vieil ouvrier d'imprimerie, en fut intimidé et baissa les yeux.

Bientôt le mari et la femme firent arrêter l'omnibus et descendirent.

On put les apercevoir encore quelques instans. La femme se suspendait au bras de son mari, la tête basse, avec le même frisson des épaules. Lui se penchait vers elle, la raisonnant sans doute, lui demandant pardon peut-être de sa brusquerie, lui parlant avec bonté. On distinguait encore de loin son chapeau trop large et la forme de son paletot sans taille qui remontait au milieu du dos.

La maison dans laquelle ils disparurent tous deux était sans jour et misérable.

un regărd . . . ; sã nã pã dẽ bõ' sãs. " — ẽl plãre tũzur,
mez ăvek lăsitii.d(ẽ). sõ ku sã fors, lẽse rẽtõbe sã tẽt
siir sã poatrĩn. — „ ăfẽ, ăfẽ! rẽpri lẽ mări, ăvek ă
žestẽ dẽ bra, ă sẽ pãșã verz ẽl; apřẽ tu, kẽ diabl! sã

5. n etẽ kũ vřazẽ! "

sõt fũă, ẽl ăbẽsa sẽ mẽ e lẽsa voar sõ vizăž, ki
etẽ fãtigue, mẽ du e preskẽ bo. ẽl s ăfrit o rgăr ăvek
ă grăt ăbădõ dẽ tut køkẽtri. il i ăvẽ dă sã prĩnẽl
tĩks iin tẽl măžestẽ d ẽdiferă.s pur tũt lẽ șoz rẽstăte
10. dẽ la vi, kẽ l ăm ăsiz ă fãz dẽl, ă vĩcĩ uvriiẽ d
ẽprimẽri, ă fũt ẽtimide e bẽsa lẽz iăe.

bĩčto lẽ mări e lă fãm fĩrt ăřete l omnibũs e
dẽsădĩr.

õ pii lẽz ăperșevřuar ăkõř kẽlkẽž ẽstă. lă fãm sẽ
15. siispă.det o bră t sõ mări, lă tẽt bās, ăvek lẽ mēm
frĩ'sõ dẽz ẽpõl. lĩi sẽ pășẽ verz ẽl, lă rẽzonă sã dũt,
lĩi d(ẽ)mădă pardõ pœtẽtr dẽ sã brũskẽri, lĩi pãrlă.t
ăvek bõte. ă distẽğet ăkõř dẽ loẽ sõ șapo tro larž
e lă form dẽ sõ pãlto sã tãij ki rẽmõtet o miliăe dũi do.

20. lă mẽzõ dă lăkel il dĩ'spariũr tu dœ etẽ să' žĩr e
mizerăbl.

1. ăgărd. tũžũr. — 2. ătõbe. — 3. ă'fẽ, ă'fẽ. mări. — 4. de.
ăs. verz ẽl. — 5. vřazẽ. — 6. sẽ mẽ. vřũr. — 7. duz e. — 8. t tut.
il iăvẽ. prĩnẽl — 9. fĩks. le. rẽstă^(t). — 10. ăsi. — 11. d ẽprimri.
— 12. bĩčto l mări. — 16. dẽz ẽpol. lĩi s pășẽ verz ẽl. — 17.
dmădă. — 18. tro. — 19. ki ămõtẽ. — 20. mẽzõ.

EDOUARD ROD.

M. Rod, né à Nyon en 1857, bien qu'habitant Genève, peut être donné, sans scrupule, comme un représentant de la prononciation parisienne dont il ne lui manque que les négligences.

M. Rod ne prononce pas l'*r* particulière aux Parisiens devant les consonnes; il ne prolonge pas trop l'*a* de la terminaison *-ation*, qu'il prononce avec un *a* plus ou moins fermé; il ne 'mange' pas les *r* et *l* finales après les consonnes (dans des mots tels que *contre*, *incapable* (p. 33, l. 17. voir la variante); il prononce, en général, l'*l* de *il* et *ils* aussi devant les consonnes et il garde à l'*e* ouvert qui termine le mot, la prononciation qui lui est due, au lieu de le transformer en *e* fermé ou mi-fermé. — M. Rod m'a lu deux fois la description qui suit et qui est empruntée à ses *Scènes de la vie cosmopolite*, p. 107—111; la seconde fois, en lisant plus rapidement, il a fait disparaître quelques *e* sourds de plus et a introduit quelques nouvelles liaisons. C'est l'usage commun. Je n'ai trouvé de dialectal dans sa prononciation que la conservation d'une *l* mouillée, bien faible dans *recueil* (p. 37, l. 19). Comme le passage choisi ne permettait ni l'emploi d'un grand art oratoire ni une prononciation très familière, M. M. Rod et Jacob ont prononcé presque de même; si l'on ne tient pas compte du grasseyement de M. Jacob et de sa prédilection pour un certain laisser-aller dans la diction, qui le poursuit jusque dans le style le plus élevé, on ne trouvera pas de variante qui ne soit possible dans la bouche d'un même individu.

Journal intime.

Il l'avait commencé, ce journal intime, à quinze ans, au Lycée, les jours de révolte intérieure contre une punition injuste, contre la brutalité des 'grands', contre l'ennui, l'épouvantable ennui qui parfois le poursuivait dans les récréations comme pendant les cours; il l'avait continué ensuite pendant les années laborieuses et sans plaisirs, où, tout en donnant des leçons pour gagner son pain, il se préparait à prendre ses grades; puis plus tard, dans cette petite ville de province où depuis plus de dix ans il enseignait la philosophie. Peu à peu, c'était devenu une habitude tyrannique, un besoin, comme des soins de propreté. Et cette habitude avait doublé sa vie, donné un sens aux moindres événements qu'il traversait, aiguisé sa connaissance de soi-même, de telle sorte que rien d'imprévu ne pouvait sortir de son cœur ni de son cerveau. C'est à ce journal intime qu'il devait d'être devenu un homme terriblement conscient, impuissant à agir sans avoir prévu toutes les suites de son acte, et pourtant, sitôt l'acte accompli, se torturant l'esprit à calculer ce qui pouvait encore en sortir; incapable d'abandon et d'élan, quels qu'ils fussent; malheureux dans la plus large acception du mot, et malheureux sans malheur, toujours, comme on souffre d'une consommation qu'on sent à peine. C'était, ce journal, son vice et sa maladie. Il le savait; et il l'aimait et le haïssait en même temps, comme les buveurs leur absinthe, comme les fumeurs leur opium. Cent fois, son journal l'avait empêché de

žurnāl ėtim.

- ilavę komāse, sę žurnāl ėtim, a kę'z ā, o lise, le žur
de revolt ėterioę.r kōtr ün pūmisjō ėžüst, kōtr la brūtalite
de „grā“, kōtr l ānūi, lepūvātabl ānūi ki parfuā
lę pursūive dā le rekreasiō kom pādā le kur; ilavę
5. kōtinūe āsūit pādā lez ane lāborioę.z e sā' plęzir, u,
tūt ā donā de lsō pur gāne sō pę, il sę preparęť a
prādr se grad; plūi, plūi tār, dā set pęťit vil de provęs
u, depūi plūi de diz ā il āseņę la filozofi. pōē a pōē,
setę deņnū ün ābitūd tiranik, ā bežuē, kom de suē de
10. propreťe. e set ābitūd ave duble sę vi, done ā sās
o muēdrz evenemā kil traverse, egūize sę konešās t
sua mēm, de tēl sort kę riē d ėpreviū' ne puve sortir
de sō kęr ni tsō servo. s ęť a sę žurnāl ėtim kil deve
d ėťr deņnū oņ om teriblemā kōsjiā, ėpūisāt a aźir sāz
15. avuar prevū tūt lę sūit de son akt, e pūrtā, sito l akt
ākōpli, sę tōrtūrā l ęspri a kākūile sę ki puveť āķor
ā sortir; ėkapabl d ābādō e d ęlā, kel kil fūs; mālęrę
dā la plūi larž āksepsjō dii mo, e mālęrę sā mālę.r,
tūžūr, kom ō sufr d ün kōsōpsjō kō sāt a pęn. setę,
20. sę žurnāl, sō viš e sę māladi. ilę save; e ilęmet e
lę aiset ā mēm tā, kom le biivęr lęr apsęť, kom le
fūmęr lęr opiom. sā' fua, sō žurnāl lavęť āpeše de

1. liše. — 3. kōtr. parfuāl. — 7. prādr. grad. vil. — 8. plūi
d(ę). — 9. tiranik. de suē t. — 10. dūble. — 14. a aźir. — 15. le
sūit. — 16. ski. — 17. ėkapāb. delā. — 19. tūžur. sufr. pęn. —
20. ilęme.

suivre une impulsion qui aurait changé son existence, et qu'il regrettait ensuite amèrement de n'avoir pas suivie. Cent fois, exaspéré contre ce tyran, il avait résolu de le détruire : et au lieu de cela, il y ajoutait une page nouvelle, il s'y expliquait à lui-même pourquoi il n'exécutait pas sa résolution, et il le relisait, au hasard, sûr de tomber en l'ouvrant n'importe où sur un fragment qu'il éprouverait un âpre plaisir à relire. Et c'était lui tout entier, non seulement dans les faits relatés au jour le jour, mais avec tous les sentiments furtifs qu'il avait éprouvés, toutes les opinions contradictoires qu'il avait professées, tous les goûts successifs qu'il s'était connus : il ne lisait pas un livre, bon ou mauvais, roman contemporain ou tragédie classique ; il n'entendait pas un morceau de musique dans un concert ou dans un salon ; il ne voyait pas un tableau, un paysage nouveau, une ville inconnue, sans noter aussitôt son impression ou son jugement. Son journal était donc un autre lui, un lui complet, avec toutes les nuances changeantes de son être fixées de page en page, un lui qui offrait au regard toutes ses contradictions et tous ses avatars. Hélas ! il s'y montrait tour à tour sceptique et croyant, socialiste et conservateur, réaliste et intellectualiste, tendre et cruel, égoïste et bon ; l'éternelle mobilité de sa nature s'y trouvait en quelque sorte réalisée, érigée en qualité positive ; il s'y voyait en pied, en face, en profil, si différent selon la pose, qu'on eût pu le prendre pour autant d'êtres divers, et pourtant toujours désespérément pareil à lui-même : les cahiers d'autrefois, les cahiers jaunis étaient remplis d'admiration devenues de l'indifférence, de sympathies mortes, de croyances éteintes, comme les vitrines d'un collectionneur pleines de papillons dont ne vivent

- săiiv r ūn ĕpŭlsiō ki ore šāže son egzistā.s, e kŭl rĕgrĕtet
 āsŭit amĕrmā dĕ n avuar pa sŭivi. sā' fua, egzāspere
 kōtr sĕ tirā, ŭl ave rezolŭi dĕ l detriiur: e o liĕ dĕ
 slā, ŭl i azutet ūn paž nuvel, ŭl s i ĕkspliket a lŭi
 5. mĕm purkua ŭl n egzĕklŭte pa sū rezolŭisiō, e ilĕ rĕlize,
 o azār, sŭir dĕ tōber ā luvrā nĕport u sŭir ā fragmā
 kŭl epruvre ȕn āpr plezir a rĕlir. e setĕ lŭi tut ātĭe,
 nō sŕlmā dā le fĕt rĕlatez o žur lĕ žŭr, mez avek tu
 le sātīmā fŭirtŭf kŭl avek epruve, tut lez opiniō kōtra-
 10. diktuār kŭl ave profĕse, tu le gu sŭksesif kŭl s etĕ
 konŭ: ŭl nĕ lize paz ā livr, bō u move, rōmā kōtāporĕ
 u tražedi klāsik; ŭl n ātāde paz ā morso d mŭzik
 dāz ā kōsĕr u dāz ā sālō; ŭl nĕ vŭajĕ paz ā tāblo,
 ā peizaž mŭvo, ūn vil ĕkonŭ, sā notĕr ŭsito son
 15. ĕpresŭiō u sō žŭžemā. sō žŭrnāl etĕ dōk ȕn otr lŭi,
 ā lŭi kōplĕ, avek tut lĕ nŭās šāžā.t dĕ son ĕtr fikse
 dĕ paz ā pāž, ā lŭi ki ofret o rgar tut se kōtra-
 diksiō e tu sez avatār. elās! ŭl si mōtre turatŭr
 septik e kriaiā, sosiaĭist e kō'servatōr, reaĭist e ĕte-
 20. lektiāĭist, tādĕ e kriiĕl, egoist e bō; l etĕrnĕl mobilitĕ
 tsā natŭr si truvĕt ā kĕlk sort realize, eriže ā kaĭite
 pozitiv; ŭl s i vŭajĕt ā piĕ, ā fas, ā profil, si dĭferā
 sĕlō lā pōz, k ōn ŭ pŭ lĕ prā.dr pur otā d ĕtr diver,
 e purtā tužur dežesperemā parej a lŭi mĕm: le kaĭe
 25. d otr fua, le kaĭe žoni etĕ rāpli d admirasiō đevnŭ
 dĕ l ĕdĭferā.s, dĕ sĕpaŭi mort, dĕ krōaiās etĕ.t, kōm
 le vitriŭ d ā koleksiōnōr plĕn dĕ papijō dō nĕ vŭ

5. mĕm. ilĕrlize. — 6. sŭr. — 7. a alir. — 8. fĕ alate.
 žŭr l(ĕ) žŭr. — 10. sŭksesif. — 12. klāsik. dĕ mŭzik. — 13. sālō.
 — 16. kōplĕ. le. fikse t. — 22. voajĕt. dĭferā. — 23. l prā.dr. —
 24. purtā. dežesperemā. kaĭe. — 25. kaĭe žoniz.

plus que la forme et la couleur; les cahiers d'aujourd'hui se remplissaient de nouvelles admirations moins vives, de nouvelles sympathies moins fraîches, de nouvelles croyances moins sûres, qui s'en iraient aussi, qui bientôt aussi ne seraient plus que des cadavres préparés et piqués par la main du même collectionneur. Et ce perpétuel changement, cette succession de ruines, ces fugitives apparences auxquelles seule la couleur de l'encre sur le papier donnait quelque réalité, c'était sa personnalité, c'était son âme! Et c'était de la littérature aussi: une forme exquise, comme faite de bouquets condensés et grisants, sans effets d'orchestre ni de couleur, sans effort apparent, où les idées s'harmoniaient comme d'elles-mêmes en une vaste symphonie dont les effets fuyaient et revenaient de page en page. Puis, ici et là, un mensonge: il avait „posé“ pour sa propre duperie, glissé une phrase pas sincère, enfermé des abîmes d'hypocrisie dans un mot, accompli des prodiges pour exprimer une chose qu'il ne voulait pas s'avouer, excusé ses actes à l'aide de traits géniaux de diplomate. Et il savait tout cela, il l'avait même écrit dans une des cinq ou six mille pages qu'avait déjà son journal: il savait que ce recueil mentirait aux yeux étrangers, qu'il ne dirait la vérité que pour lui seul, et qu'encore cette vérité était relative, comme toute science et toute expression.

GASTON PARIS.

M. G. Paris, né à Avenay (Marne), le 9 août 1839, est venu très jeune à Paris. L'extrait suivant du discours: Sur les parlers français, prononcé par lui au Congrès des Sociétés savantes, le 26 mai 1888, et transcrit phonétiquement déjà par M. P. Passy (Français parlé, p. 72 ss.), m'a été lu par l'auteur une fois seulement; j'ai écouté, la transcription de M. Passy en main. M. G. Paris et M. Joret, qui assistait à l'audition, trouvaient également que M. Passy avait donné à son texte figuré un caractère par trop familier et que ses *dpji* p. *depji* (*depuis*), ses *ski* p. *sɛ ki* (*ce qui*) etc. ne répondaient nullement à l'usage d'un orateur instruit. M. Paris, qui, même dans la conversation, prononce avec une rare correction, ne s'est permis, dans la lecture, presque aucune des négligences du parler parisien: les *e* sourds ne disparaissaient chez lui que bien à propos; les *r* et *l* finales se faisaient entendre distinctement même après les consonnes; son *r* n'était pas grasseyée devant les consonnes, ses liaisons représentaient le juste milieu; enfin, on voyait partout qu'on avait affaire à un grammairien qui connaît et observe les règles qu'on donne comme celles d'une bonne prononciation. Les mots *les. des* etc., que je lui ai entendu prononcer avec *e* ouvert dans ses cours, furent tous prononcés avec un *e* fermé; la terminaison *-ation* avait constamment un *a* fermé moyen; *un* devant une voyelle, prononcé souvent par M. Paris avec le son d'*ü* (*ün*), avait toujours *æ* (donc: *æn*, p. 45, l. 21, etc.); enfin, j'ai entendu distinctement les prononciations: *fleuve*, avec un *æ* fermé, p. 47, l. 20), et *passant*, avec *a* ouvert (p. 49, l. 21), qui, tout en se trouvant fréquemment à Paris, passent néanmoins pour dialectales. — Les variantes de MM. Passy et Jacob font voir que M. G. Paris se rapproche beaucoup plus qu'eux de la prononciation idéale, recommandée par les orthoépistes.

Les parlers français.

La France a depuis longtemps une seule langue officielle, langue littéraire aussi, malgré quelques tentatives locales intéressantes, langue qui représente notre nationalité en face des nationalités étrangères, et qu'on appelle à bon droit „le français“. Parlé aujourd'hui à peu près exclusivement par les gens cultivés dans toute l'étendue du territoire; parlé au moins concurremment avec le patois par la plupart des illettrés, le français est essentiellement le dialecte — nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut entendre par ce mot — de Paris et de l'Ile-de-France, imposé peu à peu à tout le royaume par une propagation lente et une assimilation presque toujours volontaire. Dans les provinces voisines du centre politique et intellectuel de notre vie nationale, les nuances qui anciennement séparaient du français propre le parler naturel se sont insensiblement effacées, et, sauf un vocabulaire moins riche et des tournures plus archaïques ou plus négligées, le paysan parle comme le Parisien. Mais, au fur et à mesure qu'on s'éloigne de la capitale, on relève entre la langue nationale et le parler populaire des différences plus marquées. Allez aux environs de Valenciennes, de

vuaizin *P.* — 12. naşional] naşional *P.* âşienemâ] âşienmâ *P.* —
 13. propre] propr *J.* eşăsiblemâ] eşăsiblemât *J.* — 14. efase *P.*
 15. peizâ (ou peizâ)] peizâ *P.* parleş] parl *PJ.* — 16. me] meş *J.*
 ă mzur] meşür *J.* — 17. rleş] rlêv *P.* — 18. ale] aleş *J.* deş val.]
 d val. *P.*

le parle frâse.

- La frâ.s a depîji lôtâ în sôl lă.g otîsiel, lă.g literêr
 osi, malgre kelke tâtativ lokał ăteresă.t, lă.g ki re-
 preză.t notre nașionalite ă faz de nașionalitez etrăzêr,
 e kon apêl ă bô druă: „le frâse“. parle oșurdîji
 5. ă po pre ăksklüzivemă par le ză kŭltive dă tut letădîi
 dîi terituăr; parle o muê kôkŭramă avek le patna par
 la plŭpăr dez iletre, le frâse et esăsielnă le dialekt
 -- nu verô tut ă le.r se kîl fot âtă.drę par se mo —
 de pari e de lîl de frâ.s. êpoze po ă po ă tu le
 10. ruajôm par ūn propagasiô lă.t e ūn asimilasiô preșke
 tuzŭr volôtêr. dă le provê.s voăzin dŭ să.tre politik
 e ătelektŭel de notre vi nașional, le nŭi.s ki ășienemă
 separe dŭ frâse propre le parle natŭrêl se sôt ășă-
 siblemnă efase, e, sôf ă vokabŭlêr muê riș e de turnŭr
 15. plŭz arkaik u plŭ neglize — le peiză parle kom le
 parizîê. me, o fiŭr e ă mziŭr k ô s ehaŭ de la ka-
 pital, ô relêv âtre la lăg nașional e l parle popŭlêr
 de diferă.s plŭ marke. ăle oz ăvirô de valăsiên, de

1. depîji] dpîi *P*: tpîi *J*. lă.g] lă.gę *J*. — 2. osi] osi
P.J. lokał] lokałz *J*. lă.g] lă.gę *J*. repreză.t] rpreză.t *JP*. —
 3. faz] fâs *P*: fâs *J*. nașionalitez] nașionalite *P*. — 4. on] 6n *P*.
 druă *P*. le] l6 *P*. oșurdîji] oșordîi *P*. — 5. ă po pre] ă po pre
P. ăksklüzivemă] ăksklüzivmă *P*. — 6. terituăr] terituăr *P*. kô-
 kŭramă] kôkŭramă *P*. — 7. plŭpăr] plŭpăr *P*. dialekt] dialekt *P*.
 — 8. se kîl] ski. âtă.drę] âtă.dr *J*. — 9. de l] d l *P*. le] l *J*.
 — 10. ruajôm] ruajôm *P*. — 11. provê.s] provê.s *J*. voăzin]

Bayeux, de la Rochelle, de Montbéliard — je dis „aux environs“, parce que dans les villes on a généralement adopté le français d'école — vous reconnaîtrez dans chaque endroit un langage fort différent de celui que nous parlons et fort différent de celui qu'on parle dans chacun des autres. Allez plus loin encore, du côté d'Avignon, ou d'Aurillac, ou de Pau; vous trouverez des sons tout nouveaux, une physionomie toute particulière; vous discernerez à peine le sens de quelques mots. Enfin, poussez jusqu'aux plaines de la Flandre, jusqu'aux landes de la Bretagne, jusqu'aux vallées des Pyrénées, vous entendrez des langues absolument étrangères et dans lesquelles aucun mot semblable à ceux qui vous sont familiers ne frappera votre oreille.

On parle, en effet, vous le savez, au Nord-Est, le flamand, idiome germanique; au Nord-Ouest, le breton, idiome celtique; au Sud-Ouest le basque, idiome ibérique. Laissant de côté ces trois coins de métal étranger qui encadrent notre carte linguistique, et la Corse, italienne de langue, qui forme un coin semblable au Sud-Est, demandons-nous d'où viennent aux mères, dans le territoire restant, les sons, les mots et les formes qu'elles apprennent à leurs enfants, à l'aide desquels ceux-ci penseront, comprendront et parleront, et qu'ils transmettront à leur tour à leur postérité. Faisant abstraction pour un moment de l'extension artificielle du parler de Paris, représentons-nous les parlers populaires livrés à eux-mêmes de la Méditerranée

trɔ̃a] trɔ̃a P. — 15. âkâdrɛ] âkâdr J. — 16. sâblabl] sâblabl P; sâblâbl J. — 17. vjɛ̃t] vjɛ̃n P. tɛritɔ̃âr P. — 18. mo] moz J. form(ɛ)] form PJ. aprɛ̃t] aprɛ̃n P. — 19. il] i P. — 21. mɔ̃mâ] mɔ̃mâ P. d] dɛ J. t pâr] d pâr P. rɛ̃prɛzâtô] rɛ̃prɛzâtô' J. — 22. pârle] pârle J. livrez] livre P.

bajœ, dẽ lã roşel, dẽ mœbeliâr — ze di oz âvirô,
par sę kę dã le vil ın a ženeralmât adõpte lę frãşę
dekol, — vu rekonętre dã şak âdrũa ă lăgãž for
diferã dę selji kę nu parlô e for diferã dę selji kô

5. parl dã şakô dez ôtr. ale plii lue âkôr, dui kote
d aviñô, u d oriiaş, u dę po; vu truvre de sô tu
nuvo, iin fiziõnomi tut partikuliêr; vu disernęre a pẽn
lę sãz dę kelķę mo. âfô, puse zũşko o plẽn dę lã
flã.dr, žũşko lã.d dę lã brętañ, žũşko vãle de pirene,
10. vuz âtãdre de lã.g apsõlũmât etrãžêr e dã lekël ôkô
mo sãblabl a sœ ki vu sô familie nę frapřã votř orei.

ô parl, an eķę, vu lę save, o nõrd est lę flãmã,
idiõm žermanik; o nõrdwest lę brętô, idiõm seltik, o
siidwest lę bask, idiõm iberik. lęsã dę kote se trũa

15. kuẽ d metal etrãže ki âkãdre nõtrę kart lęgũistik, e
lã kors italięn dę lã.g, ki form ă kuẽ sãblabl o siidest,
demãđô nú du viẽnt o mър, dã l terituâr restã, le sô,
le mo, e le form(ę), kelz apreñt a lęrz âfã, a led
dekel sœsi pãsrô, kôprãdrô e parķerô, e kil trãşmetrôt
20. a lęr tũr a lęr posterite. fežãt apstraksiõ pur ă
momã d lekstãşio artifişiel dui parle t pari, ręprezãtô
nu le parle popũlър livrez a œ mêm dę lã mediterãne

1. dę lã roşel] d lã roşel *P*; dę lã roşel *J*. mœbeliâr]
mœbeliâr *P*: mœbeliâr *J*. — 2. par sę kę] parşķę *PJ*. qu]
õn *P*. ženeralmât] ženeralmã *P*. lę] l *P*. — 3. rekonętre]
rkonętre *PJ*. âdrũa] âdrũa *P*. — 4. dę selji] d selji *P*. —
6. oriiaş] oriiaş *P*. dę po] d po *P*; t po *J*. tu nuvo] tú
nuvo *J*. — 7. disernęre] disernre *P*; disernrez *J*. — 8. sãz] sãs
P; sãs(z) *J*. — 9. vãle] vãle *J*. — 10. apsõlũmât] apsoelũmât *P*.
— 11. sãblabl] sãblabl *P*; sã.blãbl *J*. frapřã] frapřã *P*. — 12.
an] ân. eķę] eķę *P*. vu lę] vu l *PJ*. flãmã] flãmã *J*. — 13.
nõrdwest] nõrwest *J*. — 14. lęsã] lęsã *P*. dę kote] d kote *P*; t k. *J*.

à la Manche et des Vosges à l'Océan: nous aurons le tableau d'une immense bigarrure, dans laquelle cependant il nous sera possible de distinguer des zones. Comme l'olivier s'arrête à telle ligne, le maïs à telle autre, la vigne à une autre encore, nous verrons des sons, des mots, des formes couvrir une certaine région et ne pas pénétrer dans une autre. Nous remarquerons, par exemple, que le même verbe se prononce *douna* ou *duna* dans tout le midi, *doné* ou *douné* dans tout le nord, . . . qu'on dit un *chat* dans le centre, mais un *cat* dans l'extrême nord et l'extrême sud: que le *roua* ou *roué* de l'est et du centre a pour pendant un *rè* ou un *ré* dans l'ouest et dans le midi, etc.

Mais le fait qui ressort avec évidence du coup d'œil le plus superficiel jeté sur l'ensemble du pays, c'est que toutes ces variantes de phonétique, de morphologie et de vocabulaire n'empêchent pas une unité fondamentale, et que d'un bout de la France à l'autre les parlers populaires se perdent les uns dans les autres par des nuances insensibles. Un villageois qui ne saurait que le patois de sa commune comprendrait sûrement celui de la commune voisine, avec un peu plus de difficulté celui de la commune qu'il rencontrerait plus loin en marchant dans la même direction, et ainsi de suite jusqu'à un endroit où il n'entendrait plus que très péniblement l'idiome local.

En faisant, à partir d'un point central, une vaste chaîne de gens dont chacun comprendrait son voisin de droite et son voisin de gauche, on arriverait à couvrir toute la France d'une

15. paz] pa. — 16. parle] pârle *J.* — 18. t sa] d sa *P.* dɛ la] d la *P.* kômün] kômün *J.* — 19. plü dɛ] plü d' *PJ.* k il] k i *P.* — 21. ɛn] ɛn *PJ.* âdrua] âdrua *P.* il] i *P.* kɛ] k *P.* — 23. sâtral] sâtral *J.* vâst] vâstɛ *J.* — 24. dɛ druət] d druət *PJ.* — 25. dɛ gōš] d gōš *PJ.* ɔn] ɔn *P.*

5. a la mǎ.ș e de vōž a lōseǎ: nuz orō lę tablo d iin
 imās bigariü.r, dǎ lakel, sepǎdǎ, il nu sra posibl de
 distēge de zōn. kom l olivje s ařet a tēl liñ, le maïs
 a tēl otr, la viñ a iin otr ākôr, nu verō dé sō, dé
 10. mo, dé form, kúvrir iin serten režĩō e ne pa penetre
 dǎz iin otr. nu reṃarkrō par egzǎ.pl, ke l mem verb
 se pronō.s duna u dūna dǎ tu l mĩdi, done u dune
 dǎ tu l nōr; kō di ā ša dǎ tu l sǎ.tr, me ā ka dǎ
 lekstrēm nōr e lekstrēm sūd; ke lę rua u lę rue
 20. de leſt e dū sǎ.tr a pur pǎdǎ ā rē u ā re dǎ luęst
 u dǎ l mĩdi, et setera.

- me lę fēt, ki reșôr avek evidǎ.s dū ku deǵ lę
 plii siiperfisiēl žete siir lāsǎ.ble dū pei, se ke tut se
 variǎ.t de fonetik, de morfologĩ e d vokabiilēr nǎpēš
 15. paz iin unite fōdamǎtal, e ke, dōe bu d la frǎ.s a
 lōtr, le parle popiilēr se perd lez ā dǎ lez otr par
 de nūǎ.s ēsǎsibl. ā vilažua ki n sōre ke l pațua
 t sa komiün kōprǎdre sū.rmǎ seliui de la komiün vuǎzin,
 avek ā poe plii de difikülte seliui d la komiün kil rǎ-
 20. kōtrere plii lue ā mařǎ dǎ la mem direkșiō, e ēsi
 t siuit zũsk a œu ādrua u il nǎtǎdre plii ke tre pe-
 niblēmǎ lidiōm lokał.

- ā fezǎ, a partir dē puē sǎtrał, iin vast šēn de
 žǎ dō šakō kōprǎdre sō vuǎzē de druat e sō vuǎzē
 25. de gōš on ařivřet a kuvrir tut la frǎ.s diin etuał

1. lę] l *P.J.* — 2. imās] immās *P.* il] i *P.* sra] sra
P. — 4. verō] vērō *J.* dé sō, dé mo, dé form] de sō', de
 mó, de fōrm *J.* — 5. kúvrir] kuvrir *J.* ne pa] n pa *P.J.*
 — 6. nu reṃarkrō] nu rṃarkrō *P.J.* — 7. pronō.s] pronōz
J. dūna] duna *P.*; duna *J.* dūna] dūna *P.*; dūna *J.* — 8. di
 dit *J.* me] mež. — 9. rua] rua *P.* — 11. setera] setera *J.* —
 12. lę] l *P.* ki reșôr] ki rsôr *P.J.* — 13. pei] pei *P.* ke] k *P.*

étoile dont on pourrait de même relier les rayons par des chaînes transversales continues. Cette observation bien simple, que chacun peut vérifier, est d'une importance capitale; elle a permis à mon savant confrère et ami, M. Paul Meyer, de formuler une loi qui, toute négative qu'elle soit en apparence, est singulièrement féconde, et doit renouveler toutes les méthodes dialectologiques: cette loi, c'est que, dans une masse linguistiques de même origine comme la nôtre, il n'y a réellement pas de dialectes; il n'y a que des traits linguistiques qui entrent respectivement dans des combinaisons diverses, de telle sorte que le parler d'un endroit contiendra un certain nombre de traits qui lui seront communs, par exemple, avec le parler de chacun des quatre endroits les plus voisins, et un certain nombre de traits qui différeront du parler de chacun d'eux. Chaque trait linguistique occupe d'ailleurs une certaine étendue de terrain dont on peut reconnaître les limites, mais ces limites ne coïncident que très rarement avec celles d'un autre trait ou de plusieurs autres traits; elles ne coïncident pas surtout, comme on se l'imagine souvent encore, avec des limites politiques anciennes ou modernes (il en est parfois autrement, au moins dans une certaine mesure, pour les limites naturelles, telles que montagnes, grands fleuves, espaces inhabités). Il suit de là que tout le travail qu'on a dépensé à constituer, dans l'ensemble des parlers de la France, des dialectes et ce qu'on a appelé des „sous-dialectes“, est un travail à peu près complètement perdu.

ôt *J.* de] d *P.* — 18. politik] politîkz *J.* módern] modern *PJ.*
 an e] ân e *P.*; au e *J.* — 19. serten] sêrtên *J.* — 20. flœv] flœv
PJ. espāz] espās *P.* il] i *P.* — 21. la] lā *P.* kē] k *P.* travaîi]
 travâi *P.* on] ôn *P.* — 22. de] d *P.* on] ôn *P.* — 23. travaî *P.*

- dôt ô puré de mêm rejîe le rejîo par de sên trāsversāl kôtinû. set opservasiô biê sê.pl, kę şakôe po verifiê, e diîn êportâ.s kapitāl: êl a pemi a mô savâ kôfrêr e ami, meşîe pol meîêr, de formîlle iîn lua, ki tut
5. negativ kel suat an aparâ.s, e sêgüliêrmâ fekô.d, e doa renvle tut le metod diålektolożik. set lua, se kę, dâz iîn mas lëgüistîk de meu grizin kom la nôtr, il ni a reelmâ pa de diålekt: il ni a kę de tre lëgüistîk ki â.tr respektivmâ dâ de kôbinçzô divers, de tël
10. sort kę lę parle dên âdrûa kôtiêdra ô sertê nô.br de tre ki lii serô komê, par egzâ.pl, avek lę parle şakôe de katr âdrûa le plü vûazê, e ô sertê nô.br de tre ki difêrô dii parle de şakôe de. şak tre lëgüistîk oküp daiêr iîn serten etâdiî de terê dôtr ô po
15. rëkonêtr le limit, me se limit ne koêsid kę tre rarmâ avek sel dên otr tre u de plüziêrz ôtre tre; êl ne koêsid pa sûrtu, kom ô s limažin suvât âkôr, avek de limit politik âsiên u môdern; (il an e parfûaz ôtre mâ, o muê dâz iîn serten meziîr, pur le limit
20. natîrêl, tël kę le môtañ, grâ floev, espâz inabite. il sîi d la, kę tul travaiî kon a depâse a kôstitiie dâ lāsâ.blê de parle de frâ.s, de diålekt e skon a aple de sudiålekt, et ô travaiî a po pre kôpletmâ perdû.

1. de mêm] d mêm *P.* — 2. opservasiô] opservasiô *P.* şakôe] şakôe *J.* — 3. a pemi] a pemi *P.*: a pemi *J.* — 4. meîêr *P.* lua *P.* — 5. an] ân *P.* aparâ.s] aparâ.s *P.* — 6. doa] dua *P.* renvle] rnavle *P.J.* lua *P.* se kę *J.*: se k *P.* — 7. il] î. — 8. pa de] pa d' *P.J.* il] i *P.* kę] k *P.*: kg *J.* tre] tre *J.* — 9. â.tr] âtre *P.* — 10. kę lę] kę l *P.J.* an] ên *P.* âdrûa] âdrûa *P.* kôtiêdra] kôtiêdra *J.* — 11. tre] tre *J.* serô] srô *P.* — 12. t şakôe] d şakôe. *P.* âdrûa] âdrûa *P.* — 13. de şakôe] d şakôe *P.*: t şakôe *J.* — 14. de terê] d terê *P.*: t terê *J.* — 15. po rëkonêtr] po rkonêtre *P.*: po rkonêtr *J.* rarmâ] rarinâ *P.* — 16. d an] d ên *P.* ôtre]

Il ne faut même pas excepter de ce jugement la division fondamentale qu'on a cru, dès le moyen âge, reconnaître entre le „français“ et le „provençal“ ou la langue d'oïl et la langue d'oc. Ces mots n'ont de sens qu'appliqués à la production littéraire: de bonne heure, au nord comme au midi, les écrivains ont employé, pour se faire comprendre et goûter dans un cercle plus étendu, des formes de langage qui, pour des raisons historiques ou littéraires, avaient plus de faveur que les autres, et la langue littéraire du nord étant bien distincte de celle du midi, l'opposition entre le provençal et le français a paru claire et sensible. Mais déjà au moyen âge on trouve des écrits qu'on est embarrassé de ranger dans l'une ou l'autre catégorie, et que se disputent les recueils de textes français et provençaux. C'est bien autre chose si on essaye, comme l'ont fait il y a quelques années deux vaillants et consciencieux explorateurs, de tracer de l'Océan aux Alpes une ligne de démarcation entre les deux prétendues langues. Ils ont eu beau restreindre à un minimum les caractères critiques qu'ils assignaient à chacune d'elles, ils n'ont pu empêcher que tantôt l'un, tantôt l'autre des traits soi-disant provençaux ne sautât par-dessus la barrière qu'ils élevaient, et réciproquement. Et comment, je le demande, s'expliquerait cette étrange frontière qui de l'ouest à l'est couperait la France en deux en passant par des points absolument fortuits? Cette muraille imaginaire, la science,

- il nę fo męm paz ęksepte dę sę žüžmā la diviziō
fōdamātal kōn a krü, dę l muajenāž, rękouêtr ātr le
frāse e le provāsāl, u la lā.g dui e la lā.g dok.
se mo nō dę sās kaplike a la prodüksiō literēr: dę
5. bon ęr, o nōr kōm o mīdi, lez ekrivē ōt āpluaję, pur
sę fēr kōprā.dr e gute dāz ę serkl plüž etādii, de
form dę lāgāž, ki pur de rezō istorik u literēr, ave
plü t favęr kę lez ōtr, e la lāg literēr dū nōr etā
biē distē.kt dę sel dū mīdi, l opozisiō ātre l provāsāl
10. e l frāse a parü klēr e sāsibl. mę, dežā o muajenāž
ō trūv dez ekri kōn ęt ābarase dę rāze dā liin u
lōtrę kategori, e kę s dispüt le rękōi dę tekst frāse
e provāso. sę biē ōtr šōz, si ęn ęsēi, kōm lō fet,
il i a kelkęz ane, dę vajīā e kōsiāsięz ęksplorātęr,
15. dę trāse dę loseā oz alp ün lii dę demarkasiō ātre
le dę pretādii lā.g. ilz ōt ü bo reštrę.dr a ę minį
męm le karaktēr kritik kīlz ašinęt a šākūn dēl, il
nō pū āpeše kę tāto lē, tāto lōtrę de tre suadizā
provāso nę sōta par dęsü la bariēr kīlz elęve, e resi-
20. prök(ę)mā. e kōmā, žel demā.d, seksplikre set etrāž
frōtiēr ki d lęst a lęst kupre la frās ā dę, ā pasā par
de pūē apsōlümā fortüi? set mūrāii imāžinēr, la siās

1. dę sę] t sę *J* — 2. ęn] ęn *P*. ātr le] ātre l *P*. —
3. e le] e l *P*. üi] üi *J*. — 4. dę sās] d sās *P*; t sās *J*. —
5. bon] bōn *J*. — 6. sę] s *J*. kōprā.dr] kōprā.dr *J*. serkl] serkle *P*;
serk¹ *J*. — 7. rezō] rezōz *J*. — 8. t] d *P*. — 9. ātre l] ātr le *J*. — 10.
a *P*. — 11. ęn] ęn *P*. ęt] et *J*. dę] d *PJ*. — 12. kę s] kę z *J*. rękōi
P. frāse] frāsez *J*. — 13. sę] se *J*. biēn *P*. ęn *P*. ęsēi] ešęi *P*;
esei¹ *J*. — 14. vajīā] vajā *P*; vajīāz *J*. — 15. trāse] trāse *P*.
ātre] āt *J*. — 17. ilz] iz *P*. — 19. sōta] sōtā *P*. par dęsü] par
tsü *J*. ilz] iz *P*. elęve] elve *PJ*. resiprök(ę)mā] resiprök¹mā
PJ. — 21. pasā] pasā *PJ*. — 22. apsōlümā] apsōlümā *P*. mūrāii]
mūrāi *P*.

aujourd'hui mieux armée, la renverse, et nous apprend qu'il n'y a pas deux Frances, qu'aucune limite réelle ne sépare les Français du nord de ceux du midi, et que d'un bout à l'autre du sol national nos parlers populaires étendent une vaste tapisserie dont les couleurs variées se fondent sur tous les points en nuances insensiblement dégradées . . .

oȝurdȳi mȳez ȳrme la rȳvers, e nuz ȳprȳ kȳl ni ȳ pȳ
 dȳ frȳ.s, kokȳn limȳt rȳĉȳl nȳ sepȳr le frȳse dȳ nȳr
 dȳ sȳ dȳ mȳdi, e kȳ dȳ but ȳ lȳtrȳ dȳ sol naȳional no
 pȳrle popȳlȳr etȳ.d ȳn vȳstȳ tapȳsri dȳ le kulȳr vȳrȳe
 5. sȳ fȳ.d sȳr tu le pȳĉ ȳ niȳ.s ĉsȳsiblemȳ deȳrȳde . . .

1. oȝurdȳi] oȝordȳi *P.* il n i ȳ] i n i ȳ *P.* il n i ȳ *J.* —
 2. sepȳr] sepȳr *P.* frȳse] frȳse *P.* — 3. kȳ] k *P.* — 4. pȳrle|
 pȳrle *J.* — 5. pȳĉ] pȳĉz *J.*

ERNEST RENAN.

M. Renan, né à Tréguier en Bretagne (Côtes du Nord), le 27 février 1823, et venu de bonne heure à Paris, a l'habitude de parler lentement et m'a aussi lu le passage suivant, tiré de sa *Vie de Jésus* (éd. pop. p. 242 ss.), avec une telle lenteur que je pouvais aisément prendre note des nuances de sa prononciation. La lenteur de sa lecture avait pour conséquence une articulation très nette et soignée que réclamait, du reste, aussi le sujet élevé de notre texte. On peut regarder comme des particularités de la prononciation de M. Renan: *a* fermé très distinct dans les 3. sg. des parfaits et des futurs (*arriva* p. 55, l. 1; *refusa* p. 55, l. 5 etc.) au lieu de l'*a* mi-fermé ou ouvert qu'on entend souvent dans ces formes verbales; le remplacement presque constant de la diphtongue *ya* par *oa* monosyllabique (*boār* p. 55, l. 2; *bogsō* p. 55, l. 3 etc.); l'*r* non grasseyée; l'*a* ouvert protonique tendant vers une prononciation fermée; en cas de liaison, des *e* très ouverts dans les infinitifs en *-er* la prononciation des mots en *ation* avec un *a* ouvert (M. Renan m'assurait ne pas connaître la prononciation en *-āsīō*); enfin l'hésitation entre *e* ouvert et mi-ouvert dans la prononciation des mots: *les*, *des*, *mes*, etc. devant les consonnes et les voyelles.

Mort de Jésus.

On arriva enfin à la place des exécutions. Selon l'usage juif, on offrit à boire aux patients un vin fortement aromatisé, boisson enivrante, que, par un sentiment de pitié, on donnait au condamné pour l'étourdir . . . Jésus, après avoir effleuré le vase des bout des lèvres, refusa de boire. Ce triste soulagement des condamnés vulgaires n'allait pas à sa haute nature. Il préféra quitter la vie dans la parfaite clarté de son esprit, et attendre avec une pleine conscience la mort qu'il avait voulue et appelée. On le dépouilla alors de ses vêtements, et on l'attacha à la croix . . .

Jésus savoura ces horreurs dans toute leur atrocité. Une soif brûlante, l'une des tortures du crucifiement, le dévorait. Il demanda à boire. Il y avait près de là un vase plein de la boisson ordinaire des soldats romains, mélange de vinaigre et d'eau appelé *posca* . . . Un soldat trempa une éponge dans ce breuvage, la mit au bout d'un roseau, et la porta aux lèvres de Jésus, qui la suça. Les deux voleurs étaient crucifiés à ses côtés. Les exécutants, auxquels on abandonnait d'ordinaire les menues dépouilles des suppliciés, tirèrent au sort ses vêtements, et, assis au pied de la croix, le gardaient. Selon une tradition, Jésus aurait prononcé cette parole, qui fut dans son cœur sinon sur ses lèvres: „Père, pardonne-leur; ils ne savent ce qu'ils font . . .“

môr de zezü.

- on ariva âfê a la plaz dez egzekiüsiö. selö lüzaz
züüf, on ofrit a boär o pâsiä de vè fortemât aromâtize,
boasö anivrât, kę, par de sätimä de pitie ö domet o
kôdane pur letardir . . . zezü, aprez avoar eflere le
5. vâze dü bu de lêvr, reñiiza de boär. se triste sulažemä
de kôdane vülgêr nale paz a sa öte natü.r. il prefera
kite la vi dă la parfet klarte de son espri, e atădr
avek ün plen kôsîä.s la môr kil ave vulü e aple. ö
le depuiia alôr de se vëtemä e ö lataša a la kroa . . .
10. zezü savura sez orer dă tut ler atrosite . . . ünę
suaf brülât, lün de tortü.r du kriisitimä, le devore. il
demăda a boär. il i ave pre de la de vâze plê de
la boasö ordinêr de solda romê, mëlâž de vinegr e
do, apele poskă . . . de solda tră.pa ün epôž dă se
15. bręvâž, la mit o bu dă rozo e la porta o lêvr de
zezü ki la süsa. le de voler ete kriisitiie a se kote.
lez egzekiütę.r, okel on abădone dordinêr le menü
de la kroa, le garde. selö ün tradiüiö, zezü ore pronöse
20. set parol, ki fü dă sô kę.r, sinö süs se lêvr: „pêr,
pardon lę.r; il ne sāv se kil fô.” . . .

1. plas dez. — 2. buär. — 3. buasö. t pitie. — 4. kôdane ou
kôdane. zezü'. avuär. — 5. vâz. de. de). — 6. de. ot. — 7. tson.
— 9. krüa. — 10. sez. — 11. de. — 12. buär. il i. pre dla
vâz. dla. — 14. aple. dăz. — 16. se. — 17. lez. le. — 18. se.
aşiz o. — 19. krüa. tradiüiö. — 20. se. — 21. say.

Ses disciples avaient fui. Mais ses fidèles amies de Galilée, qui l'avaient suivi à Jérusalem, et continuaient à le servir, ne l'abandonnèrent pas. Marie Cléophas, Marie de Magdala, Jeanne, femme de Khouza, Salomé, d'autres encore, se tenaient à une certaine distance et ne le quittaient pas des yeux.

A part ce petit groupe de femmes, qui de loin consolait ses regards, Jésus n'avait devant lui que le spectacle de la bassesse humaine ou de sa stupidité. Les passants l'insultaient. Il entendait autour de lui de sottes railleries et ses cris suprêmes de douleur tournés en odieux jeux de mots. „Ah! le voilà, disait-on, celui qui s'est appelé Fils de Dieu! Que son père, s'il veut, vienne maintenant le délivrer! — Il a sauvé les autres, murmurait-on encore, et il ne peut se sauver lui-même. S'il est le roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et nous croyons en lui! — Eh bien, disait un troisième, toi qui détruis le temple de Dieu, et le rebâtis en trois jours, sauve-toi, voyons!“ — Quelques-uns, vaguement au courant de ses idées apocalyptiques, crurent l'entendre appeler Élie, et dirent: „Voyons si Élie viendra le délivrer.“ Il paraît que les deux voleurs crucifiés à ses côtés l'insultaient aussi. Le ciel était sombre; la terre, comme dans tous les environs de Jérusalem, sèche et morne. Un moment, selon certains récits, le cœur lui défaillit; un nuage lui cacha la face de son Père, il eut une agonie de désespoir, plus cuisante mille fois que tous les tourments. Il ne vit que l'ingratitude des hommes; il se repentit peut-être de souffrir pour une race vile, et il s'écria: „Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?“

se disipolz ave fiii. me se fidêlz ami de galile, ki lave sîivî a zeriizalem, e kôtinuîet a le servir, ne labâ-donêr pa. mari kleofâs, mari de magdalâ, zan, fam de kuzâ, salomê, dôtrz âkôr, se tenet a ûn serten distâs

5. e ne le kite pa dez îe.

- a pār se peti grup de famê, ki de loê, kôsolê se regâr, žezii nave devâ lîi kē le spektakl de la bāses ûmen u de sa stûpidite. le pāsâ lēsîulte. il âtâdet otur de lîi de set rajieri e se kri sūprēm de dulqer
10. turnez an ođie žœ d mo. „ a. le voaia, dizet ô, seliîi ki set apele fîz de diœ! kē sô pēr, sîl vœ, viœn mētenâ le delivre! — il a sove lez ôtr, mûrmûret ô âkôr, e il ne po se sove lîi mēm. sîl e roa dizrael, kil dešâd de la kroa, e nu kroaiôz â lîi! — e biê,
15. dizet ô troaziem, toa ki detriîi le tâpl de diœ, e le rebatiz â troa žûr, sôvl toa, voaiô! — kelkez ô, vagemâ o kurâ de sez ide apokalîptîk, kri r lâtdr aple eli, e dir : „ voaiô, si eli viêdra l delivre. “ il pârē kē le dœ volqer krûsîfie a se kote lēsîultet osi.
20. le sîel etē sô.br; la tôr kom dâ tu lez âvirô de zeriizalem. sêš e morn. ô momâ, selô sertē resi, le kêr lîi defaiîi; ô nûâz lîi kâsa la faz de sô pēr; il ût ûn agoni de dezespoâr, plû kûi'zât mil foa kē tu le turmâ. il ne vi kē lēgratitûd dez om; il se repâti
25. pœtêtr de sufrîr pur ûn raz vil, e il s ekrija: „ mô diœ, mô diœ, purkoa m a tû abâdoné? Me

1. se disipl. — 2. al. — 3. kleofâs. — 4. se tenet. — 5. nel. dez. — 6. pti grupb. hœ. se. — 8. le pāsâ. — 9. rajieri. se. sūprēm. 11. set. — 12. lez. — 13. s sove. — 15. tua. — 16. vœaiô. — 17. sez. — 18. vœaiô. viêdra. — 19. kle. se. — 20. lez. âvirô d. — 21. sêš. mēmâ. resi. — 22. defaiîi. fas. — 23. fua. — 24. le. dez. — 25. vil.

Mais son instinct divin l'emporta encore. A mesure que la vie du corps s'éteignait, son âme se rassérénait et revenait peu à peu à sa céleste origine. Il retrouva le sentiment de sa mission; il vit dans sa mort le salut du monde; il perdit de vue le spectacle hideux qui se déroulait à ses pieds, et, profondément uni à son Père, il commença sur le gibet la vie divine qu'il allait mener dans le cœur de l'humanité pour des siècles infinis.

L'atrocité particulière du supplice de la croix était qu'on pouvait vivre trois ou quatre jours dans cet horrible état sur l'escabeau de douleur. L'hémorragie des mains s'arrêtait vite et n'était pas mortelle. La vraie cause de la mort était la position contre nature du corps, laquelle entraînait un trouble affreux dans la circulation, de terribles maux de tête et du cœur, et enfin la rigidité des membres. Les crucifiés de forte complexion ne mouraient que de faim. L'idée mère de ce cruel supplice n'était pas de tuer directement le condamné par des lésions déterminées, mais d'exposer l'esclave, cloué par les mains dont il n'avait pas su faire bon usage, et de le laisser pourrir sur le bois. L'organisation délicate de Jésus le préserva de cette lente agonie. Tout porte à croire qu'une syncope ou la rupture instantanée d'un vaisseau au cœur amena pour lui, au bout de trois heures, une mort subite. Quelques moments avant de rendre l'âme, il avait encore la voix forte. Tout à coup, il poussa un cri terrible, où les uns entendirent: „O Père, je remets mon esprit entre tes mains!“ et que les autres, plus préoccupés de l'accomplissement des prophéties, rendirent par ces mots: „Tout est consommé!“ Sa tête s'inclina sur sa poitrine, et il expira.

son êstê divê lâporta âkôr. a mežür ke la vi dü kôr s etêne, son âm se raserene e rêvene pœ a pœ a sa selest orižin. il rețruva le sâtimâ de sa mișiō, il vi dâ sa môr le salü dü mō.d, il perdi de vii
 5. le spektakl idœ ki se dernlet a se pie, e profōdemâ iini a sô pœr, il komâsa sūr le žibœ la vi divin kıl aľe mœne dâ le kœr de liumanite pur de siœklz ěfini.

- lătrosite partikŭliêr dü süplis de la kroa ete kō puve vivr troaz u kațr žūr dâ set ôribl eta sūr leșkabo
 10. de dnœ.r. lemoraži de mē sarete vit e nete pa mortel. la vre kōz de la môr ete la pozisiō kōtr națür dü kôr, laķel âtreneț œ trubl aľrœ dâ la sirkulașiō, de teribl mo de tet e t kœ.r, e âfê la rižidite de mă.br. le krüisifiœ de forte kōpleksiō ne mureķ de de fê. lide
 15. mēr de se krüel süplis nete pa de tiie direktemâ le kōdane par de ležiō dețermine, me deķspoze leșklāv, klue paľ le mē dōt il naķe pa sü fêr bon iizăž, e de le leșe purir sūr le boă. lorganizașiō delikăť de žezii le prezerva de set lăt agoni. tu port a kroār kün
 20. sêķop u la rūptür êstătane dœ veso o kœ.r, amna pur lii, o bu de troaz œ.r, ün moľ sübit. kelķe momâ avâ de rădr lām, il aľet âkôr la voă fort. tut a ku, il pusa œ kri teribl, u lez œ âtădîr : o pœr, žœ reķe mon œspri âtr te mē! e ķe lez ôtr, plü preķküpe de
 25. lakōplismâ de profesî, rădîr paľ se mo : „tut e kōsome.“ sa têt sêklina sūr sa poatrin, e il eķspiră.

1. a. — 3. orižin. 1 sâtimâ. tsă. — 4. mōde. — 5. kiz. se. profōdemâ. — 7. de. — 8. kroaz ete. — 10. d(ę). — 12. âtreneț. — 13. tērib¹ mo d' tet. de. — 14. le. ķe t. — 15. de s. — 16. deķspōze. — 17. deľ. — 18. buă. — 21. bu t. sübit. momăz. — 23. lez œ. reķe. — 24. te. — 25. se. e.

MAURICE D'HULST.

Mgr. d'Hulst, recteur de l'université catholique de Paris, conférencier à Notre-Dame, né à Paris, le 10 octobre 1841, a été élevé aux Tuileries dans la compagnie du comte de Paris et du duc de Chartres. Les lignes suivantes, dont il m'a fait lecture chez lui, sont empruntées à son Panégyrique de Jeanne d'Arc, prononcé dans la cathédrale d'Orléans, le 8 mai 1876, p. 40—42. Mgr. d'Hulst a gardé exactement la prononciation dont il se sert dans ses sermons et qui représente un compromis entre celle des acteurs et celle de la conversation du grand monde de Paris. Ainsi il évite, dans les mots *les, des, mes* etc., aussi bien l'*e* ouvert des acteurs que l'*e* fermé du style familier et leur donne un *e* moyen, ouvert à demi; il ne prononce la termination *-ation* ni *-āsĩô* ni *-q̄sĩô*, mais *-q̄sĩô* avec un *a* moyen de timbre et de quantité; son *r* est vélaire, mais articulée avec soin et non grasseyée, bien qu'il emploie couramment cette *r* grasseyée dans la conversation. A Notre-Dame (vaisseau immense) la parfaite limpidité et la sûreté de son articulation compensent, et au delà, ce qui pourrait manquer au volume de la voix; il y prononce distinctement la plupart des *e* sourds, qui, à une certaine distance, ne sont plus entendus et ne laissent subsister que l'impression d'une articulation soignée de la consonne précédente. Cette même circonstance explique la prononciation exceptionnelle de *conseil* (p. 65, l. 3), avec une *î*, faible, il est vrai, mais bien distinguée de l'*j* qui, en général, prend sa place.

Jeanne d'Arc.

. . . Dieu veut autre chose encore que le salut des individus; il veut l'ordre et la paix entre les peuples. Roi des âmes, il est aussi le roi des nations. C'est lui qui prépare et qui pétrit à l'avance ces groupes humains, qui écrit sur leurs fronts la marque de leur génie, qui forme dans leurs cœurs le désir de leur grandeur et la passion de leur indépendance; puis il les lance dans l'histoire avec leur vocation et leur destinée; il les livre aux entreprises de leur liberté, parfois aux conséquences de leurs fautes; il châtie par l'humiliation de la défaite l'orgueil des succès iniques, et par les mutilations de la patrie sanglante l'injustice des conquêtes. Dans ces tourmentes des guerres désastreuses on voit même des races périr par l'extermination, ou des nationalités disparaître, perdues dans le flot du peuple vainqueur. Mais il est des nations que Dieu aime d'un amour obstiné, des races dont il semble qu'il ait besoin pour faire ici-bas les œuvres de sa Providence. A celles-là, comme à son peuple d'Israël, il annonce bien la rude sévérité de sa justice: *Visitabo in virga iniquitates eorum*; mais il s'engage à n'abandonner pas le dessein persévérant de sa miséricorde: *Misericordiam autem meam non*

zan dark.

- ... dje vot otr šöz akôr ke le sãli dez ãdividiu;
il vo lordr e la pã atr le pœpl. ruã dez ãme, il et
osi le ruã de nãsiõ. se lã ki prepãr e ki petri a
lavã.s se grupẽz ãmẽ, ki ekri sũr lœr frõ la markẽ de
5. lœr zeni, ki formẽ dã lœr kœr le dezir de lœr grãdœr
e la pãsiõ de lœr ãdepãdã.s; piiz il le lã.s dã listuãr
avek lœr vokãsiõ e lœr destiné; il le livr oz ãtrpriz
de lœr libertẽ, parfuz o kœsekã.s de lœr fõt; il šati
par ãmiliãsiõ de la defet lœrgœ.i de sũksezi inik, e
10. par le mũtilãsiõ de la patri sãglãt lœzũstis de kœkêt.
dã se tũrmãtẽ de gẽr dezãstrœ.z ô vua mem de rã
perir par lœksterminãsiõ, n de nãsiõnalite dũsparẽtr,
perdũ dã le flo dũ pœpl vœkœr. mezi il e de nãsiõ
ke dje em dœn amũr opstinẽ, de rã dõt il šã.bl kil
15. e beziẽ pũr fẽr isi ba lez œvr de sã providã.s. a
sẽl la kom a sõ pœpl d izraël, il anõ.s biẽ la rũdẽ
severite de sã žũstis : vizitãbo in viãga inikũitãtẽz
eõrõm; mezi il sãgãz a nãbãdõne pa le desẽ perseverã
de sã mizerikõrdẽ : mizerikõrdiãm otẽm meãm non

1. sãli dez. — 2. le. ãm. et. — 3. de nãsiõ. se. — 4. se. —
5. pãsiõ. le. — 6. vokãsiõ. le. — 7. parfuz. šati. — 8. ãmiliãsiõ.
de. — 9. mũtilãsiõ. de. — 10. le mũtilãsiõ. de. — 11. se tũrmãt de. — 12. œkster-
minãsiõ. de. — 13. e de. — 14. de. — 15. lez. — 16. anõz. rũdẽ.
— 17. t sã. vizitãbõ in viãgã inikũitãtẽs' — 18. eõrõm. dẽ. —
19. tsã mizerikõrd : mizerikõrdiãm otẽm meãm non.

dispergam ab eo, car il a fait avec ces nations une alliance, et Dieu ne se parjure point: *Neque profanabo testamentum meum*.

Que fera-t-il donc? Il laissera venir le châtiment, terrible, inattendu, accablant. Tous les secours manqueront ensemble: l'habileté des chefs s'évanouira dans la confusion des conseils; la bravoure des soldats disparaîtra dans la panique comme un feu s'éteint dans le flot qui s'élève. O France, où es-tu? France de saint Louis et de Philippe-Auguste, tu n'es plus qu'un champ de carnage où le pied des Anglais foule tes morts, où sa main pille tes trésors, où sa torche incendiaire brûle tes villes! Crécy et Poitiers, Azincourt et Verneuil ont enseveli ta gloire avec tes héros. Un roi fou s'est assis sur les fleurs de lis à la place d'un sage. La fureur des discordes civiles est venue mettre le comble à tes maux. D'Armagnacs à Bourguignons on se renvoie l'assassinat; les princes tombent sous le couteau; le peuple succombe à la famine. Et parmi tant de ruines, voici venir pour la patrie française un péril plus grand encore: ses enfants ont commencé à douter d'elle. Ils n'osent pas se dire Anglais, mais ils se font Bourguignons, et c'est tout un. Un roi anglais, vassal de France, un roi de dix mois est proclamé dans la basilique de Saint Denis monarque des deux royaumes: le sol de France demeure sous le ciel; mais la nation de France va périr. O Dieu, est-ce là ce que vous voulez?

Non, Messieurs, Dieu ne le veut pas! Et c'est parce qu'il ne le veut pas qu'il a laissé venir les choses en ce

dispèrgam ab éo, kar ìl a fet avek se nasiò ün aliàs, e diè ne se parzür puè : neküje profanabò testamētôm meôm.

- ke fèrā t ìl dök? ìl lèsa venir le šatimā, tembl,
 5. inātādū, akablā. tu le škūr mākerōt āsā.bl : labilte
 de šef sevanuira dā lā kōfūziō de kōseļ; lā brāvūr
 de solda dispārētra dā lā paņik kom ā fæ setē dā
 le ilo ki selév. o frās, u e tū? frās de sé lui e de
 filip ogüst, tū ne plū kē šā de karnāz u le pic de
 10. lāgle fül te mōr, u sā mē pū te trezōr, u sā torš
 ēsādīer briil te vil! kresi e poatīe, azēkūr e veruqē;
 ôt āseveli tā gluār avek te ero. ā ruā fu set asi
 sur le ilo.r de li a lā plas dē sāž. la fūrō.r de
 diskōrd sivil e venū mētr le kō.bl a te mo. darma-
 15. ñakz a burgiñō ō se rāvua lāsasina; le prēs tō.b su
 le kuto : le poēpl sūkō.b a lā famīņ. e parmi tā de
 riñ, vuāsi venir pur lā patri frāsēz ā peril plū grāt
 ākōr : sez āfāz ō komāse a dute dēl. ìl nōz pa se dir
 āgle; mez ìl se fō burgiñō, e se tūt ā. ā ruā āgle,
 20. vašal de frās, ā ruā de di muā e proklame dā lā
 bazilik de sē dni monarkē de dæ ruāiōm : le sōl de
 frās demō.r suil sjēl; me lā nasiò de frās va perir.
 o diē, e se la s ke vu vule?

- nō, mešīe, diē ne l vā pa! e se pārs kil ne le
 25. vā pa, kil a lēse venir le šōz ā se puē. muēz

1. dispèrgām abéó. se nasiò. — 2. ne s. neküé profanabó testamētôm. — 3. meôm. — 4. vnir. — 5. le škūr. mākrōt. ābilte. — 6. de. kōseļ(ē). — 7. de. — 8. e tū. e t. — 10. fül te. te. — 11. te. puatīe. — 12. āseveli. te ero. set. — 13. le. lis. de. — 14. e vnū. te. — 15. ō z. — 16. l kuto. famīn. — 17. rūñ. — 18. sez. — 19. se. tūt. — 20. e. — 21. de. — 22. nāsīō. — 23. ey. 24. mešīe. ne le. se.

point. Moins abattue, moins détruite, la France eût paru peut-être se relever d'elle-même, et l'on eût vu moins clairement que Dieu veut qu'elle vive.

Levez-vous donc, Seigneur, et paraissez seul en cet ouvrage!

Voyez-vous, dans ce village de Lorraine, la petite maison du paysan Jacques d'Arc? Là grandit une enfant douce et pure, qui ne sait rien que son Pater. Comme tous les gens de Domremy, sauf cet unique Bourguignon auquel elle trouverait bon, si Dieu le permettait, que l'on ôtât la tête, Jeanne est Armagnac, c'est-à-dire Française. Elle a ouï parler du malheur des guerres; elle a même dû pour quelques jours fuir de son village avec les siens pour éviter le passage des bandes. Pourtant le coin de vallée qu'elle habite est tranquille d'ordinaire; coudre et filer, prier et obéir, aux jours de fête tresser des guirlandes et les porter à l'autel de Marie, voilà quel fut l'emploi de cette existence de treize ans. Ah! mon Dieu, qu'a donc à faire cette enfant avec le salut de la France? J'ai bien lu dans vos Écritures que vous aimez à prendre la faiblesse et le néant pour vos instruments dans ce monde: *infirmi mundi et ea quae non sunt*; mais jamais êtes-vous descendu jusqu'à ce rien?

Tel est pourtant le choix de Dieu.

abatii, muș detriiit, la fră.s îi parii pœtêtr sê rēlēve
dēl mēm, e lon îi vū muș klerēmā kē dijœ vœ kēl vīv.

lēve vu dōk, señœ.r, e parēse sœl ā sēt uvrāz!

voāie vū, dā sē vilāz dē lorēn, la pētīt mezō dūi

5. peizā žakē dārk? la grādit iin āfā dūs e pūr, ki
nē se riē kē sō patēr. kom tu lē žā dē dōrēmi, sōf
sēt iinik burgiñō okēl el truvēre bō, si dijœ lē pērmētē,
kē lon ota la tēt, žān et armañak, sēt a dir frāsēz.
el a ui parle dūi mālœ.r dē gēr; el a mēm dūi pur
10. kēlķē žūr fiūr dē sō vilāz avek lē siē pur évite lē
pasāz dē bā.dē. purtā lē kuē dē vāle kēl ābit ē trākīl
dōrdinēr; kūdr e file, priier e obeir, o žūr dē fētē
trēse dē girlā.d e lē porter a lotēl dē marī, vualā kēl
fū l āplua dē sēt egzistā.s dē trēz ā. A! mō dijœ, ka
15. dōk a fēr sēt āfā avek lē salii dē la fră.s? že biē lii
dā voz ekriti.r kē vuz emez a prā.dr la fēbles e lē
neā pur voz ēstrümā dā z mō.d : ēfirma mōdi et ea
kuē non sōt; mē žamez et vu dēsādū žiiskā sē riē?
tēl ē purtā lē šuā dē dijœ.

1. rēlve. — 5. žak. — 6. le. — 8. sēt. — 9. de. — 10. le. —
11. bā.d. d. e trākīl. — 12. fēt. — 13. mārī. — 14. trēz. —
17. dās. ēfirma mōdī. — 18. kūe. — 19. tēl e.

CHARLES LOYSON (P. HYACINTHE).

M. Hyacinthe Loyson, né à Orléans, le 10 mars 1827, passa sa jeunesse à Pau, et n'a jamais habité Paris sans interruption. En me lisant le passage suivant, tiré d'une conférence faite, en 1878, au cirque d'hiver de Paris (Principes de la Réforme catholique, Paris 1878, p. 17 ss.), M. Hyacinthe doutait de pouvoir prononcer ces paroles avec l'emphase nécessaire, parce que, pour l'avoir, il lui faudrait, disait-il, un auditoire plus nombreux: cependant, calme et assez indifférent au commencement de la lecture, il s'anima bientôt et prit à la fin entièrement le ton énergique et saisissant qui lui est habituel quand il parle en public, tout en modérant sa voix sonore et puissante. Sa prononciation se rapproche beaucoup de celle de la scène: l'r dentale lui est naturelle; *ses, les, des* etc. ont un *e* ouvert rarement négligé. Dans les mots en *-ation* M. Hyacinthe hésita entre *-āsîō* et *āsîo*: il prononça *e* ouvert dans *j'ai, je sais, c'est; mettre* p. 71, l. 13 avec un *e* ouvert long; ses *e* fermés protoniques eurent la tendance familière de s'ouvrir: les infinitifs en *-er* prirent, dans la liaison, comme chez M. Renan, un *e* ouvert presque long. — A l'entendre, personne ne se douterait que M. Hyacinthe, maître dans l'art oratoire lui-même, n'a jamais reçu de leçons de diction.

L'origine du déisme.

. . . Et maintenant je me demande comment le déisme, c'est-à-dire cette autre forme de la religion naturelle qui nie la réalité et jusqu'à la possibilité de la révélation, a pu se produire dans le monde précisément après que le christianisme l'avait enrichi de sa lumière et de ses bienfaits.

Le déisme est un nouveau venu, il ne date guère que du siècle dernier: car, malgré ses analogies avec la doctrine socinienne, il n'est pas juste de le confondre avec elle. Son berceau fut en Angleterre, et l'on sait le nom de son illustre patron, lord Bolingbroke, conservateur en politique et radical en religion, libre penseur et tory. Toutefois, malgré Bolingbroke et ses amis, le déisme serait sans doute demeuré obscur, s'il n'avait eu la fortune de mettre à son service, presque en naissant, la royauté alors incontestée de la langue française, et cette autre royauté des deux puissants esprits qui exercèrent une influence décisive sur leur siècle, et je ne crains pas d'ajouter sur le nôtre: Voltaire et Rousseau.

Dans cette fameuse *Préface de Cromwell*, qui fut, en France, le programme de la révolution littéraire, Victor Hugo écrivait ceci: „La queue du XVIII^e siècle traîne encore dans le XIX^e; mais ce n'est pas nous, jeunes hommes qui avons vu Bonaparte, qui la lui porterons.“

loriziu dîi deism.

... e mêtenuâ zê m demâ.d komâ lę dęismę, set a
dur set ôtr form d lę rëliziô natûrêl ki nî lę realite e
zûska lę posibilitate dę lę revelasiô, a pîi sę prodîir
dâ l mō.d presizemât apre kę lę kristianism lavet

5. âriși t sâ lûmîer e t se biêfe.

Lę deism et ă nuvo venîi, îl ne datę gêr kę dîi
siêklę dernie : kar. malgre sez analoiziz avek lę doktrin
sosiñen. îl ne pa zûst dę l kôfô.dr avek el. sô bęrsô
fiit an âgleter, e lô se lę nô d son ilüstr patrô, lôr

10. bolîbrok, kôservatę.r â politik e radikâl â rëliziô, libr
pâsę.r e tori. tutfua, malgre bolîbrok e sez ami, lę
deism sere sâ dut demęre opskü.r, sîl navet î lę
fortün dę metr a sô servis, presk â nesâ, la ruajote
alôrz êkôtęste dę lę lă.g frăsêz e set ôtr ruajote dę

15. dę pîisâ.z espri ki egzersêrt ün êflüâ.s desiziv sîr lę
siêklę, e zę ne krê pa dazute sîr lę nôtr : voltêr e rûsô.

dâ sêt fâmę.z prefas de kromęel, ki fiit, â frâ.s,
lę progrăm dę lę revolüsiô literêr, viktor ügô ekrive

20. sęsi : „ lę kę dîi dizîitiem siêklę trên âkôr dâ lę
diznøviem; me sę ne pa nú, zęenz om ki avô vii
bonapart, ki lę lüi portęrô.“

1. zę me demâ.dę. deism. setadîr. — 3. revelâsiô. — 4. kęl.
— 5. dę sâ. — 6. et. venîi. dat. — 7. siêkl. kâr. sez. — 8. ne. zûstę
dę lę. el. bęrsô. — 9. se. dę. — 11. tutfua. sez. — 13. metr. —
14. alôr. dę — 16. siêkl' zęn. — 19. progrăm. revolüsiô. — 20.
siêkl trên.

Eh bien, Victor Hugo se trompait, et il en a fait amende honorable.

En ce qui me concerne, j'affirme que jamais, pour le bien comme pour le mal, le XVIII^e siècle ne nous a autant dominés qu'aujourd'hui.

Je n'éprouve aucun embarras à trouver devant moi Voltaire. Car, pour Rousseau, je l'ai nommé, mais je n'en parlerai pas aujourd'hui. Son déisme n'a jamais été aussi clair, aussi ferme que celui de Voltaire, et même, dans l'ouvrage qui contient ses dernières pensées religieuses, les *Lettres écrites de la montagne*, il réclame avec énergie, presque avec colère, le titre de protestant. Il affirme, à sa manière il est vrai, mais enfin il affirme, la révélation chrétienne et la divinité de Jésus-Christ, et je ne vois pas comment les pasteurs sociniens de Genève ont pu l'exclure de l'Église chrétienne, telle qu'ils la concevaient.

Je disais que je n'éprouve aucun embarras à rencontrer, dans un sujet auquel elle s'impose et dans une heure où malheureusement elle divise et passionne, la grande mémoire de Voltaire. Je ne suis pas un disciple de Voltaire, mais je suis l'admirateur de son talent, plus que cela, du grand usage qu'il en a fait toutes les fois qu'il l'a mis au service de la vérité, de la tolérance et de la justice.

Voulez-vous entendre comment s'exprimait à son égard le prêtre français qui l'a combattu, de son vivant même, avec le plus de courage et de succès, l'abbé Guénée: „C'est le plus brillant et le plus vaste génie de son siècle, celui qui renverse les pernicious et insensés systèmes des sophistes et des athées, et qui poursuit sans relâche

e biê', viktor ügö s trôpe, e il an a fet amâd onorabl.

ã s ki me kôserne, zafirme ke zame pur le biê kom pur le mal, le dizüitiem siêkl ne nuz a otâ domine

5. kozurdüi.

ze neprüv okæn âbara a truve devâ moa völtêr. kar, pur rusó, ze le nome, me ze nâ parlere paz ozurdüi. sô deism na zamez ete osi klêr, osi ferm ke selüi de völtêr, e mem, dâ lâvrâz ki kôtiê se

10. dernîêr pâse rëlizîe.z, le letrz ekrit de la môtañ, il reklâm avek enezî, presk avek kolêr le titre de protestâ. il afirm, a sa manîêr il e vre, mez âfê, il afirm, la revelasiô kretiën e la divinite d zezü kri, e ze ne vua pa komâ le pastør sosiniê d ženêv ô plü lekskliêr

15. züstemâ de legliz kretiën, tel kil la kôseve.

ze dize ke ze neprüv okæn âbara a räkôtre, dâz ê süzê okel êl sêpôz e dâz iin ær n mâlerezezmâ êl diviz e pasiôn, la grâd memyâr de völtêr. ze n süi paz ê disipl de völtêr, me ze süi lâmiratœr de sô

20. tâlâ, plü ke selâ, dü grât üzâz kil an a fe tut le fua kil la miz o servis de la verite, de la tolerâ.s e d la züstis.

vule vüz âtâ.dr komâ seksprimet a son egâr le prêtr frâse ki la kôbatü, de sô vivâ mem, avek le plü

25. de kuraž e t sükse, lahe gêne : se le plü briüa e le plü vastê ženi t sô siêkl, selüi ki râ'vers le pernisiœz e êsâ.se sistem de sofistêz e dez ate, e ki pursüi sã

1. se trôpe. fe. — 2. onorabl. — 3. skim kôsern. — 6. neprüv. dvâ. — 7. le. parlere. — 8. ferm. — 9. se. — 13. de. žen. — 14. ženêvê. — 15. kôseve. — 18. pasiôn. — 20. le. — 21. dlâ v. — 25. kuraž. sükse. gêne. se. — 26. siêkl. le. — 27. de sofistêz e dez.

le fanatisme, cause de tant de crimes et de tant de guerres dans notre patrie et dans le reste de l'univers."

C'est ainsi, messieurs, que l'on pensait et que l'on écrivait dans le clergé de France, au XVIII^e siècle!

Cela dit, je n'ai pas besoin d'ajouter que, lorsque Voltaire fait remonter — et il le fait souvent, trop souvent, hélas! — ses attaques et ses sarcasmes de la superstition et du fanatisme au christianisme lui-même, je me sépare de lui avec énergie et, quand il le faut, avec indignation.

Mais, même alors, je ne peux m'empêcher de songer à cette parole profonde d'un chrétien austère, d'un catholique orthodoxe et réformateur, aussi grand que méconnu, Bordas-Demoulin: „En commençant par Luther et par Calvin, Voltaire est le troisième grand exécuteur de la souveraine justice sur l'Église.

D'où vient, messieurs, que Voltaire et les meilleurs d'entre les philosophes de son temps furent déistes? Le christianisme était-il donc dépassé? Le déisme arrivait-il à son heure, comme la nouvelle conception religieuse qui répondait à un développement nouveau de l'esprit humain? . . . Et qu'y avait-il donc entre l'Évangile et le XVIII^e siècle?

Ce qu'il y avait? La vision funèbre que Voltaire a pris soin de nous décrire. Vous savez, dans ces allées si vertes et si riantes où se promenaient les sages, et où il allait lui-même de Numa à Pythagore, de Pythagore à Socrate: des monceaux d'os blanchis, des hommes massacrés par milliers au nom de Jésus-Christ! Et quand,

rlaş lę fanatizm, kōz dę tã dę krim e dę tã dę gēr dã netr patri e dāl rēst; dę lünivēr. “

set ēsi, mesice, kę lō pãse e kę lon ekrivę dã l klerže dę frã.s, o dizüitięm sięklę.

5. sęlã dı, žę ne pa bezuņē dažüte kę, lersķę voltēr fe rmōte — e il lę fe suvã, trę suvã, elãs! — sez atak e se sarkasm dę lã süperstisiõ e dü fanatizm o kristianism; lüi mēm, žę mę sepãr d lüi avek enerzi e, kãt il lę fo, avek ēdinãsiõ.
10. mę, mēm alõr, žę n poe mapeše t sōžer a set parõl profẽd dõ kretię ostēr, dõ katolik ortodoks e reformatęr, osi grã kę mekonii, bordã demulẽ : „ã komãsã par lütēr e par kalvê’, voltēr e lę truazięm grãt egzekiütęr dę lã suverẽn žüstisę sür legliz.
15. dú viẽ, mesice, kę voltēr e lę mejęr dãtr lę filosof dę sō tã fūr deist? lę kristianism etet il dõ depase? lę deism arivet il a son æ.r, kom lã nuvël kōsepsiõ rližię.z ki repõdet a ã developemã nuvo dę lesprit ümẽ? . . . e ki avet il dõk ãtr levãzil e lę dizüitięm
20. sięklę?
- sę kil ij ave? lã viziõ fünẽbr kę voltēr a pri snē dę nu dekrir. vu sãve, dã sez ale si vert e si riã.t u sę promęnę lę sãž e u il aļę lüi mēm dę nümä a pitagôr, dę pitagôr a sokrat : dę mōso doz blãši,
25. dez omę masakre par milie o nõ d žezu kri! e kã,

1. t krim. d gēr. — 2. rēst. — 3. set. mesice. ekrivę. — 4. siękl. — 5. sęlã dı. ne. — 6. rmōte. — 7. sez. se. süperstisiõ. — 8. kristianism. dę lüi. — 9. ēdinãsiõ. — 10. dę. — 11. parõl. 12. reformatęr. — 13. e l. — 14. žüstis. legliz. — 15. mesice. e le. le. — 16. depasé. — 19. el. — 22. dekrir. sez. — 23. us. le. 24. de. doz. — 27. dez om.

sur la colline qui domine tout, il rencontre enfin le jeune homme doux et simple, aux mains meurtries et gonflées, au regard mélancolique fixé sur tant de victimes: „Vous n'avez donc contribué en rien, lui demande-t-il avec anxiété, par vos discours ou mal rendus, ou mal interprétés, à ces monceaux affreux d'ossements que j'ai vus sur ma route en venant vous consulter?“ Eh bien, j'ignore si la réponse négative de Jésus le convainquit pleinement; mais ce que je sais, c'est que la vision des charniers des chrétiens, comme il les appelle, hanta jusqu'à la fin son imagination, et qu'il ne put se décider à voir dans un maître si mal compris ou si mal obéi autre chose qu'un Socrate rustique; un théiste israélite, ainsi que Socrate, fut un théiste athénien.“

C'est là qu'il faut chercher, non pas uniquement sans doute, mais en grande partie, l'origine du déisme de Voltaire et du XVIII^e siècle.

- sūr lā kolin ki dōminē tu, il rākō.tr āfē lē žōn om
 dus e sē.pl, o mē mōrtriz e gōfle, o rgār melākōlik
 fiksē sūr tā d vīktim : „vu naye dō kotribūje ā riē,
 lūi dmādīl avek āksiete, par vo dīskūr u māl rādū, u
 5. māl ēterprete, a se mōso āfre dōsemā kē žē vū sūr
 mā rut ā venā vu kōsūlte? “ e biē, žiūr si lā repōs
 negatīv dē žezū lē kōvēki plēmā; mē, se kē žē se,
 se kē lā viziō dē šarnje dē kretiē, kom il lēz apēl,
 āta žūskā lā fē son imāžinasijō, e kīl nē pū se desidēr
 10. a vuār dāz ē mētr si māl kōpri u si māl obei otr
 šōz kē sokratē rūstik; ē teist izraelīt, ēsi kē sokrat
 fūt ē teist ateniē.

se lā kīl fo šeršē, nō paz iūnikēmā sā dūt, mez ā
 grād parti, lōrižin dū deism dē voltēr e dū dizūitiem
 15. siēkl.

1. dōmin. — 2. duz e. gōflē. — 4. māl. — 5. māl. se.
 dōsmā. žē. — 6. vnā. — 8. se. de. de. — 9. pūz desidēr. — 10. māl.
 — 11. sokrat rūstik. izraelīt. — 12. teist. — 13. dūt. — 14. deismē.
 — 15. siēkl¹.

FRANÇOIS GOT.

M. Got (né à Lignerolles (Orne), le 1^{er} octobre 1822, et venu de bonne heure à Paris) m'a déclamé par cœur ses monologues favoris de Figaro et de Sganarelle, dont il me répétait quelques passages à plusieurs reprises. Chaque fois, sa prononciation et son intonation étaient absolument les mêmes. Il va sans dire que sa prononciation est conforme aux règles professées par lui-même au Conservatoire; son *r* est donc une *r* dentale bien articulée; les mots *les, des, ses*, etc. ont chez lui l'*e* ouvert recommandé par tous les théoriciens de la scène; les *e* fermés protoniques gardent leur nature. enfin toutes les voyelles et toutes les consonnes finales, médianes et initiales se font entendre distinctement et ne subissent que les modifications inévitables dans une prononciation courante. Je n'ai trouvé aucun bretonisme dans la bouche de M. Got; ses *oa* ou *ga* s'entendent partout, surtout si la diphthongue *ya* se trouve dans une syllabe protonique et est frappée par l'accent oratoire. M. Got fait grand cas du profit qu'on peut tirer de la prononciation ou de la suppression de l'*e* sourd (muet); plus il y a d'emphase, plus il faut de *e* prononcés; plus il y a de familiarité, moins il faut en faire sonner. Dans les vers, on doit les faire sentir toujours d'une manière ou d'une autre. Les consonnes doubles au milieu d'un mot marquent, d'après lui, seulement que la voyelle précédente est brève; il n'y a de véritables consonnes doubles que dans des mots savants commençant par *ill-, imm-, irr-* etc. (*illusion, immortel, irruption*). En récitant des vers, M. Got leur conserve leur rythme classique, mais, en même temps il les soumet au joug d'un accent oratoire des plus variés et il ne trouve pas d'inconvénient à glisser rapidement d'un vers à un autre si une marche rapide est indiquée, soit qu'il faille exprimer une grande émotion ou cacher l'insignifiance ou la nullité d'un passage.

Mariage de Figaro. A. v, se. 3.

(Figaro, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre.)

O femme! femme! femme! créature faible et décevante! . . . nul animal créé ne peut manquer à son instinct; le tien est-il donc de tromper? . . . Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en pressais devant sa maîtresse; à l'instant qu'elle me donne sa parole, au milieu même de la cérémonie . . . Il riait en lisant, le perfide! et moi comme un benêt! . . . non, Monsieur le Comte, vous ne l'aurez pas . . . vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand Seigneur, vous vous croyez un grand génie! . . . noblesse, fortune, un rang, des places; tout cela rend si fier! qu'avez-vous fait pour tant de biens? vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus: du reste homme assez ordinaire! tandis que moi, morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes; et vous voulez joûter . . . On vient . . . c'est elle . . . ce n'est personne. — La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié! *(Il s'assied sur un banc.)* Est-il rien de plus bizarre que ma destinée! fils de je ne sais pas qui; volé par des bandits! élevé dans leur mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête; et partout je suis repoussé! J'apprends,

mariăz de figaro.

- o fămę! fămę! fămę! kreatür fê'bl e dézvătę . . .
 nül animăl kree ne pœ măker ă son ăstę; le tîc ę tîl
 dō de trō'pe? . . . apre mavuar opstînemă refüze
 kă žę lă pręsc dvă sa metres; a lę.stă kěl me don sa
 5. parolę, o milię mem de la seremonię . . . il rięt ă liză,
 le perfidę! e moa kom ă benê! . . . nō, moșîe l kō.t,
 vu ne lore pā . . . vu ne lore pā. pars ke vuz ętz
 ă gră seņę.r, vu vu kruajez ă gră ženi! . . . noblęs,
 fortünę, ă' ră, de plas; tu seļa ră si fiēr! kave vu fe
 10. pur tă d bię? vu vuz ęt done la pënę de nêtr, e rię
 t plü; dü rest, ăm ăsez ărdinър! tădi ke mua, morblœ!
 përdü dă la ful opskü.r, il ma falü deploaje plü de
 siăs e de kalkülę pur sübziste sœlmă kō nan ă mi
 depüi să't ăz ă guverne tutę lez eșpăņę; e vu vule
 15. žute . . . ô vię, . . . set ělę . . . sę ne përsönę. —
 la nüi ę nuar ă diābl, e me voaļa feză le so metię
 de mari, koa ke žę ne le soa ka moatię! . . . ęt il
 rię de plü bizăr ke ma destine? fis de žę ne se pa
 ki; vole par de bădi! elve dă lęr mę.rs, žę mă degüt e
 20. žę vœ kurir ün kariър ănêt; e partu ž(ę) sjii repuse! žaprä

1. făm° făm făm. dezvăt. — 2. e tîl. — 3. rfüze. — 5. parol.
 — 6. perfid°. — 7. ęt. — 8. noblęs. — 9. förtün. ră. de plăs. slă.
 — 10. pën. — 12. përdü. depluaje. — 13. tsjäs. kon nan a mi. —
 14. tut lez eșpăņ — 15. ěl. ne përsön. — 17. mari koak žę nel.
 muatię. ęt il. — 18. fiz. žen. — 19. vôle. de bă'di. — 20. partu.
 apūsé.

la chimie, la pharmacie, la chirurgie; et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire! — Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre; me fussé-je mis une pierre au cou! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet, sans scrupule: à l'instant, un envoyé . . . de je ne sais où, se plaint que j'offense dans mes vers, la Sublime-Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barea, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc: et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant: *chiens de chrétiens!* — Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. — Mes joues creusaient; mon terme était échu: je voyais de loin arriver l'affreux record, la plume fichée dans sa perruque; en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses; et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses, pour en raisonner; n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent, et sur son produit net: si-tôt je vois, du fond d'un liacre, baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. (*Il se lève.*) Que je voudrais bien tenir un de ces puissans de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent; quand une bonne disgrâce a euvé son orgueil! je lui dirais . . . que les sottises imprimées n'ont d'importance, qu'aux lieux où l'on en gêne le cours; que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur; et qu'il n'y a que les petits hommes, qui

- la šimi, la farmaši, la širūrzi; e tu l kredi dē grā
señer poet a pēn mē metr a la mē ün lāset veterinēr!
— la datriste dē bēt maład, e pur fer ā metiē kōtrēr,
žem žet a kōr perdiū dā l téatr; mē fūsé žē miz ün
5. pier o ku! žē broš ün komedi dā lē mēr dū seraijē;
otēr español, žē krua puvuar i frōde maome, sā
skriipūl; a lēstā, aen āvuaie . . . dē žē nē sez u, sē
plē kē žofās dā mē vēr la süblim port, la pers, ün
parti dē la preškil dē lē.d, tut ležipt, lē roaiom dē
10. barka, dē tripoli, dē tūnis, dālze e dē marok : voała
mā komedi flābe, pur plēr o prēs maometā, dō paz
ā, žē krua, nē se lir, e ki nu mērtris lomoplat, ā
nu dizā : siē t kretiē. — Nē puvāt avilir lespri, ō sē
vāž ā lē maltrētā. — mē žu kræze; mō term etet esii;
15. žē vuaie dē loē arive lafræ rekōr, la plüm fiše dā sa
perūk; ā fremisā žē mevertū. il selev ün keštjō sūr
la natiir dē rišēs; e kom il nē pa nesēsēr dē tnir lē
šōz pur ā rezōne; nejiā paz ā su, žekri sūr la valær
d laržā e siir sō prodjii net : sito žē voa, dū fō dē
20. fiakr, bese pur mua lē pō dē šato fōr, a lātre diukel
žē lese lesperās e la liberte. kē žē vudre biē tnir
ā dē sē pūisā t katr žūr, si leže sūr lē mal kilz
ordōn; kāt ün bon disgrās a kiive son orgæj! žē liji
dire . . . kē lē sotiz ēprime nō dēportās ko liæ
25. u lon ā žēn lē kūr; kē sā la liberte dē blāme,
il nē puē delož flatær; e kil ni a kē lē petiz om, ki

4. mi ün. — 5. mers dū seraij. — 6. maome. — 7. žen
sez u. — 9. roaiom. — 10. e d marok. — 11. paz. — 13. ō z. —
15. akōr. — 16. fremisā. — 17. ne pa. — 19. dē laržā. nē. vua.
— 20. fiak(r). — 21. tenir. — 22. tse. — 24. le sotiz. liæz. —
25. blamé. — 26. ne. il ni a kle ptiz.

redoutent les petits écrits. — (*Il se rassied.*) Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue; et comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume, et demande à chacun de quoi il est question: on me dit que, pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits, ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et, croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *journal inutile*. Pou-on! je vois s'élever contre moi, mille pauvres diables à la feuille; on me supprime; et me voilà derechef sans emploi! — Le désespoir m'allait saisir; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre: il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler; je me fais banquier de pharaon: alors, bonnes gens! je soupe en ville, et les personnes dites, *comme il faut*, m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter; je commençais même à comprendre que pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête; il fallut bien périr encore. Pour le coup je quittais le monde, et vingt brasses d'eau m'en allaient séparer: lorsqu'un Dieu bien-faisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et

- redut le petiz ekri. — la de nurir æn opskiur päsionêr, ò m met ã jur dā la rü; e kom il fó dine, koak ò ne soa plüz ã prizò, že taii ākor ma plüm, e demād a šakō de kua il e keštiō : ò m di ke, pādā ma rētrēt ekq-
5. nomik, il set etabli dā Madrid ã sīstem de liberte sūr la vāt de prodüksiō, ki setā mem a sēl de la prēs; e ke, purvii ke že ne parl ā mez ekri, ni de lotōrite, ni dū kūlt, ni de la politik, ni de la mōral, ni de žāz ā plas, ni de kōrz ā kredi, ni d lopera, ni dez
10. otr spektakl, ni de persōn ki tiēn a kelke šōz, že pūi tut ēprime libre mā, su lēspeksiō de dēz u truā sāsōr. pur profite d^t set dus liberte, žanōs æn ekri periodik, e kroaiā nale sūr le brize dokœn otr, že le nom žurnal inūtil . . . pū! že voa selve kōtr moa, mīl povr diablz
15. a la fōi; ò m süprim, e m voalā de rešēf sāz āplua! — le dezēspuar malē sezir; ò pās a mua pur ün plas, me par malōr ži etē propr : il falet ã kalkūlatōr, se fūt ã dāsōr ki loptē. i n me rēstē plū ka vole; že me fe bākie de faraō : alōr, bon žās! že sup ā vil
20. e le persōn dit, kom il fo, mūvr pōlimā lēr mezō, ā rētnā pur ēl le truā kār dū profi. žorē biē pū me rēmōte; že komāse mem a kōprā.dr ke pur gañe dū biē, le savuar fēr vo mīe ke le savuār. me kom šakō piēt otur de mua, an egzizā ke že fūs onet;
25. il falū biē perir ākōr. pur le ku, že kite l mōd, e vē braz do man aļē separe : lōrskā dīe biēfēzā mapel a mō premīer etā. že rēprā ma trūs e

1. le ptiz. — 2. mē met. — 4. ma ttrēt. — 5. set. — 7. mez ekri. — 12. periodik. — 13. žel. — 14. inūtil. puū. diabl. — 16. sezir. — 17. propr. — 19. žem fe. bon žā. — 21. rētnā. — 22. amōte. gañe. — 23. kel savuar. — 24. egzizā.

mon cuir anglais; puis laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis ainsi sans souci. Un grand seigneur passe à Séville; il me reconnaît, je le marie; et pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne! intrigue, orage à ce sujet. Prêt à tomber dans un abîme, au moment d'épouser ma mère, mes parents m'arrivent à la file. (*Il se lève en s'échauffant.*) On se débat; c'est vous, c'est lui, c'est moi, c'est toi; non ce n'est pas nous; hé mais qui donc? (*Il retombe assis.*) O bizarre fuite d'événements! Comment cela m'est-il arrivé? Pourquoi ces choses et non pas d'autres? Qui les a fixées sur ma tête? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaîté me l'a permis; encore je dis ma gaîté, sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce *Moi* dont je m'occupe: un assemblage informe de parties inconnues; puis un chétif être imbécile; un petit animal folâtre; un jeune homme ardent au plaisir; ayant tous les goûts pour jouir; faisant tous les métiers pour vivre; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune; ambitieux par vanité; laborieux par nécessité; mais paresseux . . . avec délices! orateur selon le danger; poète par délassement; musicien par occasion; amoureux par folles bouffées; j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis l'illusion s'est détruite, et trop désabusé . . . Désabusé! . . . Suzon, Suzon, Suzon! que tu ne donnes de tourments! . . . J'entends marcher . . . on vient. Voici l'instant de la crise.

- mô küir āgle : pūi lesā la fūme o so ki sā nuris, e la ōt o miljē dū šēmē, kōm tro lard a ā pietō, žē ve rāzā de vīl ā vil, e žē viz ēsi sā susi. ā grā seņer pas a sevil, il mē rekonē, žē l mari; e pur pri
5. dāvuar ū par mē suē son epūz, il vōt ētersepte la miēn! ētrig, grāž a se sūže. pret a tōbe dāz aen abim, o momā depuze, mā mēr, mē parā marivt a la fil . . . ō se deba; se vu, se lūi, se mua, se tua; nō, se ne pa nū; e mē, ki dōk? ā! bizār sūit devenēmā! kōmā
10. sēla met il arive? purkua sé šoz e nō pa dōtr? ki lez a fīkse sūr mā tet? forse de parkurir la rut u žē sūiz ātre sā l savuār, kōm žā sortire sā l vuluār, žē le žōše dotā t flōr kē mā gete mē la pēmi; ākōr ž di mā gēte, sā savuar si el et a mua plū kē le rest;
15. ni mem kel e se moa dō žē mokūp : aen asāblaž ēform de partiz ēkonū, pūiz ā šetif ētr ēbēsil, ā pētīt animāl folātr; ā žaen om ardāt o plezir, eiā tu le gu pur žūir, fežā tu le metje pur vīvr; mētr isi, vāle la, sēlō kīl plet a la fortūn; ābisijē par vanite; lāborijē par
20. nesēsite; mē parēsē . . . ā! avek delis! oratēr sēlō le dāže, poet par delasēmā; mūzisiē par okāziō; amurē par fōl bufe; žē tū vū, tū fe, tūt ūze. pūi, līlūziō se detriūt, e tro dezaūuze . . . dézaūūze! — sūzō, sūzō, sūzō! kē tū mē don de turmā! . . . žātā marše . . . ō
25. vīē. voasi lēstā de la krīz.

1. nuris. — 4. sevil. mēakonē. žēl mári. — 6. sūže. — 7. parā. arift. fil. — 9. bizār. devenēmā. — 10. sla met. purkua (purkua) se. — 11. lez a. forse. už. — 13. pēmi. — 14. et a. plūs kē l. — 15. e se mua. ēform. — 16. ptīt animāl. — 17. eiā. — 18. vāle. — 19. lāborijē. — 20. sēlō l. — 21. dāže. delāsmā. — 22. tūt. — 24. tūm. — 25. dlā krīz.

Sganarelle. Sc. XVII.

Que le ciel la préserve à jamais de danger!
Voyez quelle bonté de vouloir me venger!
En effet, son courroux, qu'excite ma disgrâce,
M'enseigne hautement ce qu'il faut que je fasse;

5. Et l'on ne doit jamais souffrir sans dire mot
De semblables affronts, à moins qu'être un vrai sot.
Courons donc le chercher, ce pendard qui m'affronte;
Montrons notre courage à venger notre honte.
Vous apprendrez, maroufle, à rire à nos dépens,

10. Et, sans aucun respect, faire cocu les gens.

(Il revient après avoir fait quelques pas.)

Doucement, s'il vous plaît! cet homme a bien la mine
D'avoir le sang bouillant et l'ame un peu mutine;
Il pourrait bien, mettant affront dessus affront,
Charger de bois mon dos, comme il a fait mon front.

15. Je hais de tout mon cœur les esprits colériques,
Et porte un grand amour aux hommes pacifiques;
Je ne suis point battant, de peur d'être battu,
Et l'humeur débonnaire est ma grande vertu.
Mais mon honneur me dit que d'une telle offense

zganareł.

kęł sięłę lą prezêrv a žamę dę dā'ze! —
vuaie kęł bō'te dę vuluār mę vā'ze! —
an efe, sō kųru, keksit ma dizgrās,
mā'sēñę hótēmā sę kıl fo kę š fas,

5. e lō nę doa žamę sufrir, sā dir mō,
dę sā'blablęz afrō, a muē kętr ã vre so.
kūrō dō l(ę) šērše, sę pādār ki mafrō.tę;
mō.trō. nōtr kurāžę, a vā'ze nōtrę hō.tę:
vuz aprādre, marūfle, a rir a no depā,

10. e, sāz okō rēspe(k), fēr kokū lę žā!

[il revjē aprez avuār fę kęlkę pa.]

dūsemā, sil vu ple! sęt om a biē lą min
davyar lę sā būjiā e lām ã pœ mūtine;
il pur.ę biē, metāt afrō dešüz afrō,
šārže dę bua mō do, kom il a fę mō frō.

15. žę ę dę tu mō kę.r lez ęspri kōlerik,
e portę grāt amūr oz om pāsifik;
žę n siji pnē batā, dę pōr dētre batii,
e lümę.r debonēr ę ma grā.d vērtii' . . .
mē, mon ęnœ.r mę di kę dün tēl ofās

1. kę lę sięł. prezeav. — 2. vāžė. — 3. efe. eksitę. —
4. āseñ. kę žę. — 5. lō n. sufrir. — 6. vrę. — 7. dōk lę šę.še.
afrōt. — 8. mō'trō nōtr kurāž. vāžė nōtr ò.t. — 9. marūf'. —
10. rēspe. le. — 11. dūsmā. — 12. mūtīn. — 14. šažė. — 15. lez.
kōlerik. — 17. žę nę. batū'. — 18. e. grā.dę. — 19. ęnœ.r.

- Il faut absolument que je prenne vengeance:
Ma foi, laissons-le dire autant qu'il lui plaira:
Au diantre qui pourtant rien du tout en fera!
Quand j'aurai fait le brave, et qu'un fer, pour ma peine
5. M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine,
Que par la ville ira le bruit de mon trépas,
Dites-moi, mon honneur, en serez-vous plus gras?
La bière est un séjour par trop mélancolique,
Et trop malsain pour ceux qui craignent la colique.
10. Et quant à moi, je trouve, ayant tout compassé,
Qu'il vaut mieux être encor cocu que trépassé.
Quel mal cela fait-il? La jambe en devient-elle
Plus tortue, après tout, et la taille moins belle?
Peste soit qui premier trouva l'invention
15. De s'affliger l'esprit de cette vision,
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage
Aux choses que peut faire une femme volage!
Puisqu'on tient, à bon droit, tout crime personnel,
Que fait là notre honneur pour être criminel?
20. Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme:
Si nos femmes sans nous ont un commerce infâme,
Il faut que tout le mal tombe sur notre dos:
Elles font la sottise, et nous sommes les sots.
C'est un vilain abus, et les gens de police
25. Nous devraient bien régler une telle injustice.
N'avons-nous pas assez des autres accidents

- il fot apsôlümâ kẹ ẓ prên vâ.ẓâs :
 mã fua, lêsô lẹ đir otă kıl lũi plẹrạ :
 o diă.tr ki purtă riê dui tu ă fra.
 kâ ẓore fẹ lẹ brăvẹ, e kô fêr, pur mã pênẹ
5. mọra dô vilê ku trăsperse la bẹdênẹ,
 kẹ par lạ vil ira lẹ brũi de mỗ trẹpa,
 dit moạ, mơn ônợ.r, ă sre vu plũi gra?
 lạ biêr e t ă sezũr par trố melăkôlịk,
 ẽ, trố mảlsê pur sỏ ki krêñ lạ kôlịk.
10. e, kât ạ mua, ẓẹ trũvẹ, ejă tu kôpase,
 kıl vo mịez ẹtr ăkợ kôkũ kẹ trepase.
 kel mảl slạ fet ỉl? lạ ẓă.b ă đevịet ẽl ∞
 plũi tortũ, apre tu, e lạ tajũi mũê bẻlẹ?
 pẻtẹ sũa ki pẻmịe trũa lẻvăsịô ∞
15. đẹ sảflize lẻspri đẹ set viziô,
 e đataşe lỏnợ.r đẹ lỏm lẹ plũi sảẓẹ
 o şỏz kẹ pỏ fêr ỉn fam vỏlăẓẹ!
 pũiiskỏ tiê, ạ bỏ đũa, tu krim pẻşonẻlẹ,
 kẹ fẹ la nỏtr ỏnợ.r pur ẹtr kriminẻlẹ?
20. đẹz ảksịô đotrũi lỏ nu đon lẹ blămẹ :
 si no fămẹ sả nu ôt ă kỏmers ẻfămẹ,
 ỉl fo k tu lẹ mảl tỏb sũr nỏtrẹ do :
 ẻl fỏ lạ sỏtız, e nu sỏm lẹ so!
 set ă vilẻn ảbũ, e lẻ' ẓă đẹ pỏlis
25. nu đẻvre biẻ reglẻ ỉn tẻl ẻzũstis.
 nỏvỏ nu paz ảse đẹz ôtrẻ ảksidă

1. apsôlümâ. ẓẹ. — 4. brăv. pên. — 5. mọrạ. bẻdên. —
 6. vil ira. trepá. — 7. şẻré vu. — 8. et ă. — 9. trố mảlsẻ'. —
 10. trũv. — 12. sỏlạ. — 13. bẻl. — 15. setẹ. — 17. vỏlăẓ. —
 18. tiẻt. pẻşonẻl. — 19. kriminẻl. — 20. blăm. — 21. nỏ fam.
 nuz. ẻfăm. — 22. nỏtr. — 23. le so. — 24. set. le. pỏlisẹ.

Qui nous viennent happer en dépit de nos dents?
Les querelles, procès, faim, soif, et maladie,
Troublent-ils pas assez le repos de la vie,
Sans s'aller, de surcroît, aviser sottement

5. De se faire un chagrin qui n'a nul fondement?
Moquons-nous de cela, méprisons les alarmes,
Et mettons sous nos pieds les soupirs et les larmes.
Si ma femme a failli, qu'elle pleure bien fort;
Mais pourquoi, moi, pleurer, puisque je n'ai pas tort?

10. En tout cas, ce qui peut m'ôter ma fâcherie,
C'est que je ne suis pas seul de ma confrérie.
Voir cajoler sa femme, et n'en témoigner rien,
Se pratique aujourd'hui par force gens de bien.
N'allons donc point chercher à faire une querelle

15. Pour un affront qui n'est que pure bagatelle.
L'on m'appellera sot de ne me venger pas;
Mais je le serais fort, de courir au trépas.

(Mettant la main sur sa poitrine.)

Je me sens là pourtant remuer une bile
Qui veut me conseiller quelque action virile:

20. Oui! le courroux me prend; c'est trop être poltron:
Je veux résolument me venger du larron.
Déjà pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflamme,
Je vais dire partout qu'il couche avec ma femme.

- ki nu viēņe aper ā depi de no dā?
 le kērēļe, prōsē, fē, suāf e maļadiē,
 trublē tīl paz ase le rpo de la viē,
 sā saļe, de sūr kroa, avize sōtmā
5. de s tēr ā šagrē ki nā nūl fōdemā?
 mōkō nu de sla! meprizō lez aļarmē
 e metō su no pīe le supīrz e le larmē.
 si mā fam a faīī, kēl plœr biē' fôr;
 me purkua, mua, plœre, pūiskē ž ne pa tôr?
10. ā tu ka, sē ki pœ mote mā fašeri,
 sē kē žē ne sūi pa sœļ de mā kōfrēri.
 vuār kažole sā fāmē e nā temuāne riē,
 sē pratik ožurdūi par forse žā de biē.
 nālō dō poē šersēr a fēr iū kreļē
15. pur æn afrō kī ne kē pū.r bagatēļe.
 ō mapelra so de ne mē vāže pa!
 mē žē l sre tôr, de kurīr o trepa!
 [mētā la mē sūr sā puātrin.]
 žē mē sā lā purtā rēmlier un biļe
 ki vœ mē kōsēiē kelk aksiō viril:
20. nuī! le kuŗn m prā; sē trop ētrē pōltrō:
 žē vœ rēzōlūmā mē vāže dū lārō.
 dēža, pur kōmāse, dā lardœ.r ki māflāmē,
 žē vē dīr partu kil kūš avek mā famē.

1. viēn | ape ā. — 2. le kērēl, prōsē. maļadi. — 3. trup tīl paz. vi. — 4. sūr kroa. — 5. sē. na nūl. — 6. nū. aļarm. — 7. metō. larm. — 8. faīī. — 9. ne. — 10. fašeri. — 12. fam. — 13. pratik. — 14. puē šēšē. kērēl. — 15. ne. bagatēl. — 16. nem. — 18. lā. biļ. — 19. viril. — 20. mē. ētr pōltrō. — 21. rēzōlūmā. — 22. lardœ.r. āflām. — 23. ve. fām.

HENRI DE BORNIER.

M. de Bornier, né à Lunel (Hérault), le 25 décembre 1825, à Paris depuis 1845, a adopté sa prononciation actuelle en Touraine. Il croit que la prononciation française idéale est celle d'un méridional qui a su se défaire de ses provincialismes. Sa déclamation (de la scène 2, acte 1^{er} de la Fille de Roland) qu'il disait conforme à celle de Victor Hugo, était celle d'un acteur : les vers furent prononcés comme de la prose, sans que, toutefois, leur rythme fût entièrement supprimé. Selon lui aussi, les *e* sourds (muets) servent à marquer l'importance d'un mot ou d'un passage ; plus on appuie, plus il faut en prononcer. Il les faisait sonner plusieurs fois même devant des voyelles, au milieu de l'hémistiche (p. 97, l. 12 ; p. 99, l. 23 ; p. 101, l. 9, 12. Si le sens le demandait, il passait d'un vers à un autre sans faire la moindre pause. — M. de Bornier n'a gardé de son origine méridionale qu'une prononciation énergique (probablement dentale) de *r* ; une fois, il a prononcé *e* ouvert (*j'ai* p. 101, l. 25) contre les règles des orthoépistes. Les mots *les*, *des*, etc. avaient un *e* ouvert ou mi-ouvert ; les *ç* disparaissaient fréquemment et causaient ainsi les assimilations habituelles.

Fille de Roland. A. I, se. 2.

Vous connaissez, Radbert, le but de mon voyage,
Ou plutôt de ce long et dur pèlerinage :
Je sentais, j'étais sûr, qu'en retrouvant les lieux
Témoins de mon forfait, je le pleurerais mieux.

5. Poussé par ce désir qu'en vain l'âme comprime
J'avais soif de revoir le théâtre du crime,
Ces monts pyrénéens et ce fatal vallon
Où Roland a péri, livré par Ganelon!

Je les reconnus trop, ces pics tristes et sombres;
10. Ces torrents, ces pins noirs aux gigantesques ombres;
C'était bien Roncevaux! Seulement, par endroits
L'herbe verte était plus épaisse qu'autrefois!
C'est qu'ils ont lutté là, lutté sans espérance,
Pour le grand Empereur et pour la douce France,

15. Les superbes héros, mes nobles compagnons,
Dont j'ose à peine encor me rappeler les noms;
C'est que de leur sang pur cette terre est trempée,
C'est que si je cherchais du bout de mon épée,
En remuant le sol, sans doute je pourrais
20. Retrouver un ami dans ce que j'y verrais!

fiĭ de rolă.

- vu kōnese, raĉbêr, lę bii de mō vuaiāžę,
u pliĭto de sę lō. e dii.r pēlerināž :
žę sātę, žetę sūi.r, kã reġruvā lę lię
temuē de mō forfę, žę l plęręrę mię.
5. puse pař sę dezir kã vę lāmę kōpřim
žave suāf de rvuār lę teatr dii krim,
se mō pireneē e sę faġal valō
u rolă a peri, livre pař gaņęlō!
žę lę reķoni tro, sę pik tristęz e sō.br,
10. sę torā, sę pę nuārz o žigātesķez ō.br;
setę bię rō'sęvo! sęļemā, pař ādruā,
lērb vētę etę pliuz epeš kōtr fua!
sę kiľz ō lūte la, lūte sāz esperās
pūr lę grāt āprę.r e pur la dūs frās,
15. lę süperbe ěró, me nobl kōpañō,
dō žōz a pēn ākōr me raple lę nō;
sę kę de lęř sã pli.r set tēr ę trā.pe,
sę kę si žę šerše dii bu d mon epe,
ā řemiiā l sol, sã dūtę žę pure
20. reġruvēr æn ami dā sę kę ži vēřę!

1. vuaiāž. — 2. lō. pēlerināž. — 3. sātę. le lię. — 4. forfę.
žę lę. — 5. lām. — 6. řvuār. — 7. se. — 8. a. — 9. le. tro. se. —
10. torā. noār. — 11. rō'sęvó. ādroa. — 12. leurb vēř. kotřęfua.
— 13. se. — 15. le. me noblę. — 16. raple le. — 17. se. setę
tēr. trā.pe. — 18. de. — 19. lę sol. dūt. pūrę ∞.

C'est qu'on découvre encor, sous les roches voisines,
Des cadavres percés des flèches sarrazines! . . .

[Radbert.

Calmez - vous, Amaury!

Amaury.]

Moi? Je suis Ganelon,

Ganelon le Judas, le traître, le félon!

5. Je restai là trois jours; au fond de ma pensée
Je revoyais mon crime et ma honte passée,
Ma haine pour Roland, ma jalouse fureur,
Nos défis échangés aux yeux de l'Empereur,
Les douze pairs livrés aux Sarrazins d'Espagne
10. Par moi comte et baron, parent de Charlemagne!
Il me semblait entendre, au milieu des rochers,
Nos preux tomber surpris par les coups des archers,
Olivier et Turpin, mouvantes citadelles,
Terribles, se ruer parmi les infidèles,
15. Et Roland, dans la mort sublime et triomphant,
Faisant trembler les monts du son de l'oliphant!
— J'étais là seul, mon âme en mon crime absorbée,
Frissonnant, à genoux, la poitrine courbée;
Je priais, je pleurais; la nuit autour de moi
20. Descendait, pénétrant mon cœur d'un vague effroi.
Tout à coup retentit le tonnerre, et la rage
De l'ouragan me vient rappeler cet orage
Dont Charlemagne, au bruit du tonnerre roulant,

se kō dekūvr ākōr, su lę roš vūaziu,
de kađavr perse de flēš sarazin.

[rađbēr.

kałme-vú. amorí.

amori.]

mua? — žę sūi gānlō,

ganlō lę žüdá, lę trêtr, lę fēlō!

5. žę rešte la, truą žūr; o fō d ma pāse
žę revuaję mō krīm e ma ōt pase,
ma ên pur rolā, ma žālūz fiirę.r,
no defiz ešāžez oz ię de lāperę.r,
lę dūz pēr livrež o sarazē despān
10. par mua, kōt e barō, parā t šarlemān!
il me sāblęt ātā.dr, o milie de roše,
no prę tōbe sūrpri par lę ku dez arše,
olivie e türpē, muvā.t sitađel,
tęribl, se rüe parmi lež eđdēlē,
15. e rolā, dā lā mōr, süblim e triōfā,
fezā trāble lę mō dü sō de lolifā!
žetę lá, sę.l, mō ām ā mō krīm apsörbe,
frisonā, a žmu, lā puātrin kūrbe;
žę prię, š plęre; lā nüit otūr de mua ∞
20. dešāde, penetrā mō kę.r dē vag efrņa.
tut a ku, reťāti l tönēr, e lā rāž
de luragā me viē raple set grāž;
dō šarlemānē, o brüi dü tönēr rulā,

1. se. — 2. de flēš sarazin. — 3. ganlō'. — 4. fēlō. —
5. truą. de. — 6. ōte. — 7. rolā. žālūž. — 8. āprę.r. —
9. dus pēr. despān. — 10. bārō. de šarlemān. — 11. de. — 12. le.
dez. — 13. türpē. sitađel. — 14. lež eđdēl. — 16. le. — 17. sę.l.
— 18. a ženu. — 19. žę plęre. — 21. lę. rāž ∞. — 22. grāž. —
23. šarlemān.

- Disait: C'est le grand deuil pour la mort de Roland!
A tous ces souvenirs la force m'abandonne,
Et j'embrasse la terre en m'écriant: Pardonne!
Avant la mort, grande ombre, accorde-moi la paix,
5. Suis-je donc condamné pour jamais? — Pour jamais!
Répondit une voix. Je relevai la tête,
Et je crus voir, je vis, sous l'horrible tempête,
Parmi les rocs fumants qui m'entouraient partout,
Un homme, un chevalier, immobile et debout.
10. Un blanc linceul couvrait jusqu'aux pieds le fantôme,
Mais laissait deviner la cuirasse et le heaume;
Et la voix même avait cet accent souverain
Et rude qu'elle prend dans le casque d'airain.
— Eh! quoi, Roland! criai-je, ô martyr que j'implore,
15. Pas de pardon, jamais? — Jamais! répond encore
La voix sinistre. Au loin, de sommets en sommets,
La montagne redit le mot fatal: Jamais:
Et moi, qu'avait brisé cet arrêt de la tombe,
Je tombais sur le sol comme un cadavre tombe.
20. Quand je me relevai, le jour brillait aux cieux,
Et je redescendis le mont silencieux.
Un moment, je voulus au fond de ces retraites
M'ensevelir, ainsi que vos anachorètes;
Mais je me rappelai, mon père, vos avis:
25. D'autres devoirs me sont imposés: j'ai mon fils!
-

- dize : se lę gră dę.i pur lă môr dę rolă!
a tu se suvenîr lă fors maḃădonę,
e žăbraž lă tēr ā mekriiā : pardone!
avā lă môr, grād ô.br, aḃorde mua lă pe,
5. siî žę dô kôḃane pūr žâmĉ' — pur žâmĉ'! ∞
repôdit ün vua. žę reļve lă tet
e š krii vuār, žę vi, su lęriblē tāpĉt,
parmi lę rok fiimā ki măture partu, ∞
ęn ęm, ā šęvalię, imobile, e ḃebu.
10. ā blā lĕsœl knvrĕ žũsko pie lę fătômę,
mô leşę ḃevine lă küirās e lę ęm;
e lă vua memę ave şet aksā suvrĕ ∞
e riid, kel prā dā lę kaşk derĕ.
— e! kua, rolă! kriĕ ž, o martir ke žĕplôre,
15. pa d pardô, žâmĉ? — žâmĉ! repôt ākôr ∞
lă vua sinistr. — o lĕĕ, ḃę somez ā some,
lă môtan řędi le mo faţal : žâmĉ'.
e mua, kaḃe brize şet are d lă tō.b,
žę tōbe süir lę sol kęm ā kaḃavr tō.bę.
20. kă žę mę reļve, lę žūr briĕt o siĕ,
e žę řęḃşădi lę mō silăsiĕ. —
ā momă, žę vuliiz o fō d se řętrĕt
măşęvelir, ĕsi ke voz anaḃoreţ;
me žę m raple, mō pêr, voz aḃi:
25. dôtr dvuār mę sôt ĕpoze : žę mō fis.

1. se. — 2. se. aḃădôn. — 3. âbraş. pardôn. — 5. dô'. žâmĉ.
6. ünş. reļve. tet. — 7. žę. — 8. le. *après partu un petit repos.*
— 9. imobil e. — 10. fătôm. — 11. küirās. — 12. mem. suvrĕ.
— 13. kaşķ. — 14. ĕplôr. — 17. môtanę. žâmĉ. — 18. ḃę lă. —
19. tōbĕ. tō.b. — 22. se. — 24. mę rapĕĕ. — 25. ḃęvuār.

M. SILVAIN ET M^{ME} BARTET.

Pour voir comment on déclame sur la scène des vers lyriques, j'ai assisté à plusieurs représentations de la *Grisélidis* de MM. Sylvestre et Morand, mystère représenté pour la 1^{re} fois à Paris. sur la scène de la Comédie Française, le 15 mai 1891, et qui abonde en vers lyriques. J'ai choisi comme exemples le dialogue d'adieu du premier acte (sc. 10) et le monologue en vers libres de *Grisélidis* (M^{me} Bartet) de l'acte deuxième. La déclamation des deux acteurs correspondait au caractère de la poésie: les vers furent prononcés avec une certaine solennité qui elle-même prenait son expression acoustique par une lenteur relative de la récitation, par un plus grand soin dans l'articulation des phrases, des mots et de leurs éléments constitutifs, surtout des *e* sourds qui ne disparaissaient qu'en petit nombre, enfin par une attention suivie faite au rythme, aux accents (logiques) du vers, qui se faisaient valoir beaucoup plus que dans la déclamation de vers héroïques. La prononciation des deux acteurs était celle qui est enseignée par les professeurs du Conservatoire: *r* dentale; *les. des. mes.* etc. avec *e* ouvert, etc., ce qui ne les empêchait pas, du reste, de faire entendre, de temps à autre, une *r* vélaire, même *grasseyée*, des *e* mi-ouverts au lieu d'*e* fermés, et de commettre d'autres petites infractions aux règles des orthoépistes. Il y avait, dans chaque représentation, de petites divergences que je n'ai pas notées, pour tout le reste, voir notre texte figuré.

Grisélidis. A. I, sc. 10.

Grisélidis (M^{me} Bartet).

Il est donc vrai! c'est l'heure,

L'heure si triste des adieux!

Jusqu'iei dans cette demeure

Vous n'aviez fait jamais encor pleurer mes yeux!

Le Marquis (M. Silvain).

5. Va, le ciel nous réserve un retour radieux!

Grisélidis.

Ne tardez pas. J'ai peur. Un pressentiment sombre

Me fait craindre un désastre où notre amour ne sombre.

Pensez à ma détresse au moins dans le combat!

Si vous avez là-bas toujours l'âme occupée

10. De moi, je porterai bonheur à votre épée!

(Elle se cache la tête dans les mains.)

A! Dieu, je sens mon cœur qui sanglote et qui bat

(à se briser).

Pardon, mon seigneur et mon maître!

Je voulais être forte et vous voyez mes pleurs.

Le Marquis.

J'y vois, Grisélidis, ta tendresse apparaître.

15. Les larmes du matin font plus belles les fleurs!

Mais mon cœur en goûtant ces trop dangereux charmes

S'en pourrait amollir.

Grisélidis, cache-moi donc tes larmes

Car devant le devoir je ne veux pas faiblir,

grizelidis.

grizelidis.

il ę dō vrę! sę lę.r,
lę.r si triste dez ađiō!
zůskįsi dā sęte dęmę.r

vu nąjįe fę ząmez ākōr plęre mez įe!
lę marki.

5. va, lę siēl nu rezerv ā rętūr rādįe!

grizelidis.

nę tārde pá. že pę.r. ā pręsātimā sō.br
mę fę krē.dr ā dezastr u nętr amūr nę sō.br.
pāsez a mą detres o mųē dā lę kōba!
si vuz ave lą ba tuzūr lām okųpe ∞

10. dę moą, že portęre bęnę.r a vętr epe! . . .
(ēl sę kaš lą tet dā le mē.)

a! dįe, že sā mō kę.r ki sā'glot e ki ba

a z brize.

pardō, mō sęnę.r e mō mētr!

že vulez ētr fōrt e vu vųąjįe mę plę.r.

lę marki.

ži vųą, grizelidis, lą tādrez aparētr.

15. lę larm dū matē fō plū bēl lę flę.r!

mę mō kę.r ā gutā sę trę dāžęrę šarmę
sā puret amolir.

grizelidis, kaš moą dō tę larm,

kar dęvā l dęvuār že nę vę pa fęblir,

1. dōk. se. — 11. ba. — 13. me plę.r. — 14. tādres. —
15. le ląmę. le. — 16. se. — 18. mųą. te. — 19. lę.

En combattant pour Dieu nous aurons la victoire!

Toi qui, bien que mon front déjà fût argenté

Par la guerre et le temps, m'a donné ta beauté,

Je te dois bien un peu de gloire

5. Et mon bonheur du moins je l'aurai mérité.

Grisélidis.

Si longtemps loin de vous, mon Dieu, je n'y puis croire!

Le Marquis.

Pour te faire moins long le temps de cet exil

Et, bien qu'un nécromant menaçât d'un péril

Ta vertu, si jamais tu passais cette enceinte,

10. Te jugeant impeccable à l'égal d'une sainte,
Je veux que librement tu vives dans ces lieux
Comme l'oiseau qui vole au soleil dans l'espace.

Grisélidis.

Le ciel est sans soleil quand je n'ai plus vos yeux,

C'est eux que chercheront les miens dans l'air qui passe.

15. J'accepte pour cela seulement, cher époux,
Merci de croire en moi comme je crois en vous!

Le Marquis.

Vois-tu, c'est que je t'aime et que j'ai foi, chère âme,

Aux serments que jadis nous avons échangés!

Grisélidis.

Depuis ces jours heureux nos cœurs sont-ils changés!

Le Marquis.

20. Eh bien! redis-les-moi, ces mots, ces mots de flamme
Qui me consolèrent : promesses de vertu

à kôbatâ pūr diœ muz orô la viktuar!
tuâ ki, biê kẹ mô frô deza fiit arzâte
par la gêr e l tâ, ma done ta bote,
zêt dua biê ã po d ghâr

5. e mô bonœ.r dii muê zẹ lore merite.

grizelidis.

si lôta hê de vu, mô' diœ, zẹ ni puii krôar!

lẹ mârki.

pūr tẹ fêr muê lō lẹ tâ de set egzil
e, biê kê nekromâ menasa dũ peril ∞
ta vertii, si zame tui pāse sêt āsê.t.

10. tẹ züzât êpe'kabl a legal diin sê.t,
zẹ vœ kẹ libremã tui viv dā sẹ liœ
kom hūzo ki vol o solêi dā lēspas.

grizelidis.

lẹ siel e sâ' solêi kê zẹ ne plii voz iœ.
set œ kẹ şerşerô lẹ miê dā lēr ki pāse.

15. zăksepte pur sęlă sœlmă, šêr epu.
mêrsi de kruâr ã mua kom zẹ kruaz ã vu!

lẹ mârki.

vua tii', sẹ kẹ zẹ tēm e k ze fua, šê'r am,
o sœrmă kẹ žadi nuz avôz ešăže!

grizelidis.

depui sẹ žurz œrœ no kœ.r sôt il šăžé!

lẹ mârki.

20. e biê! ředi lẹ mua, sẹ mo, sẹ mo de flām
ki mę kôsolerô, promêz de vértii

1. orô. — 3. lẹ tâ. — 4. zẹ tẹ doa. de. — 5. lore. —
7. egzil. — 8. peril. — 10. êpe'kabl. — 11. se. — 12. eşpas. —
13. e. — 14. set. le. pās. — 15. sœlemă. — 17. se. — 19. se. —
20. e biê. le mua. se. se. — 21. promesz.

Et promesses d'amour que mon amour adore !
Redis-moi tout cela, veux-tu ?

Grisélidis.

Ce que j'avais juré, je vous le jure encore :
Devant ce soleil qui monte aux cieux clairs

5. Et rayonne au-dessus du calice des mers,
Comme aux mains du prêtre l'hostie,
Je vous donne ma foi librement consentie ;
Que mes gages d'amour vous soient donc confirmés,
Sachez que je vous aime autant que vous m'aimez.

10. Votre volonté me fût-elle même
Cruelle à mourir, j'accepte mon sort
Et j'obéirai puisque je vous aime
Jusque dans la mort.

Le Marquis,

(lui montrant la campagne baignée de lumière).

Le ciel se réjouit à voir notre tendresse.

15. Les beaux jours sont venus ! C'est la grande allégresse
Des choses, dans l'air tiède et vibrant de l'été.
De voix et de parfums le bois est enchanté,
Le monde n'est qu'une caresse !
Savoure ces douceurs cependant que là-bas,
20. L'âme d'un souvenir blessée,
Je porterai dans les combats
Un cœur tout plein de ta pensée.

Grisélidis.

Dans la nature, hélas ! sans vous rien ne m'est doux.
L'aumône emplira mes journées

e promez damūr kẹ mon amūr adôr!
 rẹdi mua tú sẹla, vœ tũ?

grizelidis.

sẹ kẹ ẓavẹ žiure, ẓẹ vu lẹ žiur ākôr:
 devā sẹ sólêj ki môt o siæ klêr ∞

5. e rejon o desii dũ kaliz de mēr,

kem o mẽ. dũ prêtr lẹstĩ,

ẓẹ vu dôn ma fua libremā kôsāti;
 kẹ mẹ gaž damūr vu sua dō kōfirme,
 saše kẹ ẓẹ vuz em otā kẹ vu mēme.

10. votr volôte mẹ fiit el mēm ∞

kriiēl a murir, ẓaksēptẹ mō sôr

e ẓobeire, pũjskẹ ẓẹ vuz êm

žiiskẹ dā la môr.

lẹ marki.

(lũi mōtrā la kapañ beñe d lümjêr.)

lẹ siel sẹ režuit a vuār netr tādres.

15. lẹ bô žiur sō venũ! sẹ la grā.d ałegrez ∞

de šöz, dā lēr tiēd e vibrā de lete.

de vuaz e de parfœ lẹ buaz et āšāte,

lẹ mō.d ne künę karês!

savũrẹ sẹ dusœ.r sẹpādā kẹ la ba,

20. lām dũ suvnir blése,

ẓẹ portre dā lẹ kōba

œ kœ.r tu plē de ta pāse.

grizelidis.

dā la nałti.r, elās! sã vu riē ne mẹ du.

lomon āplira mẹ žurne

1. proměz. — 5. rejon. kalis. — 7. donę. — 9. êm. — 14. režui. — 15. le. se. — 16. de. — 17. et. — 18. mō.dę. ne. — 19. savũr se. — 20. lāmę. suvenir. — 21. portęre. le. — 23. me. — 24. me.

Et de ces libertés que vous m'avez données,
La seule que je veuille est de prier pour vous.
On est plus près de Dieu sur les collines vertes
Dans la solitude des soirs,

5. Quand les roses encore ouvertes
Se balancent dans l'air comme des encensoirs!
Tout prie autour de nous, à ces heures bénies.
Leurs vœux avec les miens vers le ciel monteront
Et les astres, le long des voûtes infinies,

10. Verseront la pitié de Dieu sur votre front!

(On entend au dehors sonner une fanfare.)

Le Marquis.

Il faut partir!

Grisélidis.

Non pas sans avoir, je l'espère,
Embrassé notre enfant.

Le Marquis.

C'est vrai, chez moi l'époux

15. Allait presque oublier le père.

(Appelant Bertrade qui entre.)

Bertrade . . . fais venir Loys auprès de nous.

e dę se liberte kę vu mave done,
 la sęl kę žę vę.i ę dę prije pur vu.
 ęn ę plii pre dę dię sūr le kęlın vęrt
 dā la sęlitiudę dę suār,

5. kā le rōžęz ākōr uvęrt
 sę bālā.s dā lēr kęm dęz āsāsuār!
 tu pri otūr dę nu, ā sez ę.r bęni.
 lęr vęz avek le mĭĭ vęr le sięl mōtrō
 e lez āstr, le lō dę vūtez ěfini

10. vęrsęrō la pitje dę dię sūr vętrę frō!
 (ęn ātā o dęōr sęne ũn fāfār.)

le mārki.

il fo partir!

grizelidis.

nō pa, sāz avnār, žę lespēr,
 ābrāse nętr āfā.

le mārki.

sę vre, še mųā lepu

15. āle prešk ublije le pēr.

(apelā bertrād ki ā.tr.)

bertrād . . . fę vnūr loiz opre dę nu.

1. se. — 2. e. — 4. de. — 5. le. — 6. dez. — 7. sez. —
 9. lez. de. — 16. vęnĭr.

Grisélidis. A. II, se. 3.

La mer! et sur les flots toujours bleus, toujours calmes,
Jusqu'au sable roulant l'argent clair de leurs palmes,
Des voiles comme des oiseaux,
A la fois changeants et fidèles,
Effleurent d'une blancheur d'ailes
La face tremblante des eaux!

Mais, hélas! sur ces bords, où tristement je marche,
En vain j'attends ton vol, ô colombe de l'arche,
Messagère d'espoir m'annonçant le retour! . . .

Six mois déjà que, chaque jour,
Devant comme après l'heure où, dans le crépuscule,
Palpite le voile des airs,
Que le soleil se lève ou dans le ciel recule,
Mes yeux fouillent en vain les horizons déserts.

Sourire de l'aube vermeille,
Adieu du soir éblouissant,
N'ont pour moi qu'une ombre pareille.
Tout m'est douleur quand je pense à l'absent!
— Il partit au printemps. Voici venir l'automne

20. Qui dépouille les rameaux verts!

Des roses, sous l'été, les cœurs se sont ouverts,
Et, du temps, le pas monotone

grizelidis.

la mēr! e sūr lē flo tūzūr blœ, tūzūr kałm,
žusko sabl rnlā laržā klēr dē lœr pałm,
dē vuāl kôm dez ūazo,
a la fua šāžāz e fidēl,
5. eflœ.r dūn blāšœ.r dēl ∞
la fas trā'blātē dez o!

mēz olās! sūr sē bôr, u trīstēmā žē marš,
ā vē žatā tō vol, o kolō.b dē larš,
mešažêrē despuār manōsā lē rētūr! . . .

10. si mua dēžā, kē, šāk zūr
dēvā kôm aprē lœ.r u, dā lē krepūskūl,
palpitē lē vuāl dez êr,
kē lē solēi sē lēv u dā lē siēl rēkūl,
mez iœ fuijt ā vē lēz orizō dezêr.

15. sūrīr dē lōb vermēi,
adīœ dū suār ebluisā ∞
nō pur mua kūn ōbrē parei ∞
tu mē dulœ.r kā žē pās a lapsā!
— il partit o prētā. voasi venīr lotōn
20. ki depuij lē ramo vēr!
dē rožē sn lete, lē kœ.r sē sôt uvēr,
e, dū tā, lē pa monōtōn ∞

1. le. tūžúr. tūžúr. — 2. sablē. — 3. de vuāl. dez. — 4. fidēl.
— 5. dēl — 6. trāblā(t) de. — 7. se. — 9. mešažêr. — 10. šā(k)g.
— 11. krepūskūl. — 12. dez. — 13. rēkūl. — 14. mez. fuijt. lœz.
— 16. ebluisā |. — 18. me. — 19. prētā'. — 21. dē.

N'a sonné, dans mon cœur, que le glas des hivers.

Bientôt la mer sera farouche

Et, telle qu'un monstre qui mord,

Avec des baves à la bouche,

5. Dans ses flancs bercera la mort!

Ah! qu'il revienne, avant que, sur le flot sauvage,

Sanglote la clameur des naufragés perdus,

Ou je mourrai, sur le rivage,

Les bras vers sa tombe tendus!

10. — Dieu ne le voudra pas pour l'enfant qui nous aime.

Quelquefois la douleur au cœur met un blasphème!

Tout est bien, puisque tu le fis!

Seigneur, pardonne à ma démente:

Je vais, dans les yeux de mon fils,

15. Comme en un ciel plus pur adorer ta clémence.

na sone, dă mō kœ.r, kę lę gla dez ivêr.

biĕto lă mēr sęra farnșę

e, tĕl kă mō.strę ki mōr,

avĕk de băvez ă lă buș,

5. dă sę flă bersęra lă mōr!

a! kĭl revĭen, avă kę, sūr lę flo sovăž,

săglot lă klāmœ.r de nofraže perdü,

u žę mure, sūr l rivăž,

lę bra ver să tō.bę tădü!

10. — Dĭœ nę lę vudra pa pur lăfă ki nuz ęm.

kĕlķęfuă lă dulœ.r o kœ.r met ă blasfêmę!

tut ę biĕ, pŭĭskę tŭ lę fi!

señœ.r, pardôn ă mă demă.s:

žę vę, dă lez ĭœ de mō fis,

15. kôm an ă siĕl plŭ pŭ.r ădôre tă klemă.s.

1. sone. dez — 2. farnș. — 3. tĕl. — 4. de. buș. — 5. se.
— 6. sūr. — 7. săglotę. de. — 8. mŭre. lę. — 12. e. — 14. lez.

FRANÇOIS COPPÉE.

M. Coppée, né à Paris, le 12 janvier 1842, m'a lu, avec beaucoup de verve, sa poésie „Pour ne pas vieillir“ (les Paroles sincères, 2^e éd. Paris 1891, p. 51 ss.), assez lentement au commencement, et avec plus de rapidité vers la fin, et il en a répété les premières strophes très lentement, pour me permettre d'observer tout à mon aise les détails de sa prononciation. Les césures et les rimes furent marquées distinctement; si le sens le demandait, la parole glissait d'un vers à l'autre avec une pause presque inaperceptible. L'accent oratoire ne frappait que rarement des syllabes non sujettes à l'accent logique des phrases. Les *e* sourds furent presque toujours gardés au corps des hémistiches; deux fois seulement, p. 119, l. 9 et p. 121, l. 2 l'*e* de *me* disparaissait presque entièrement et fut remplacé par la longueur des voyelles voisines. Dans le v. 46 (p. 123, l. 2), la perte de l'*e* dans *gardent* (phonétiquement *gard*) fut réparée par la pause qui suit ce mot. Souvent, M. Coppée prononçait les *e* sourds à la fin du vers ([p. 119, l. 9]; p. 121, l. 5, 21; p. 123, l. 11), avec une certaine hésitation, il est vrai; il ne recula même pas devant un *e* féminin prononcé devant une voyelle, à la fin du premier hémistiché (v. 3, dans la répétition lente de ce vers) ou même au beau milieu d'un demi-vers (p. 123, l. 7). — Quant à sa prononciation proprement dite, M. Coppée roula énergiquement les *r* qu'il croit faire grasseyer un peu; il prononça *les, des* etc. avec un *e* ouvert, et fit sonner souvent la diphtongue *ya* comme *oa* p. 121, l. 15; p. 123, l. 3 et 4.

Pour Ne Pas Vieillir.

Sais-tu que voilà dix ans, ma sincère,
Que nous nous aimons si fort et si bien ?
Et c'est, pour ma route, un poids nécessaire,
Ton bras confiant posé sur le mien.

5. Le charme profond par qui tu m'attires,
Pour jamais, ma douce, a su me fixer,
Depuis le moment où nos deux sourires
Se sont confondus en un seul baiser..

Je m'offrais alors pour que tu me prisses;

10. Mais cela pouvait ne durer qu'un jour.
L'aveugle désir sème les caprices;
A peine un sur cent fleurit en amour.

Nous les connaissions, les adieux vulgaires,
Comme il s'en fait tant sur le grand chemin.

15. Le mot: «Pour toujours», je n'y croyais guères;
Tu songeais: «Cela va finir demain».

Mais nos cœurs, brisés en mainte aventure,
Furent recueillis morceau par morceau.

- Notre amour fragile, et qui pourtant dure,
20. Est fait de débris comme un nid d'oiseau.

pur nę pa vjeir.

se tũ kę voalą diz ă, mą sėsēr,
kę un nuz ęmō si fort e si bię?
e se, pur mą rutę, ă poą nesēsēr,
tō bra kōfiā poze sūr lę mię.

5. lę șarmę profō par ki tũ matur,
pur žamę, mą dus, a sũ mę fikse,
dępiĩ lę momāt u no đe surir
se sō kōfōdũz, ąn ă sęl beze.

žę mofrez ąlōr pur kę tũ mę prisę;

10. mę sęlą puę nę diire kō žūr.
lavę,gle dezir sęmę lę kapri:s;
ą pen ă sūr sã flęrit ąn ąmūr.

nu lę konesiō, lez ąđię vŭlgēr,
kōm ȷl sã fe tã sūr lę gră șemē.

15. lę mo: «pur tužūr», žę ni kroąię gēr;
tũ sōže: «sęlą vą finir đemē».

mę no kę.r, brizez ă mēt ąvātũ.r,
fũ.r rękęji mōrso par mōrso.

notr ąmur frąžil, e ki purtā diũ.r,

20. ę fe đę debri kōm ă ni doązo.

1. vualą. — 2. ęmō. — 3. se. rut. puą. — 4. bra. — 5. profō.
6. žamę. fikse. — 8. kōfōdũz. — 9. tũm pris. — 11. ąvę,gle. le
kapris. — 13. le. lez. — 16. sęl. finir. — 19. purtā.

Sur lui nous veillons tous deux, ma jolie!
Mais, les jours brumeux, je me dis à part,
Avec un soupir de mélancolie,
Que tout ce bonheur est venu bien tard.

5. Je vieillis, hélas! je descends la rampe,
Et la lassitude alourdit mes pas.
Regarde: L'hiver a mis sur ma tempe
Son premier flocon qui ne fondra pas.

- Et toi, dont le cœur dans les yeux se montre,
10. Tu n'es déjà plus l'enfant d'autrefois;
Et, depuis le jour de notre rencontre,
Dix ans sont passés. Compte sur tes doigts.

- Mais, quand un amour est tel que le nôtre,
Qu'importe, après tout, qu'on se fasse vieux!
15. Nous pouvons rester jeunes l'un pour l'autre,
En nous aimant plus, en nous aimant mieux.

- Vois ces deux époux dont la tête tremble,
Assis côte à côte, heureux sans parler.
A force de vivre à toute heure ensemble,
20. Vois, ils ont fini par se ressembler.

Descendons comme eux la pente insensible,
Laissons naître et fuir les brèves saisons.
En ne nous quittant que le moins possible,
Nous ne verrons pas que nous vieillissons.

sür lüi nu vejō tu dæ, ma žolī!
 mê, lę žur brümæ, žę m(ę) diz a pār,
 avek æ supir dę melākoli,
 kę tu sę bonęr ę venü biē tār.

5. žę viėjī(z), elās! žę dęsā lą rā.pę,
 e lą lasitiūd alūrdi mę pa.
 ręgard: livēr a mi sür ma tā.p
 sō pręmie flókō ki nę fōdra pa.

- e tua, dō lę kę.r dā lez iæ sę mö.tr,
 10. tii nę dežą plii lāfā dotręfua;
 e depüi lę žūr de nętrę rā.kōtr,
 diz ā sō pase. kōtę sür tę dua.

- mē, kāt æn amūr ę tēl kę lę nōtr,
 kē'pōrt, aprę tu, kō sę fasę viæ!
 15. nu puvō rēste žę.n lō pur lōtr,
 ā nuz emā plūs, ā nuz emā mīæ.

- voą sę dęz epu dō lą tętę trā.bl,
 asi kot a kot(ę), æræ sā parle.
 a forę dę vīvr a tut ær āsā.bl,
 20. voą, ilz ō fīni par sę ręsāble.

dęsādō kom æ lą pāt ēsāsiblę,
 lęsō nētr e fiiir lę brēvę sęzō.
 ā nę nu kītā kę lę moē pōsibl,
 nu nę vērō pa kę nu viėjīsō.

2. le. mę. — 5. viėjī'. rā.p. — 6. me. — 8. flókō. — 9. lez.
 — 10. ne. — 12. pase. — 13. tēl. — 14. kō sę fasę. — 15. rēste
 žęn. — 17. vūą. epu. — 18. kot. æræ. — 19. forę. — 20. vūą.
 — 21. ēsāsībl. — 23. mųē.

C'est la récompense; on peut la prédire.
Les amants constants gardent, et très tard,
Sur leur lèvre pâle un jeune sourire,
Dans leurs yeux fanés un jeune regard.

5. Au fond du foyer, braise encore vivante,
Toujours la tendresse en eux brûle un peu.
L'habitude, honnête et bonne servante,
Ne laisse jamais s'éteindre le feu.

Leurs derniers printemps ont pour hirondelles
Les souvenirs chers de l'ancien bonheur.
Pour ne pas vieillir, soyons-nous fidèles,
Tendre et simple amie, ô cœur de mon cœur!

se la rekōpās; ō pœ la predir.
 lez amā kōstā gard, e tre tār,
 siir lœr levr pāl ã žœ.nŝ surir,
 dā lœrz iœ fānez ã žœnŝ rēgār.

5. o fō dii foaje, brēz ākœr vivā.tē,
 tužūr la tādres an œ briil ã pœ.
 labitüdē, onet e bonŝ servā.t,
 nē les žame setē.dr lē fœ.

lœr dœrnie prētā ō pur irōdēl

10. lē suvenir šēr dē lāsīē bonœ.r.
 pur nē pa vieiir, suaiō nu fidēlē,
 tādē e sēpl ami, o kœ.r dē mō kœ.r!

1. se. rekō.pās. — 3. siir. žœn | . — 4. fāne ã žœn. — 5. vivā.t.
 6. tādres. — 7. bon servāt. — 8. lesē. — 9. dœrnie. irōdēl. —
 11. fidēl.

SULLY-PRUDHOMME.

M. Sully-Prudhomme, né à Paris, en 1839, ne se croit pas un bon déclamateur. Il s'excusa en m'assurant que, comme l'un sait bien dessiner ce qu'il a vu, l'autre moins bien ou pas du tout, ainsi l'un sait bien exprimer, par la déclamation, ce qu'il sent et ce qu'il pense, tandis qu'à d'autres ce don est refusé. Mais M. Sully-Prudhomme est trop modeste s'il croit devoir se ranger dans le nombre de ceux qui sont dépourvus de l'art oratoire: en me lisant la poésie qui suit (le Lever du soleil), il a su parfaitement exprimer ce qu'il a pensé. Il n'a pas fait grand usage de ses forces vocales: mais ce ne sont pas seulement l'intensité et le timbre de la voix qui font l'orateur, le juste choix des mots sur lesquels il faut appuyer et l'harmonie de la déclamation avec le sujet ne sont pas d'une moindre valeur. Sur ces deux points, M. Sully-Prudhomme ne le cède à personne. Comme le „Lever du soleil“ (Stances et Poèmes, p. 131) est une poésie grave, majestueuse, il demande une déclamation lente, calme, sans faste. M. Sully-Prudhomme l'a déclamé exactement comme il le fallait. Quant aux détails, M. Sully-Prudhomme supprime les *e* sourds, au milieu des vers, un peu moins fréquemment que M. Fr. Coppée (p. 127, l. 4, 10, 13, 14, 15; p. 129, l. 4, 8); aussi chez lui, ils sont toujours remplacés par des allongements, dans nos exemples, toujours par l'allongement de la syllabe précédente. A la fin des vers, M. Sully-Prudhomme n'a fait entendre l'*e* muet qu'une seule fois (p. 127, l. 12), et encore bien faiblement. Comme M. Coppée, M. Sully-Prudhomme prononce *les*, *des*, *est* avec *e* ouvert; il ne fait pas grasseyer les *r*. Si dans les mots *royal* (p. 127, l. 1), *natal* (p. 129, l. 2) et *frappent* (p. 129, l. 8) l'*a* tonique est fermé, c'est là l'effet d'une prolongation oratoire de cette voyelle. — A noter la prononciation de *fi*ls comme *fi* (p. 129, l. 5).

Le Lever du Soleil.

Le grand soleil, plongé dans un royal ennui,
Brûle au désert des cieux. Sous les traits qu'en silence
Il disperse et rappelle incessamment à lui,
Le cœur grave et lointain des sphères se balance.

5. Suspendu dans l'abîme, il n'est ni haut ni bas ;
Il ne prend d'aucun feu le feu qu'il communique ;
Son regard ne s'élève et ne s'abaisse pas ;
Mais l'univers se dore à sa jeunesse antique.

Flamboyant, invisible à force de splendeur,

10. Il est père des blés, qui sont pères des races,
Mais il ne peuple point son immense rondeur
D'un troupeau de mortels turbulents et voraces.

Parmi les globes noirs qu'il empourpre et conduit
Aux blêmes profondeurs que l'air léger fait bleues,

15. La terre lui soumet la courbe qu'elle suit
Et cherche sa caresse à d'innombrables lieues.

Sur son axe qui vibre et tourne, elle offre au jour
Son épaisseur énorme et sa face vivante,

- Et les champs et les mers y viennent tour à tour
20. Se teindre d'une aurore éternelle et mouvante.

lẹ leve dü solêi.

lẹ gră solêi, plôže dăz ă roajal ăñui,
brui. l o dęzer dę siă. su lẹ tre kă silă.s
il dispers e rapel ăsesamăt a lüi,
lẹ kęr grăv e luătê dę sfêr sę bălă.s.

5. süşpă'dü dă lăbim, il ne ni o ni ba;
il ne pră dokœ fœ lẹ fœ kil komünik;
sô ręgăr ne selêv e ne sâbês(ę) pa;
me lünivêr sę dôr a sâ žœnes ătik.

flăboaiă, ăvizibl a forse dę splădœ.r,

10. il ę pêr dę ble, ki sô pêr dę răs,
mez il ne pœple puě son imă.sę rōdœr
dă trupo dę mortel tûrbülă(z) e voras(ę).

parmi lẹ glob nüăr kil ăpurpr e kōdji
o blêm profōdœ.r kę ler leže fe blœ,

15. lă tēr lüi sumę lă kurbę keleş süi,
e šersę sâ karês a dînōbrăblę liœ.

sür son ăks ki vibr e turn, ęl ofr o žür
son epesœ.r enôrm e sâ făsę vivă.t,
e lẹ šăz e lẹ mēr i viēn(ę) tûr a tûr

20. sę tē.dr dün orôr eternel e muvă.t.

1. solêi. ruajal. — 2. de. lé. — 3. rapel. — 4. de. — 5. ne.
— 7. selêv. sâbes. — 8. žœnes. — 9. flăbuaiă. — 10. e. de. de.
— 11. pœple. — 12. voras. — 13. globę. — 14. blêmę. — 15. tērę.
— 16. karês. — 17. ăksę. žür∞. — 18. făs. — 19. le. le. viēnę. —
20. eternel.

Mais les hommes épars n'ont que des pas bornés,
Avec le sol natal ils émergent ou plongent :
Quand les uns du sommeil sortent illuminés,
Les autres dans la nuit s'enfoncent et s'allongent.

5. Ah ! Les fils de l'Hellade, avec des yeux nouveaux,
Admirant cette gloire à l'Orient éclore,
Criaient : salut aux dieux dont les quatre chevaux
Frappent d'un pied d'argent le ciel solide et rose !

Nous autres, nous criions : salut à l'Infini !

10. Au grand tout, à la fois idole, temple et prêtre,
Qui tient fatalement l'homme à la terre uni,
Et la terre au soleil, et chaque être à chaque être.

Il est tombé pour nous, le rideau merveilleux
Où du vrai monde erraient les fausses apparences,

15. La science a vaincu l'imposture des yeux,
L'homme a répudié les vaines espérances.

Le ciel a fait l'aveu de son mensonge ancien,
Et depuis qu'on a mis ses piliers à l'épreuve
Il apparaît plus stable, affranchi de soutiens,

20. Et l'univers entier vêt une beauté neuve.
-

mę lez ȡmęz epār nō kę dę pa bȡrne,
 aȡek lę sȡl naȡāl ilz emęrżęt u plȡ.ż :
 kȡ lez ȡę dȡi sȡmęi sȡrtęt ilȡmine,
 lez ȡtr dȡ lȡ nȡi sȡfȡ.st e sȡlȡ.ż.

5. A! lę fi dę lęlad, aȡek dęz iȡ nuvo,
 admirȡ setę gloȡr ȡ lȡiȡt eklȡz,
 krię : sȡlȡt o dȡȡ dȡ lę kȡtrę řęvo
 frȡp dȡ pȡe darżȡ lę sięl sȡlȡd e rȡz!

nuz ȡtr, nu kriȡȡ : sȡlȡt ȡ lęfiȡi!

10. o grȡ' tu, ȡ lȡ fuȡ idȡl, tȡ.pl e prętr,
 ki tię fatal(ę)mȡ lȡm ȡ lȡ tęr ũni,
 e lȡ tȡr o sȡlȡi, e řȡk ętr ȡ řȡk ętr.

il ę tȡbe pur nu, lę rido mȡrveȡȡ
 u dȡ vrę mȡd ęrę lę fȡřęz aparȡ.s,

15. lȡ siȡ.s ȡ vȡkȡ lępostȡ.r dęz iȡ,
 lȡm ȡ rȡpȡdȡię lę vȡnȡz ęsperȡ.s.

lę sięl ȡ fę lȡvȡ dę sȡ mȡ.sȡ.ż ȡsię,
 e dępȡi kȡn ȡ mi sę pilȡez ȡ lęprȡ.v
 il aparę plȡ stȡbl, ȡfrȡři dę sutȡię,

20. e lȡnivȡrz ȡtȡe vȡt ũnę bȡte nȡ.v.

1. lez ȡmz. de. — 2. naȡāl. emęrżt. — 3. lez. sȡrtęt. —
 4. lez. — 5. le. fiz. dęz. — 7. le. — 10. idȡl. — 11. fatalęmȡ.
 — 12. řȡk. řȡk. — 15. siȡs. ępostȡrę. dęz. — 16. vȡnz. — 18. se.
 ęprȡ.v. — 19. stȡbl. — 20. ũnivȡr. nȡ.vę.

LECONTE DE LISLE.

Les idées de M. Leconte de Lisle (né le 23 octobre 1818 à Saint-Paul [île de la Réunion] et fixé à Paris en 1847) sur la lecture des vers français sont connues, en partie, par le rapport que Lubarsch a fait d'une conversation qu'il eut avec lui sur ce sujet, dans sa brochure : *Ueber Deklamation und Rhythmus französischer Verse* (Oppeln et Leipzig 1878, p. 27 ss.). Dans cette interview, M. Leconte de Lisle avait donné comme règles : il faut toujours faire sentir les *e* sourds (muets) au milieu des vers ; mais ils sont absolument nuls à leur fin. Dans la lecture de la *Vérandah*, que M. Leconte de Lisle m'a faite deux fois, il a observé strictement ces règles, excepté dans le vers 19 où *reptile* avait un *e* sourd très distinct. Pour bien marquer le sommeil de la Persane et le repos de toute la nature, M. Leconte de Lisle lisait très lentement, presque sans aucun accent oratoire, mais en appuyant sur les syllabes de valeur et sujettes à l'accent d'intensité normal ou logique. Les césures et les rimes furent respectées et marquées par des pauses plus ou moins sensibles ; l'harmonie imitative des vers, leur musique, furent mises en relief. M. Leconte de Lisle prononçait les mots *les*, *des*, etc. avec *e* ouvert. ne grasseyait pas, faisait entendre *oa* ou *oa* à côté de *ya* et ne trahit, du reste, dans les 35 vers du morceau qu'il lisait, aucune particularité individuelle de prononciation.

La vérandah.

An tintement de l'eau dans les porphyres roux
Les rosiers de l'Iran mêlent leurs frais murmures,
Et les ramiers rêveurs leur roucoulement doux,
Tandis que l'oiseau grêle et le frelon jaloux,
5. Sifflant et bourdonnant, mordent les figues mûres,
Les rosiers de l'Iran mêlent leurs frais murmures
An tintement de l'eau dans les porphyres roux.

Sous les treillis d'argent de la vérandah close,
Dans l'air tiède, embaumé de l'odeur des jasmins,
10. Où la splendeur du jour darde une flèche rose,
La Persane royale, immobile, repose,
Derrière son col brun croisant ses belles mains,
Dans l'air tiède, embaumé de l'odeur des jasmins,
Sous les treillis d'argent de la vérandah close.

15. Jusqu'aux lèvres que l'ambre arrondi baise encor,
Du cristal d'où s'échappe une vapeur subtile
Qui monte en tourbillons légers et prend l'essor,
Sur les coussins de soie, écarlate, aux fleurs d'or,
La branche du houka rode, comme un reptile,
20. Du cristal d'où s'échappe une vapeur subtile,
Jusqu'aux lèvres que l'ambre arrondi baise encor.

la verāda.

o tē.temā de lō dā le porfirē rū
le rōziē de lirā mēle lœr frē mürmür,
e le rāmje rêvœ.r lœr rŭkŭlēmā dū,
tādi ke luazo grēl e le frēlō žalū,

5. siflā e burdonā, mōrde le fige mür,
le rōzie de lirā mēle lœr frē mürmür
o tē.temā de lō dā le porfirē rū.

su le treji dâržā de la verā'da klōz,
dā ler tjeđ ā.bōme de lodœ.r de žas(z)mē,

10. u la splādœ.r dū žūr dard iņe fleše rōz,
la persāne roajal, imobile, repōz,
deriēre sō kōl brē kroazā se belē mē,
dā lēr tjeđ ābōme de lodœ.r de žasmē,
su le treji dâržā de la verā'da klōz.

15. žŭsko lêvr ke lā.br arō.di bēz ākôr,
dū kristal du sešāp iņe vapœ.r sŭptil
ki mō.t ā tŭrbijō ležez e prā lešôr,
siir le kusē de sua, ekārlāt, o flœ.r dôr,
la brā.še dū huka rod, kōm ā reptilē,

20. dū kristāl du sešāp iņe vapœ.r sŭptil,
zŭsko lêvr ke lā.br arōdi bēz ākôr.

— — — — —
1. le. — 2. le rozje. — 3. rāmje. — 5. siflāt. le. — 6. le. —
— 7. le. — 9. lodœ.r de. — 12. deriēr. kroazā se belē. — 13. lēr.
de. — 14. le. — 16. kristāl. sŭptil. — 18. le. ekārlāt. — 19. reptilē.
20. sŭptil.

- Deux rayons noirs, chargés d'une muette ivresse,
Sortent de ses longs yeux entr'ouverts à demi;
Un songe l'enveloppe, un souffle la caresse,
Et parce que l'effluve invincible l'opprime,
5. Parce que son beau sein qui se gonfle a frémi,
Sortent de ses longs yeux entr'ouverts à demi
Deux rayons noirs, chargés d'une muette ivresse.

- Et l'eau vive s'endort dans les porphyres roux,
Les rosiers de l'Iran ont cessé leurs murmures,
10. Et les ramiers rêveurs leur roucoulement doux.
Tout se tait. L'oiseau grêle et le frelon jaloux
Ne se querellent plus autour des figes mûres;
Les rosiers de l'Iran ont cessé leurs murmures,
Et l'eau vive s'endort dans les porphyres roux.
-

dœ rejîõ nuâr, şârže dũņ müêt ivrês,
 sôrte de se lõz iœ âtruvêrz ă demî;
 ă sô.že lă.vêlope, ă sũfle lă kârês,
 e parse kê lęflũ.v êvêsible lęprês,

5. parse kê sô bo sê ki se gũ.fl a fremî,
 sorte de se lõ.z iœ âtruvêrz ă demî
 dœ rejîõ nuâr, şârže dũņ mĩête ivrês.

e lo vîvę sădôr dă lę porfire rū,
 lę rōzie de liră ô sêse lęr mĩrmũ.r,

10. e lę ramie revœ.r lęr rũkũlemă dũ.
 tu se te. luăzo grêl e lę frêlô žalu
 ne se kêrelę plũz ôtũr de figę mũ.r;
 lę rōzie de liră ô sêse lęr mĩrmũ.r,
 e lo vîvę sădôr dă lę porfire rū.

1. müêt ivrês. — 2. se. iœz âtruvêrz. — 3. âvêlop. — 4.
 êvêsible, oprês. — 5. frēmî. — 6. se. iœz. — 7. ivrês. — 8. le.
 — 9. lę. — 10. le. — 12. plũ. de. — 13. le. — 14. le.

APPENDICE.

(Notes et Corrections.)

La Préface et l'Explication des Signes ont dû être imprimées avant le texte. C'est ce qui m'oblige à ajouter ici quelques notes complémentaires.

P. XXXI s. Le tableau des signes diacritiques ne contient pas les lettres suivantes dont le besoin s'est fait sentir pendant l'impression, mais dont la compréhension ne fait pas de difficulté quand on se rend compte des principes de notre système de transcription :

- ũ, ou ouvert bref.
- û, long.
- ɔ̃, e sourd faible.
- ni, diphtongue forte, composée d'*u* (= *ou*) et d'*i*.
- aĩ, diphtongue forte, composée d'*a* et d'*i*.
- ã, a nasalisé faiblement.
- l̃, l longue ou segmentée.
- m̃, m " " "
- r̃, r (vélaire) segmentée.
- r., r longue.
- k', k implosif et explosif.
- ∞, signe exprimant qu'il ne faut pas faire de pause à la fin d'un vers.

On voit facilement que la disette de caractères typographiques m'a forcé à des inconséquences et à des expédients.

Les *æ.*, *æ.*, *ü.*, *ö.*, *ä.*, *ë.*, *œ.* jurent avec les *ü.*, *ö.*, *ä.*, *ë.*, *i* et les *û.*, *ô.*, *ô.*, *ê* de notre système: *æ.*, *ä.*, *ë.* etc. sont désagréables surtout à la fin des mots. Mais l'œil du lecteur bienveillant se fera vite à ces anomalies. — C'est aussi malgré moi que les simples lettres qui représentent des mots sont imprimées tantôt isolées, tantôt réunies avec les mots avec lesquels elles forment des unités phoniques. J'avais voulu indiquer la cohésion de ces lettres par des espaces plus ou moins grands; mais le compositeur n'ayant pas voulu comprendre cet arrangement, j'y ai renoncé, vu qu'il était sans importance pour l'intelligence de notre figuration.

P. 1. Les personnes nommées dans la notice sur M. Daudet et qui ont bien voulu me lire *la Chasse à Tarascon*, ne sont pas seulement originaires des lieux indiqués en parenthèse, mais n'avaient jamais quitté leurs pays pour longtemps, au moment de la lecture. J'en ai parlé dans mon étude: *Zur Aussprache des Französischen in Genf und in Frankreich*. Berlin 1892, p. 3 ss.

Pendant que notre petit livre était sous presse, M. P. Passy a fait paraître une troisième édition de son *Français parlé*, qui ne diffère pas moins de la deuxième édition que celle-ci de la première. L'auteur assure, il est vrai, n'avoir corrigé que certains détails; mais ces détails sont si nombreux qu'ils changent presque entièrement le caractère de ses textes. *La Chasse à Tarascon* a gardé, dans la nouvelle notation, le ton trop familier qui lui était donné dès la première fois, mais la transcription est devenue plus conséquente et plus conforme aux règles que l'auteur a déclarées lui-même celles de la prononciation normale. Cependant, on ne peut dire que tous les changements introduits soient heureux. Comme il est intéressant de voir M. Passy à l'œuvre, d'observer ses hésitations et de comparer ses dernières leçons avec celles de ses éditions antérieures et avec les nôtres, j'énumère ici les leçons corrigées de sa 3^{me} édition, en y joignant quelques remarques.

Les corrections: *dɛ fūrɛ* 3, 7; *dɛ trɔ.p* 3, 7; *sɛ mɛfjɛ* 3, 11; *sɛ liɛr* 5, 12; *siflɛ* 9, 1 (au lieu de *t fūrɛ*, *t trɔ.p*, *s mɛfjɛ*, *s liɛr*, *sifl*) font augmenter, avec raison, le nombre des *ɛ* sourds. Dans *tpji* 3, 1; 7, 6; *grāt* 5, 5; *g dæ* 7, 3; *kɛz* 7, 15 (au lieu de *dpji*, *grāt*, *kɔæ*, *kɛks* qui était tout-à-fait erroné) nous rencontrons des assimilations bien fondées. L'auteur observe une règle orthoépique contestable, s'il change l'*e* ouvert de son ancien *terjɛ* en *e* fermé:

terje 3, 12. Les longues introduites dans *rezê* 3, 16; *djâblément* 5, 2; *pâse* 7, 5 (au lieu de *rezê*. *djâblēmâ*. *pase*) permettent également des jugements divers. Les corrections *suqî* 3, 10 et *abyqîmâ* 9, 8, (au lieu de *suq* et *abyqîmâ*) ne peuvent être regardées comme telles, et le nouveau *fe â* 5, 9 (au lieu de *fet â*) paraîtra vulgaire à tout le monde.

A la place de la faute d'impression *le* 7, 8, corrigée en *lez*, nous trouvons trois autres: *nô*; au lieu de *nō*: 5, 13; *lêr* au lieu de *lôr* 7, 14 et *qvâtû.r.r* au lieu de *qvâtû.r*, à la fin du morceau.

Dans cette note comme dans les variantes, je passe sous silence les différences de quantité et quelques-unes de qualité qui distinguent notre texte de celui de M. Passy. Celui-ci, adoptant la théorie erronée qui ne connaît au français que des *u*, *i* et *ü* fermés, ne marque ni des *u*, *i*, *ü* ouverts, ni des *u*, *i*, *ü* mi-ouverts. Dans les mots en *âr* (*territoire*. *plupart* et semblables), M. Passy note constamment un *a* long ouvert au lieu de l'*a* long fermé que j'y entends et que j'y figure, d'accord avec tous les orthoépistes allemands. Je ne sais s'il y a ici une différence de dénomination ou une différence de perception. Voir aussi p. xxix.

P. 3, l. 14 lisez: *küblâ*. — P. 14, l. 2: *s'approchait*. — P. 15, l. 16 *travai*. — P. 17, l. 6: *le mürmür*.

P. 39 ss. M. G. Paris, après avoir vu ma figuration de son discours, m'a proposé un si grand nombre de corrections intéressantes qu'il m'a paru avantageux de les réunir en groupes et d'y joindre quelques réflexions qui expliqueront comment nous avons pu arriver fréquemment à des notations différentes des mêmes mots et probablement aussi des mêmes sons.

Il n'y a que très peu de cas où il y ait une opposition réelle dans notre manière de percevoir les sons. M. G. Paris qui, du reste, habite Paris depuis sa première enfance (v. p. 39), proteste énergiquement contre l'*æ* fermé et l'*a* ouvert que j'ai entendus dans sa prononciation des mots *fleuve* et *passant* et où il y a eu peut-être un *æ* et un *a* mi-fermé trompeur, et il revendique pour lui des *e* ouverts dans *postérité* (*poſtêrite* au lieu de *poſterite*, p. 43, l. 20) et dans *faisant* (*fezâ* au lieu de *fezã* p. 43, l. 20), tout en conservant à ce dernier mot son *e* sourd réglementaire p. 45, l. 23.

Quelquefois, il y a eu certainement erreur de ma part. Au lieu de préparer d'avance une notation figurée du discours de

M. G. Paris, composée selon les règles de l'orthoépïe et individualisée à l'aide des observations faites antérieurement sur la prononciation de mon *sujet*, pour la corriger pendant l'audition, je m'étais contenté, cette fois, de prendre en main la transcription de M. Passy et d'y introduire les divergences de prononciation que je pouvais saisir. Mal m'en a pris. La figuration de M. Passy répond si peu à la prononciation d'un lecteur soigneux, surtout elle supprime tant de lettres prononcées dans la lecture, qu'il m'était extrêmement difficile d'insérer, à la hâte, toutes les lettres qui y manquaient, mais qui se faisaient sentir dans la bouche de M. G. Paris. Il est donc probable que j'en ai oublié quelques-unes. Mais cela n'explique pas tout. Il y a aussi des différences d'une autre nature. Au commencement, j'ai cru que M. G. Paris, en faisant ses observations sur mon texte, a eu dans l'esprit une déclamation oratoire. Ainsi s'expliqueraient sans difficultés, dans ses corrections, le nombre agrandi des *c* sourds, les liaisons plus fréquentes et la non-assimilation des consonnes finales *s* et *d* en *z* et *t* devant des consonnes initiales sonores ou sourdes. Mais M. G. Paris m'assure que, pour me donner ses notes, il s'est relu le texte en question aussi naturellement qu'il a pu, comme il le lirait en famille, sans déclamation. Il ne reste donc que deux possibilités. Ou M. G. Paris, en relisant notre passage, l'a prononcé un peu autrement que dans la lecture qu'il m'en avait faite l'an précédent, ou il a perçu quelquefois les mêmes sons autrement que moi. Il est évident qu'une des deux possibilités n'exclut pas l'autre; au contraire, si M. G. Paris avait prononcé les deux fois absolument de la même manière, cela serait aussi étonnant que si nous avions toujours entendu des sons identiques. Quand on se lit à soi-même, pour se rendre compte de sa propre prononciation, on s'observe involontairement, et involontairement aussi on se rappelle et on se règle sur les théories orthoépïques ou grammaticales que l'on connaît et qu'on approuve. Or, dans notre cas, nous avons affaire à un grammairien de choix, et il ne se peut pas que M. G. Paris n'ait pas un idéal de la bonne prononciation, qu'il réalise quand il a le temps de réfléchir, mais qu'il n'atteint pas toujours dans les moments d'irréflexion. Les notes fournies par lui représentent donc sa prononciation voulue ou idéale, qu'il emploie quand il s'observe, mais qu'il néglige tant soit peu quand

l'intérêt de la matière l'emporte sur celui de la forme. De plus, même dans la prononciation réfléchie du grammairien et de l'orthogépiste, il y a toujours des éléments flottants; si le même grammairien lit le même texte en des temps différents, il se permettra toujours de petites variations, quelque peine qu'il prenne à ne pas se contredire et à rester fidèle à ses propres principes. Je n'ai trouvé, dans une répétition, une conformité presque absolue que dans la bouche de M. Got qui déclamait des rôles qu'ils avaient prononcés déjà des centaines de fois. Avec les mots, avec les inflexions de la voix, même les moindres particularités de la prononciation s'étaient fixées dans sa mémoire. Mais c'est un cas exceptionnel. Comme M. G. Paris ne sait pas son discours par cœur et qu'il ne l'a pas répété autant de fois, il n'est pas possible qu'il ne se soit pas permis lui aussi quelques petites variations, tout en se tenant dans le cadre de sa prononciation idéale ou réfléchie.

À côté de l'élément réfléchi de la prononciation, il y a l'élément inconscient et qui échappe à celui qui parle. On veut prononcer selon les règles ou selon ses propres théories, et pourtant le jeu des organes nous fait proférer involontairement des sons différents des sons intentionnels. Ce qui n'empêche pas qu'on entend ou qu'on croit entendre les sons voulus. Ainsi on se trompe couramment sur sa propre articulation; les meilleurs phonéticiens sont soumis à cette loi, tout autant que les parleurs ingénus. M. l'abbé Rousselot, dans son travail sur *les Modifications phonétiques du langage* (Paris 1891), nous en a donné plusieurs exemples très instructifs. J'ai observé souvent qu'un individu jurait articuler tel ou tel son, tandis que tous ses auditeurs entendaient unanimement un son différent. Mais l'observateur n'est pas infaillible non plus. Outre les préventions causées par des influences orthographiques ou par des théories orthoépiques ou phonétiques, qu'il peut avoir personnellement ou en commun avec son sujet d'observation, il peut être trompé par les conditions acoustiques où il se trouve et par des dispositions nationales ou individuelles, enfin par l'expérience plus ou moins parfaite qu'il a des recherches phonétiques. Nous avons dit plus haut (p. xxv) qu'il n'y a pas deux individus qui entendent exactement de la même manière; cela est juste surtout quand il s'agit d'un individu qui parle et d'un autre qui écoute. Dans ce cas-là, il faut toujours

s'attendre à des désaccords même pour des articulations qui, à première vue, paraissent trop opposées pour se prêter à des perceptions et à des interprétations contradictoires.

Ceci dit, passons aux détails!

M. G. Paris augmente, dans ces corrections, le nombre des *e* sourds prononcés: *de* (au lieu de *d* ou de *t*): 43, 21; 45, 14; 47, 12, 21; 49, 21; *se* (au lieu de *s*) 49, 12; *ōtrē* 43, 5; 45, 16 (bis); *ātrē* 47, 9; 49, 2; *nō.brē* 47, 12; *posible* 45, 2; *egzā.plē* 45, 6; *serklē* 49, 6; *diālektē* 41, 7; *distē.ktē* 49, 9; *tekstē* 49, 12; *perdē* 45, 16; *remarkerō* 45, 6; *sortē* 47, 10; *formē* 49, 7; *vastē* 45, 23. Quelquefois, il y aura eu ici omission de ma part, j'en conviens, sans en être bien persuadé; dans d'autres cas, M. G. Paris aura, dans sa seconde lecture, un peu plus appuyé sur les mots cités. La conséquence était l'articulation plus ou moins nette d'un *e* sourd; car plus il y a d'emphase, plus il y a de *e* prononcés; M.M. Got (p. 77) et de Bornier (p. 95) nous l'ont déjà confirmé. Mais il y a encore plus: c'est la difficulté de saisir avec certitude si un *e* sourd a été articulé ou non. L'oreille la plus délicate se trompe facilement sur la nature de cette voyelle si frêle dans la prononciation française de nos jours. Nous avons déjà appris (p. 61) qu'un orateur peut prononcer distinctement un *e* sourd final, sans que l'auditeur entende autre chose qu'une articulation nette de la consonne précédente: la perception ou la non-perception de ce son ne dépend pas seulement du degré très variable de l'énergie qu'on a employée pour le proférer, mais aussi de la distance qui sépare l'auditeur de l'orateur, et de la finesse de l'oreille de l'observateur. Celui qui parle confond volontiers le faible mouvement d'articulation qu'il a fait pour émettre un *e* sourd, avec le son même; il croit l'avoir prononcé, et pourtant l'*e* ne s'est pas fait sentir, du moins, l'interlocuteur ne l'a pas entendu. M. Rousselot, *l. c.* p. 305 s., a fait des observations identiques sur l'*e* sourd de son patois. Il a examiné des personnes qui ne savaient pas lire, et il ne s'est pas contenté de les écouter, il a tâché de savoir aussi leur sentiment sur la présence ou sur la chute de cette voyelle. Dans ce but, il leur a demandé d'épeler des mots, et de marquer, dans une prononciation très lente, toutes les syllabes. Par là, il a été amené lui aussi à la constatation que nous venons de faire, qu'il n'y a pas accord parfait entre le sentiment du sujet observé

et l'impression auditive de l'observateur, non pas même quand ils appartiennent à une même famille. Dans certains cas, il a cru entendre dans la conversation des *e* qui ne se trouvaient plus dans l'épellation; dans d'autres, l'*e* lui a paru complètement tombé dans le discours, et l'épellation le faisait revivre. Avec cela, nous avons aussi l'explication des quatre exemples où M. G. Paris demande l'omission d'un *e* sourd, contrairement à ce que j'ai noté. Dans *leşā d kote* 43, 14; *parle d frās* 47, 22; *e l provāsāl* 49, 3, la suppression de l'*e* est très naturelle: *d* (de *de*) et *l* (de *le*) se combinent avec la voyelle qui précède, et deviennent le son final d'une syllabe phonique. Le même procédé peut avoir lieu dans *plū d difkūlte* 45, 19; mais alors il y a rencontre de deux *d* qui ne se prononcent guère de suite sans qu'on fasse une petite pause entre eux ou qu'on émette, après le premier *d*, un petit son vocalique transitoire (*d'* ou *dʰ*). On peut aussi supprimer entièrement l'un des deux *d*, ou indiquer simplement le premier *d* par une légère implosion du *d* unique (explosif) qu'on prononce. Je crois que c'est cette prononciation que M. G. Paris réclame pour notre exemple.

Plusieurs fois, M. G. Paris demande des liaisons où il n'y en a pas dans le texte de M. Passy et où je n'en ai pas marquées non plus. Elles m'auront échappé dans *mez* 45, 8; *frāsez* 49, 12; *vaiiāz* 49, 14, où M. G. Paris est d'accord avec M. Jacob, et probablement aussi dans *kōprādrōt* 43, 19 (à comparer avec *vient* 43, 17; *aprent* 43, 18; *trāsmētrōt* 43, 19). Dans les autres cas: *lōkālz* 41, 2, *lā.gz* 43, 16; *moz* 43, 18 et *mez* 41, 16, M. G. Paris doit avoir fait, en me lisant à haute voix, une petite pause après les mots cités, soit pour me donner le temps de le suivre avec ma plume, soit pour une autre raison. Après la pause, la liaison était impossible; mais elle devait revenir quand l'auteur se lisait à lui-même. Dans le *mez* de 41, 16, le *z* n'est guère admissible que dans une diction très accélérée ou quand on prolonge beaucoup la syllabe *me* et qu'on fait sentir une pause dans le mot même, avant l'articulation de *z*.

Il n'y a que l'apparence d'un désaccord, si M. G. Paris réclame les prononciations *espasz* 47, 20 au lieu de *espāz*, *nūā.sz* 45, 17; 51, 5 au lieu de *nūā.s*, et *etā.dt* 51, 4 au lieu de *etā.d*. A cause des liaisons qui doivent se faire après ces mots, les sous mixtes demandés s'y trouvent en effet comme dans d'autres mots dans une situation analogue et que M. G. Paris n'a pas relevés.

Seulement les éléments sourds et sonores qui existent dans l'articulation et que peut distinguer celui qui parle, sont en général indistinguibles pour l'auditeur. Selon que l'élément sourd ou sonore prévaut dans la prononciation, l'observateur n'entend que l'un ou l'autre. Et comme je notais non les articulations de mes sujets d'observation, mais l'effet acoustique qu'elles me faisaient, il me fallait bien mettre les *s*, *z* ou *d* que j'entendais au lieu des *sz* et *dt* que, sans doute, M. G. Paris avait réellement articulés.

Le même désaccord entre le sentiment du sujet observé et l'impression auditive de l'observateur se retrouve enfin dans les cas des assimilations inconscientes qui se font fréquemment dans la bouche de chaque lecteur sans qu'il s'en aperçoive, mais qui disparaissent, dès qu'il y fait attention, dès que d'inconscient, il devient conscient. Ainsi M. G. Paris rejette *faz* 41, 3 et *t* 43, 21; 45, 21; 49, 8, qu'il veut avoir remplacés par *fas* et *d*, et comme il sait aussi bien que moi qu'en réalité il n'y a ni *z*, *s*, ni *d*, *t* mais encore des sons mixtes (*sz*, *dt*), il m'assure que, du moins, l'élément sourd dans *s* (*z*) de *fas* et l'élément sonore dans le *d* (*t*) de la préposition *de* (*e amuï*) l'emportent dans sa prononciation. Je n'en doute point, mais je ne suis pas moins sûr qu'au moment de l'audition, pour moi, peut-être à cause de la distance qui me séparait de lui, c'étaient les éléments contraires qui prévalaient et que j'entendais seuls. J'aurais péché contre mes principes de transcription si j'avais noté autre chose que ce que j'entendais; et M. G. Paris aurait tort de ne pas protester contre une notation qui ne s'accorde pas avec ce qu'il sait propre à lui.

Une autre question très délicate est de savoir comment et quand il faut prononcer des consonnes doubles (voir aussi l'observation de M. Got, p. 77). M. G. Paris en réclame pour *littéraire* (41, 1; 49, 4; *literêr* chez M. Passy), *illettré* (41, 7, d'accord avec l'*illetrê* de M. Passy); *intellectuel* (41, 12; *itelektiïel* chez M. Passy); *immense* (45, 2, d'accord avec l'*immã.s* de M. Passy), *essentiellement* (41, 7), *assimilation* (41, 10), *discernerez* (43, 7), *assignait* (49, 17; une *s* seulement chez M. Passy). A l'exception de *assimilation* et de *assigner*, des *t*, *l*, *m*, *s* doubles sont recommandés, dans ces mots, par la plupart des orthoépistes (cf. ma *Grammatik* I, 93 ss.); mais la science phonétique nie les uns et ne reconnaît les autres qu'avec des restrictions. Les *t* (et *k*) doubles (les '*t*' et '*k*' de notre

transcription), extrêmement rares en français, ne sont en vérité que des *t* et *k* simples, impiosifs et explosifs en même temps; les *l*, *m*, *n*, *r*, *s* doubles sont des *l*, *m*, *n*, *r*, *s* longues ou segmentées, c'est-à-dire proférées avec une double élévation et un baissement intermédiaire de la voix. Il est très difficile de distinguer par l'oreille les *l*, *m*, *n*, *r*, *s* simples des mêmes consonnes longues ou segmentées, surtout dans le cas d'une prononciation courante. Là où l'on croit entendre des *l*, *l*, *m*, etc. doubles (pour conserver l'expression traditionnelle), il n'y a souvent qu'une modification de la voyelle précédente (*mā.s*, peut-être aussi *lîterêr*, avec *i* ouvert ou mi-ouvert au lieu d'*i* fermé). La plupart des Français que j'ai consultés, ne savaient absolument pas me dire si, dans des mots tels que *discerner*, *assigner*, ils prononcent une *s* simple qui commence la seconde syllabe ou une *s* segmentée dont la première partie appartient à la syllabe qui précède, la seconde à celle qui suit. Je n'ai pas mieux réussi qu'eux. Quant aux *l*, *m*, *n*, *r* et *k* doubles, j'ai toujours noté ce que j'ai entendu, mais, faute de signes typographiques, j'ai dû renoncer à distinguer les *l*, *m*, *r* longues des *l*, *m*, *r* segmentées. On trouvera, dans nos textes, quelquefois des *l̄*, (*m̄*, *n̄*), où l'on ne s'y attend pas, et plus souvent des *l*, *m*, *n* simples, où l'orthographe et l'orthoépie conventionnelle font supposer des longues: il est clair pour tout phonéticien qu'il n'en peut pas être autrement.

Je profite de l'occasion pour implorer l'indulgence de toutes les personnes qui m'ont lu des textes et qui peut-être trouveront, comme M. G. Paris, que je n'ai pas toujours bien rendu les sons qu'ils ont ou qu'ils croient avoir prononcés. Il est impossible de ne pas se tromper quelquefois quand on transcrit d'après une seule lecture, et même après une lecture répétée deux fois. Mais, dans la plupart des cas où il y a désaccord, il s'agira, comme dans les exemples dont nous venons de parler, de différences de sentiments qu'il est très intéressant de constater, mais qui ne prouvent pas l'inexactitude de ma notation. En tout cas, je serai reconnaissant de toute observation qu'on voudra bien me faire, et j'en tirerai toujours profit.

M. P. Passy, dans la nouvelle édition de son *Français parlé*, a révisé avec soin aussi sa notation du discours de M. G. Paris. Il a pris à tâche surtout de corriger ses anciennes indications des

longueurs. Il donne comme longues, cette fois, presque toutes les syllabes protoniques qui contiennent une voyelle nasale suivie d'une consonne: *lō.tā* 41, 1; *tā.tatīv* 41, 2; *ē.terēs.āt* 41, 2; *etrā.žēr* 41, 3 etc. etc. Il en excepte, on ne voit pas pourquoi: *ēpōze* 41, 9; *āsīēmā* 41, 12 (à côté de *ā.sīēn* 47, 18); *āvīrō* 43, 1 (*ā.vīrō* 41, 18); *trāsmetrōt* 43, 19; *ākôr* 45, 4 (*ā.kôr* 43, 5; 47, 17); *kōstitīje* 47, 21; *prorāso* 49, 19; *ou* 49, 2; *dāz* 49, 6 etc. En réalité, toutes ces longues nouvellement découvertes, qu'elles soient marquées ou non, ne sont que des moyennes, tant que les syllabes en question ne sont pas frappées par un accent oratoire. Il en est de même des longues nouvellement introduites dans:

ōkâ 43, 10; *ōkün* 51, 2.

kōte 43, 5; *sōta* 49, 19.

žü.žmā 49, 1; *dēža* 49, 10.

rērō 41, 8, 45, 4; *rārmā* 47, 15; *pārī* 41, 9; 43, 21.

syādizā 49, 18; *opōzīsīō* 49, 9.

ōsi 41, 2; *sæ.si* 43, 19; *pāsā* 49, 21.

ō mūv 41, 6; 47, 19; *æ.mēm* 43, 22.

eksklüzīrmā 41, 5; *kültīve* 41, 5; *trāvre* 43, 6; *ekrivē* 49, 5.

La longueur de *dæ.* 51, 2 montre uniquement que, dans la déclamation de M. Passy, ce mot est relevé par l'accent oratoire; dans *propagāsīō* 41, 10; *qsimilāsīō* 41, 10; *opservāsīō* 47, 2; *demqrkāsīō* 49, 15, l'auteur se fait partisan de la prononciation parisienne *āsīō* qui sonne si mal à l'oreille de la plupart des Français.

M. Passy a fait encore beaucoup d'autres corrections: *dē metal* 43, 15; *ōtrē* 45, 16 (d'accord avec M. G. Paris); *kē* 45, 21 (= G. Paris). où nous voyons paraître des *e* sourds supprimés dans les éditions antérieures; *vīent* 43, 17 (= G. Paris et J., au lieu de *vīēn.* devant une voyelle); *iū* 49, 14; *i u ō* 49, 17; *iz* (au lieu de *ilz*) 49, 16, où, probablement pour régulariser, des façons de parler familières obtiennent une préférence très peu méritée; *terityâr* 43, 17 (au lieu de *terityâr*); *vōž* 45, 1; *trāzversal* 41, 7 (au lieu de *vōž* et *trāzversal*; les orthoépistes reconnaissent toutes les deux prononciations); *fē* 49, 13 (au lieu de *fēt*; à corriger aussi dans notre texte). Enfin, M. Passy a corrigé les fautes d'impression de la 2^e édition: *frōse* 51, 2 (l. *frāse*), *d frā.s* 47, 22 (l. *d la frā.s*), mais il a laissé subsister *lā* 41, 4 (corrigez *lē*). Une nouvelle erreur s'est glissée dans son texte: *dē form* 45, 5 (au lieu de *de form*). —

P. 41, note 11 lisez: *voqzin*; p. 43, l. 16: *kors*,; 44, n. 15: *pa* P.; 45, 12: *fēt ki*; n. 8: *mez J.*; 47, 22: *dē la*; n. 4: *msiæ* P. (à insérer devant *mejēr*); n. 7: *i* P.; 49, 7: *lāgāž ki pur.*; 49, 13: *šōz si*; 51 n. 1: *ožordijī*; 61, l. 2 d'en bas: l. 6; 79 l. 2 d'en bas: *qu'il*; 80, l. 1 d'en bas: effacez la virgule après *j'apprends*.

Oppeln. Erdmann Raabe, imprimeur.

LES
ÉPOPÉES FRANÇAISES

ÉTUDE SUR LES ORIGINES ET L'HISTOIRE DE LA
LITTÉRATURE NATIONALE

Par LÉON GAUTIER

Membre de l'Institut.

Ouvrage trois fois couronné par l'Académie des Inscriptions
et Belles-Lettres.

(GRAND PRIX GOBERT EN 1868)

SECONDE ÉDITION, ENTIÈREMENT REFOUNDUE.

En vente le Tome II 20 francs.

Parus précédemment :

TOME I. **Histoire externe des Chansons de geste.** 1 vol. in-8
de XII-564 p. 1878. Prix 20 fr.

TOME III. **Cycle de Charlemagne.** 1 vol. in-8 de XVI-808 pages.
1880. Prix 20 fr.

TOME IV. **Cycle de Guillaume.** 1 vol. in-8 de XII-576 pages. 1882.
Prix 20 fr.

Les 4 volumes pris ensemble, au lieu de 80 fr. Prix 50 fr.

La reliure en demi-chagrin bleu, tête jaspée, tranches ébarbées, se paye
3 fr. par volume.

Il a été tiré de chaque volume 75 *exemplaires sur papier vergé de Hollande*,
au *prix double* de celui du papier ordinaire.

PRÉFACE DU II^e VOLUME DES *ÉPOPÉES FRANÇAISES*.

Edouard Laboulaye, qui voulait bien m'honorer de quelque amitié, n'était point partisan des « éditions revues et considérablement augmentées », et encore moins des « éditions entièrement refondues ». Il me le disait un jour avec sa verve habituelle et me mettait en garde contre cette tendance fatale de certains érudits à recommencer sans cesse leurs anciens livres: « Je compose les miens, me disait-il, en toute confiance et loyauté, et les abandonne ensuite à leur destinée. Quant à les refaire, je m'en défends, et préfère en publier de nouveaux. » Voilà certes d'excellents conseils et dont j'aurais dû m'inspirer, lorsque j'entrepris cette seconde édition des *Épopées françaises* qui m'a coûté un si long labeur et où (pour ne parler que du présent volume) je n'ai pas, en quatre cents pages, conservé cent lignes de la première édition.

Il est vrai que je ne suis pas sans excuse. L'Histoire littéraire du moyen âge est une science qui, depuis trente ans, a fait de belles enjambées et a parcouru rapidement un long chemin. Elle a même été si bien renouvelée qu'un livre de 1865, à force de paraître candide, ne

serait pas fort loin de sembler ridicule. C'est ce qui m'a décidé, entre autres motifs, à entreprendre cette édition : œuvre assez ingrate après tout, et dont quelques érudits, peut-être, seront seuls à me savoir gré.

Ils sont vraiment douloureux, ces recommencements d'un vieux livre. On se heurte sans cesse à quelque erreur qu'il faut loyalement redresser. On s'aperçoit (je parle pour moi) qu'on a jadis été trop affirmatif et téméraire. Puis, l'âge est venu. On a plus d'expérience, et moins d'entrain. On n'est plus à la fête, mais au devoir. Une première édition, c'est le printemps ; les autres, c'est l'automne.

Telle qu'elle est, cette nouvelle édition rendra peut-être quelques services. Je n'ai pas la prétention d'y avoir été partout original, et je me borne à réclamer, pour certaines parties de mon œuvre, le rôle modeste d'un vulgarisateur de bonne volonté, qui s'est tenu au courant et prend le soin d'indiquer, avec une précision loyale, toutes les sources auxquelles il est remonté. Il me sera sans doute permis d'ajouter que, dans le présent volume comme dans les autres, il y a des éléments vraiment nouveaux et que personne encore n'avait mis en œuvre. J'ai réuni sur les jongleurs un certain nombre de textes qu'aucun érudit, je pense, n'a connus avant moi, et je crois pouvoir, en toute sincérité, me rendre le même témoignage pour tout ce qui touche à l'exécution des chansons de geste, aux dernières chansons en vers, aux romans en prose, à la longue et triste histoire de notre décadence épique. Quand je mis pour la première fois la main à ce gros livre, je me proposais d'offrir au public une vaste synthèse sur les chansons de geste où j'ajouterais les résultats de mes recherches personnelles à ceux que mes devanciers avaient déjà conquis. Je n'ai jamais cessé de me proposer le même but : c'est au public de décider si je l'ai atteint.

Si long qu'ait été le chemin, j'ai eu la consolation d'y rencontrer des mains qui se sont tendues vers moi, des voix qui m'ont encouragé, et ce n'est pas sans quelque émotion que je prononce ici les noms de Guizot et de Natalis de Wailly. D'aussi grands noms ne sauraient me faire oublier ces jeunes amis — mes élèves d'hier — qui, notamment dans le présent volume, se sont fait une joie de venir en aide à leur ancien maître. Je croirais manquer à un devoir si je n'adressais ici mes remerciements à MM. Labande, Vernier et Le Grand. Je dois aux deux premiers la précieuse communication d'un certain nombre de textes inédits sur le fief de la jonglerie de Beauvais et sur le rôle des jongleurs à la cour des ducs de Bourgogne. Le troisième a bien voulu rédiger, sous ma direction, cette Bibliographie des chansons de geste qui est peut-être faite pour donner à mon œuvre un caractère plus marqué d'utilité pratique. C'est là une qualité que les érudits contemporains tiennent à bon droit en haute estime et qui les rend parfois indulgents pour les défauts des autres et pour les leurs.

Un de ces défauts dont il convient que je m'accuse et que l'excellent M. Laboulaye aurait eu quelque peine à me pardonner, c'est d'avoir fait attendre plus de dix ans la publication de ce tome II, et surtout de le publier si longtemps après les tomes III et IV. Je sens, mieux que personne, tous les inconvénients qu'entraîne une telle interversion. Il est

certain que ce présent volume est scientifiquement en progrès sur les autres; qu'il est plus « au courant »; qu'il offre fatalement des répétitions plus ou moins heureuses, des raccords plus ou moins adroits, et, chose plus regrettable, que je me vois forcé d'y combattre plus d'une fois les thèses des volumes suivants et de me réfuter moi-même... par avance. J'expliquerais bien à mes lecteurs les causes d'un retard qui est en apparence inexplicable, s'ils pouvaient y prendre quelque intérêt. J'estime qu'il vaut mieux ne pas les importuner par des excuses trop personnelles, et « battre ma coulpe ».

Les *Épopées françaises* ont rempli dans ma vie près de vingt ans de travail.

Si j'ai fait un peu mieux connaître notre vieille poésie nationale, si je l'ai fait un peu mieux aimer; si j'ai contribué à lui ouvrir la porte à longtemps fermée des programmes et des examens universitaires et à faire enfin placer le *Roland* près de l'*Liude*: *longo proximus intervallo*; si surtout, au lendemain de désastres sans nom, j'ai pu raviver un peu l'amour pour la chère patrie française, en montrant que tous les Roncevaux sont glorieusement réparables; si le nom de Roland — avec celui de Jeanne d'Arc qui est plus français encore — a pu servir de ralliement aux âmes éprises d'un véritable patriotisme; si je puis dire enfin, sans trop de vanité, que je n'ai pas été tout à fait étranger à cette magnifique et salutaire résurrection;

S'il en est ainsi, je n'aurai pas perdu ma peine et mon *ahan*, et ce n'est pas sans quelque consolation que je déposerai ma plume et prendrai enfin congé des mes lecteurs.

20 septembre 1892.

Léon GAUTIER.

Nouvelle acquisition.

LACURNE DE SAINTE-PALAYE DICTIONNAIRE HISTORIQUE DE L'ANCIEN LANGAGE FRANÇOIS

*Depuis son origine jusqu'au siècle de Louis XIV. 10 volumes in-4.
Nort. 1877—1882.*

Papier ordinaire, au lieu de 200 fr. 50 fr. net. Papier fort, au lieu de 400 fr., 100 fr. net.

PROSPECTUS.

Il n'est point de véritable ami des lettres qui ne connaisse Lacurne de Sainte-Palaye; ce laborieux érudit est encore aujourd'hui lu avec intérêt et consulté avec utilité par tous ceux qui s'occupent de travaux d'histoire et de philologie. Toutefois, par une singularité à peu près unique dans notre littérature, le plus admirable ouvrage de Lacurne, celui qui, plus

que ses nombreux travaux publiés de son vivant, doit assurer à son nom une gloire impérissable, est précisément celui que l'on connaissait le moins jusqu'à présent. Demeuré inédit jusqu'à nos jours, le **Dictionnaire historique de l'ancien langage français**, ce merveilleux monument de patience et d'érudition, serait encore inaccessible à tous les amis de notre langue, sans la courageuse entreprise formée si généreusement et si bien menée à bonne fin par M. L. FAVRE.

Lacurne de Sainte-Palaye, né à Auxerre en 1697, mort en 1781, membre de l'Académie des Inscriptions en 1724 et de l'Académie française en 1758, a consacré la plus grande partie de son existence à réunir les matériaux d'un **Dictionnaire historique de l'ancien langage français**. *«Mes lectures, qui tendoient toutes au même but,»* dit-il dans le prospectus qu'il fit paraître en 1756, *«m'ont mis en état de rassembler une multitude immense de mots surannés. J'ai cru pouvoir en composer, je ne dirai pas un Glossaire aussi savant et aussi bien fait que celui de Du Cange; mais du moins un ouvrage de même nature qui auroit aussi son utilité. J'ai tâché, autant que je l'ai pu, de me former sur cet excellent modèle. En réunissant sous un même point de vue, dans l'ordre alphabétique, les vieux mots épars dans un grand nombre d'auteurs de tous les âges, j'ai voulu représenter fidèlement notre ancienne langue. Il m'a donc paru nécessaire de l'étudier dans tous ses rapports et dans toutes les variétés, pour me déterminer sur le choix des mots que je devois faire entrer dans cette collection, ou que je pouvois en exclure.*

Dans ces quelques lignes, Lacurne de Sainte-Palaye expose le plan de son Dictionnaire. Son modèle a été Du Cange, et nous pouvons dire que, s'il ne l'a pas dépassé, au moins il l'a égalé. Il prend chaque mot de notre ancien français à son origine, il en donne l'étymologie, l'histoire, l'explication, et le fait suivre de nombreux extraits d'anciens auteurs poètes ou prosateurs qui l'ont employé.

Non seulement on suit ainsi chaque mot à travers les siècles, mais les citations font connaître, de la manière la plus exacte, les diverses acceptions dans lesquelles le mot a été pris. Cette méthode est excellente et ne laisse aucun doute dans l'esprit sur la signification vraie et réelle des mots de notre ancien français.

Nous ne serions pas quitte envers M. FAVRE si nous nous bornions à constater l'irréprochable exécution matérielle de l'immense livre qu'il a entrepris; il faut dans son ouvrage réserver une large part au savoir philologique, aux connaissances littéraires. On ne pouvait pas se borner à imprimer avec fidélité le manuscrit de Sainte-Palaye; il était indispensable d'y joindre des notes propres à indiquer les progrès et les transformations que la science philologique a réalisés depuis la fin du XVIII^e siècle. En outre, la disposition de chacun des articles du Dictionnaire, le catalogue des variantes orthographiques traversées par chacun des mots, réclamaient quelque chose de plus que l'habileté d'un typographe consommé; il fallait un philologue, un homme familier avec les monuments de l'ancien idiome et avec toutes les questions que cette étude a successivement fait naître. M. FAVRE a été incontestablement à la hauteur de son entreprise. Il a donc moins fait œuvre d'éditeur, dans l'acception ordinaire du mot, que

de philologue et de savant. Aidé par un spécialiste de grand mérite, M. Pajot, archiviste paléographe, il a pu triompher de maintes difficultés, et ce labeur immense et complexe n'a cependant été l'œuvre que de sept années. Quant à la condition matérielle du livre, elle est irréprochable; aucuns soins, aucuns frais n'ont été épargnés. On sent que l'éditeur n'a point voulu faire une simple spéculation, mais bien plutôt élever à notre langue un monument durable et digne de gagner les siècles à venir.

La notice biographique sur Lacurne de Sainte-Palaye, rédigée par L. FAVRE, est un document d'une réelle valeur historique et littéraire. Il y a joint diverses autres pièces non moins intéressantes, parmi lesquelles on ne peut se dispenser de citer les **Curiosités françaises**, ou recueil de plusieurs belles propriétés, avec une infinité de proverbes et quolibets, pour l'explication de toutes sortes de livres, par Antoine OUDIN. (Rouen et Paris, Antoine de Sommaville, MDCLVI.)

Cette espèce de dictionnaire du bas langage occupe les pages 204 à 373 du tome X et fait excellemment suite au *Glossaire* de Sainte-Palaye.

Enfin le dernier volume se termine par une bibliographie complète des ouvrages imprimés de La Curne et par une liste d'environ cent manuscrits de notre auteur conservés à la Bibliothèque nationale et à celle de l'Arsenal.

Il n'est pas un érudit, pas une personne s'occupant d'études historiques et philologiques, de recherches dans les archives, dans les cartulaires, dans les chartes en langue vulgaire du XI^e au XVI^e siècle, ou voulant connaître la signification et l'origine des termes employés par nos vieux chroniqueurs et nos anciens écrivains, qui ne soient desireux de posséder le *Dictionnaire* de Lacurne de Sainte-Palaye.

RECUEIL DES HISTORIENS DES GAULES ET DE LA FRANCE.

Nouvelle édition, conforme à l'ancienne et publiée sous la direction de M. Léopold DELISLE, membre de l'Institut, administrateur de la Bibliothèque Nationale.

19 vol. in-folio, br. Paris, 1869—1880, Prix : 950 fr. Net : 360.
Emballage 7 fr. — Vol. séparés : I, 60 fr.; III, 50 fr.; IV, V, VI, et XIII, à 45 fr.; VII, VIII, IX, à 35 fr.; X à XII et XIV à XIX, 30 fr. chacun.

Prix des reliures, travail solide, pour les 19 volumes :

Demi-chagrin, tr. dorées, <i>net.</i>	200 fr.
Demi-rel. chagrin, amat., tête dorée, <i>net.</i>	180 fr.
Demi-reliure chagrin, tr. peigne, <i>net.</i>	150 fr.
Basane racine, tranches jaspées, <i>net.</i>	165 fr.
Basane racine, tr. rouges, <i>net.</i>	200 fr.
Toile pleine, tr. ébarbées, <i>net.</i>	100 fr.

Cette nouvelle édition est une réimpression, page pour page et ligne pour ligne, de la première édition, de sorte que l'une peut compléter l'autre.

Tout acheteur nouveau des 19 volumes sera inscrit d'office comme souscripteur aux tomes XX à XXIII, au prix net de 30 francs par volume. Aux anciens souscripteurs (ceux de M. l'almé), ces 4 volumes ne peuvent être fournis qu'au prix de **50 fr.** chacun.

Ce que BRUNET (*Manuel du Libraire*, t. I, col. 1174) disait en 1860 du **Recueil des Historiens**, avant que M. l'almé eût réimprimé l'ouvrage, sera vrai de nouveau dans très peu de temps, car les exemplaires complets n'existent plus qu'au nombre de **60 (soixante)**, et j'ai l'espoir fondé de les écouler en quelques mois.

«La collection complète, dit BRUNET, est devenue rare, et le prix, qui en a presque doublé depuis quelques années, est aujourd'hui d'environ 2000 francs.»

LA LIBRAIRIE H. WELTER

(SPECIALITÉ : PHILOGIE ROMANE)

est spécialement organisée pour exporter à l'Etranger et pour envoyer en Province, les

PUBLICATIONS FRANÇAISES

Importation en France et envoi à l'Etranger
DES PUBLICATIONS ÉTRANGÈRES

RECHERCHE DE LIVRES ÉPUISÉS OU RARES

On est prié de m'envoyer des listes de *desiderata* auxquelles il sera répondu promptement par des offres. Si les ouvrages demandés ne se trouvent pas en magasin, je les cherche ailleurs, sur place, en Province ou à l'Etranger.

RELIURES

simples ou de luxe, mais toujours solides et soignées.

Les clients d'outre-mer ont intérêt à se faire envoyer *reliés* les livres qu'ils désirent avoir.

ABONNEMENTS A TOUS LES JOURNAUX FRANÇAIS & ÉTRANGERS

Expédition isolément sous bande, ou périodiquement, groupage en paquet, ballot ou caisse, AU GRÉ DES CLIENTS.

Renseignements et Catalogues gratuits et franco sur demande.

CORRESPONDANCE

dans une des trois langues : française, anglaise ou allemande.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

